

La Terre vue de la Mort



Serena Gentilhomme

Recueil

Tous les textes et l'illustration de couverture sont © Serena Gentilhomme. La Préface est © Claude Bolduc. Reproduction interdite sans autorisation.

TABLE

PRÉFACE, PAR CLAUDE BOLDUC	4
VILLA BINI	7
TROMPE-L'ŒIL	65
DU BEAU LINGE	71
À CORPS PERDU.....	75
BOUT DU ROULEAU	81
FONDUE AU NOIR.....	101
DANS DE BEAUX DRAPS.....	111
FOU DESSEIN	122
HISTOIRE INCOLORE	137
L'AUTEUR	148

Préface, par Claude Bolduc

On l'a disséqué, on l'a analysé, décomposé puis réduit à son plus simple appareil. Après, on l'a assemblé, recomposé, puis on nous l'a servi à différentes sauces. Des personnalités de tous horizons ont proposé des éléments de définition selon un point de vue qui leur est propre. « Le fantastique est un genre littéraire fondé sur la fiction, racontant l'intrusion du surnaturel dans un cadre réaliste ». « Tout le fantastique est rupture de l'ordre reconnu, irruption de l'inadmissible au sein de l'inaltérable légalité quotidienne ». « Le fantastique [...] aime nous présenter, habitant le monde réel où nous sommes, des hommes comme nous, placés soudainement en présence de l'inexplicable ». Et il y en a encore bien d'autres, certaines propres au XIX^e siècle, d'autres au XX^e, et elles ne vont pas nécessairement toutes dans la même direction. Une seule chose est sûre, le fantastique ne laisse pas indifférent et a suscité quantité de réflexions qui témoignent de sa puissance d'évocation. On a dit que le fantastique n'existe que dans l'imagination de celui qui le recherche, qu'il est un instrument d'optique qui corrige notre myopie, qu'il n'est pas dans l'objet mais toujours dans l'œil, qu'il vit d'ambiguïté, qu'il explore l'espace du dedans.

Tous ces bons mots possèdent leur saveur et leur valeur, et pourtant, ils ont peu à voir avec l'état dans lequel se trouve plongé l'heureux lecteur qui dévore une histoire fantastique. Cet état, qui découle peut-être de l'indétermination dans laquelle baignent ces histoires, a quelque chose à voir avec le sentiment de l'étrange, le frisson de peur, l'angoisse, l'appréhension, l'effet de surprise, voire la perplexité. L'effet fantastique, c'est probablement ce vertige qui s'empare soudain de nous à la lecture de certains passages et qui nous projette dans une zone où tous les éléments rassurants du monde que l'on croyait connaître ne tiennent plus.

À la fois universel et intemporel, le fantastique existe dans une foule de variantes et de saveurs locales selon le pays que l'on visite. Pensons à l'école belge de l'étrange, à la *ghost story* britannique, au réalisme magique sud-américain, à l'horreur urbaine américaine, enfin à tous ces fantastiques nationaux qui, puisant dans le grand inconscient collectif, ont su faire les délices des amateurs du genre au fil du temps.

Le goûteur de fantastique savoure son histoire, il s'en délecte, la déguste lentement, et pendant ce temps, se trouve lui-même transporté hors du temps et de l'espace et de la réalité. Cependant que son goût s'affine, apparaît aussi le désir de découvrir des parfums inédits, des assaisonnements différents, des mélanges audacieux. C'est alors que, parfois, apparaît soudain une saveur nouvelle, une recette qui, bien qu'utilisant des ingrédients connus, fait palpiter les papilles du lecteur. C'est du moins ce qui m'est un jour arrivé, alors que je me trouvais à 5000 kilomètres de chez moi.

Besançon, 1997. Alors que se déroule en grandes pompes la cérémonie d'ouverture du Salon des Régions du livre, lequel réunit des auteurs de la Franche-Comté, du Québec, de la Belgique et de la Suisse, deux auteurs qui ne se connaissent pas échangent quelques mots et finissent par se dire qu'une bonne histoire d'horreur est plus stimulante qu'une telle cérémonie. Et le mot était lancé. Ainsi donc, il y en avait d'autres que moi, au sein de cette auguste assemblée, ayant un penchant pour le fantastique et l'épouvante ? À tout le moins, il y avait cette auteure-là, Serena Gentilhomme.

Dans les jours qui ont suivi, j'ai observé que tous ceux qui passaient devant la table de cette étrange Serena repartaient avec un petit roman fantastique intitulé *Villa Bini*. Étrange, me suis-je dit. Non seulement aime-t-elle le fantastique, non seulement en écrit-elle, mais il semble bien qu'elle le pratique également. Ne jette-t-elle pas un sort à tous les visiteurs du salon afin qu'ils se procurent son livre ?

J'ai donc quitté ma propre table afin d'aller enquêter, soit pour en savoir plus à propos de ce livre, soit pour lui chiper son truc. Quoi qu'il en soit, ce fut un peu comme inviter un vampire chez soi ou adresser la parole au Diable ; je suis moi-même reparti avec un exemplaire de *Villa Bini*.

Et ce fut le choc. La surprise d'abord face à cette écriture nerveuse, éclatante comme autant de coups de pinceau jetés sur la toile par un peintre halluciné, ces images foisonnantes et parfois déconcertantes. Surprise aussi face à cette façon de raconter qui m'a pris au dépourvu et ne ressemblait pas à ce que j'avais lu jusque-là. Je connaissais assez bien le fantastique anglo-saxon, le fantastique belge, le fantastique français, mais ce petit roman que j'avais entre les mains ne leur ressemblait pas ; il y avait là quelque chose de nouveau pour moi, sans égard à la thématique de l'histoire.

Difficile de dire exactement d'où lui vient ce style particulier, mais parions qu'il découle en partie du mariage des cultures italienne et française, un mariage qui ne peut donner qu'un contenu explosif et haut en couleurs, l'émotion à fleur de peau comme il se doit.

Spécialiste du cinéma fantastique et d'horreur italien, Serena Gentilhomme possède aussi une plume particulièrement acérée, capable de faire passer son lecteur par toutes les transes de l'épouvante et de faire subir tous les outrages à ses personnages. Les âmes sensibles devraient y penser à deux fois avant de plonger dans l'ancre de sa fiction. Quant à lui, l'amateur de sensations fortes s'y retrouvera dans une espèce de paradis, le paradis de l'épouvante étant, dans les faits, l'enfer du commun des mortels.

Je vous invite donc à plonger dans la lecture de ce recueil de nouvelles où tout peut survenir, là où il n'y a pas de tabous, là où un certain classicisme peut côtoyer le *trash*, là où les événements sont relatés, disséqués, exposés par une plume comme vous en avez rarement vue. Ce petit livre se veut une occasion unique de découvrir l'univers de Serena Gentilhomme, tant il serait difficile de trouver autrement l'ensemble des textes qui le composent. En prime, vous obtenez une nouvelle version de *Villa Bini*, réorganisée, concentrée, reformulée, laquelle trône parmi une série de textes dont la palette de thèmes couvre une large part du spectre fantastique.

Et si un titre comme *La Terre vue de la mort* n'éveille rien en vous, s'il ne vous charme pas ni ne titille votre curiosité voire votre convoitise, c'est que peut-être, déjà, vous êtes rendu là-bas.

Villa Bini

Les Abords

— Terminus. Tout le monde descend.

L'étudiant Ghislain Daroy est réveillé par une voix blanche.

— Vous êtes arrivé : regardez !

Un doigt frappe le carreau contre lequel il a longtemps dormi : Daroy se voit suspendu au-dessus d'une voie ferrée, miroitant au creux d'une colline hérissée de cyprès et de pylônes. Plus loin, dans la vallée, croupit Florence, dont on devine le dôme, figé dans la canicule.

— Non, pas là-bas : là-haut. La grande maison rose. Impossible de la rater, avec sa tour. Descendez. Vite. Je file au dépôt.

Daroy se lève. C'est un long garçon tout lisse, voûté, aux gestes saccadés, au regard fiévreux derrière des lunettes rondes qui ont tendance à glisser.

— Au-delà de la passerelle, il y a un carrefour. Prenez le chemin sur votre gauche et suivez-le. Après, il vous faudra...

Le bruit du moteur avale les derniers mots du chauffeur et les remerciements du passager qui, bientôt, longera un mur interminable, couronné de tessons de bouteille, débouchant sur un parc à l'abandon. Au fond de l'allée principale, se dresse la maison couleur chair, avec sa tour. Daroy franchit le perron, chassant les mouches qui ont trouvé, en lui, une diversion aux choses enfouies dans les herbes folles. Sur la balustrade, à côté d'une tête de poisson noire de fourmis, un angelot décapité montre la porte où une plaque annonce : **VILLA BINI.**

La sonnette en cuivre est une boule incandescente que Daroy frôle, sans oser la tirer. Et pourtant, en principe, il est attendu : pendant une semaine, il assistera au séminaire *La Face cachée du peintre Domenico Ghirlandaio (1449-1494)*, organisé par le professeur qui dirige sa maîtrise

et qui lui a remis le double de son inscription dans une enveloppe destinée au secrétariat.

Il faut d'abord que je retrouve ce papier.

Daroy sonde la poche intérieure de son blouson.

Son enveloppe n'y est pas.

Or, jusque-là, il aurait pu jurer, sur la tête perpétuellement bigoudinée de sa mère, qu'il a rangé là le précieux document, après l'avoir promené d'un dossier à l'autre, quêtant l'endroit où il serait infailliblement sous la main. Il s'agenouille, ouvre sa valise et fourrage dans un éboulement de manuscrits, sans retrouver l'enveloppe sabrée de caractères pointus, le sésame indispensable à son entrée dans la villa... De même, Daroy vient de constater que son rasoir électrique n'est pas là, non plus, alors qu'il l'avait déposé à côté de son enveloppe sur le lavabo de la salle de bains, tout contre le miroir, pour être sûr de ne rien oublier : il revoit, nets, les deux objets dans le reflet transformant l'écriture du directeur en signes cabalistiques... La porte s'ouvre et une voix autoritaire, dans laquelle l'étudiant croit reconnaître celle de son professeur, lui demande, en italien, ce qu'il fait, là, à quatre pattes. Daroy fourre ses affaires dans la valise qu'il boucle en forçant, se lève et se dirige vers une fente balafmée par un cadenas.

Le Vestibule

Le visiteur voudrait bien expliquer, en italien, qu'il vient participer au séminaire sur Ghirlandaio, mais pas moyen d'articuler le moindre mot.

Et pourtant, j'ai fait de l'italien pendant huit ans.

Et pourtant, j'ai presque toujours obtenu des mentions assez bien.

J'ai même fait une option latin, qui peut toujours aider, qu'ils disent...

Entre deux battants, on s'impatiente : aperçu d'un visage pâle et plat, aux yeux ronds, à la bouche molle, d'où sortent des questions en rafale et des odeurs d'eau croupie.

— Daroy Ghislain, bafouille-t-il.

Le cadenas retombe sur une femme en blouse grise, aux cheveux enroulés sur des bigoudis. Derrière elle, soumis et hagard, surgit un homme vêtu d'un long imperméable.

— Dépêchez-vous d'entrer, je n'ai pas que ça à faire ! Attrape !

L'homme prend la valise de Daroy et l'invite à le suivre.

L'étudiant obéit.

— Je suis Lucrezia, la gouvernante. Celui-là, c'est Virgilio, l'économe. Inutile de lui parler : il est sourd et muet.

Bruit de cadenas.

Une fraîcheur de cave stagne dans le vestibule qu'éclairent une ampoule nue et l'irradiation d'une porte en verre dépoli, derrière laquelle deux ombres dansent. L'économe lâche la valise et va s'attabler à un guéridon, où il retrouve le jeu de mots croisés qu'il a dû quitter pour aller accueillir le visiteur. L'ampoule tanguet, balayant des murs lézardés, contre lesquels sont alignés des meubles dont une console surmontée d'un miroir au cadre faux rococo.

Il y en a un pareil dans mon entrée, songe Daroy.

La gouvernante lui réclame son bulletin d'inscription.

L'étudiant comprend tout, mais ne peut répondre.

L'économe regarde sa grille de mots croisés et soupire.

La femme s'énerve.

— D'autres désirent participer au séminaire, des gens distingués, de grandes personnalités. Malgré cela, il n'est pas rare qu'on les refuse...

Son ton monte chaque syllabe un peu plus. Quelques instants plus tard, Daroy se retrouve plaqué contre la console, avec la gouvernante toute contre lui, avec son haleine de bénitier.

— Les frais d'inscription au séminaire plus le séjour en pension complète, ça fait cinq cents mille liras...

Elle hurle si fort, que Daroy lance un regard jaloux au sourd-muet qui les observe souriant, hébété, aussi expressif qu'un œuf.

Et aussi lisse que moi : aussitôt vu, aussitôt oublié, se dit le visiteur, palpant la poche intérieure de son blouson.

Ouf.

Son portefeuille y est, trempé de sueur refroidie.

— ...Ou alors, mille huit cents francs, propose la gouvernante, soudain apaisée, dès que Daroy lui tend une molle liasse de billets de cinquante francs, desquels Saint-Exupéry décoche un regard d'enlisé dans des sables mouvants, sans roses, ni moutons. Pendant que les subalternes vérifient la somme due sous la lumière bancale de l'ampoule, Daroy jette un coup d'œil au miroir et reçoit, en retour, la grimace d'une tête coupée.

La gouvernante marche sur lui, la mine dégoûtée.

— Le compte est bon, mais...

Tout à son soulagement, après une montée de panique aussi absolue que bête, Daroy sourit : non, ce n'est pas son image dans un miroir, mais un quelconque tableau macabre reproduisant Judith et Olopherne, ou Salomé et le Baptiste, voire Persée brandissant la tête de Méduse, ou tout autre décapité célèbre dont on peut exhiber la tête avec fierté.

Dans cette pénombre, toutes les hypothèses sont possibles...

— Vous êtes dans la lune, ou quoi ? Je vous dis que vos billets sont en piteux état. On dirait que vous avez fait la lessive avec. *Capito ? Compris ?*

Daroy voudrait pouvoir expliquer que sa mère fait tremper, dans la baignoire, son linge sale, à l'ancienne, pour cause de méfiance envers les prélavages d'aujourd'hui. Mais, parfois, elle oublie de vider les poches, comme ce fut le cas pour son blouson...

Blouson, poches, lessive : merde, comment ça se dit, en italien ?

Si ça se trouve, je ne l'ai jamais su et pour cause.

Pas question de ces trucs chez Dante...

La gouvernante ne lui laisse pas le temps de réfléchir.

— Pour vos papiers, vous verrez ça avec les *Signorine*, les secrétaires. On ne peut entrer chez elles qu'avec Virgilio, tel est le règlement. *Arrivederci*, dit-elle, poussant Daroy vers l'ombre à deux têtes dansant derrière la vitre dépolie.

L'économe saisit le poignet gauche du visiteur qui, dans la clarté du bureau, se verra prisonnier d'une main à six doigts.

Le Secrétariat

Deux jumelles rousses se tournent vers celui que Virgilio vient de lâcher, avant de replonger dans le vestibule. Daroy est en train de penser que sa valise y est restée quand les secrétaires annoncent leur nom, Oblati, et leurs prénoms : Beatrice, Fiammetta.

— Mais vous pouvez nous appeler Beatifiam, comme tout le monde. Asseyez-vous près du ventilateur : vous avez dû avoir très chaud. Dehors, c'est l'enfer.

Daroy n'a plus tellement chaud, mais obéit quand même : il trouve les jumelles charmantes, avec leur minois tacheté de rousseur et leur voix enfantine.

— Vous pouvez parler français : nous sommes diplômées du cours hôtelier de Besançon. Connaissez-vous cette localité ?

Il dit que c'est sa ville.

Il dit que cette école jouit d'une excellente réputation internationale.

Il ne dit pas que lorsqu'il croise, dans la Grande-Rue, ces demoiselles du cours hôtelier, il rêve de leurs cuisses, harnachées de jarretières noires et il ne dit pas non plus qu'il se caresse, bercé par le grondement des trains roulant en contrebas de sa chambre, songeant à des croupes et à des seins meurtris par de hauts corsets sous l'uniforme bleu marine, comme la veste des Oblati, alors que la pleine lune éclabousse son lit d'une lumière paisible et terrifiante.

— Votre nom, s'il vous plaît.

Daroy croise les mains sur son érection, se présente et affirme qu'il est inscrit au séminaire en tant qu'auditeur actif.

— Nous allons vérifier.

Les jumelles ouvrent un épais registre à l'ancienne et en parcourent les pages manuscrites, minutieusement noircies, jusque dans les en-têtes

et sur les marges. Pendant qu'elles se consultent dans une langue inconnue, dont les sons anguleux se gravent dans l'air comme sur une stèle, Daroy contemple les grotesques décolorées du plafond, puis s'en détourne, secoué de frissons, le ventilateur près duquel on l'a installé brassant un air plus froid que celui du vestibule et tout aussi confiné : encastrées entre des étagères métalliques bondées de classeurs, les trois fenêtres du bureau sont barrées et bouclées.

Une sonnerie retentit.

Les Oblati s'emparent, chacune, d'un téléphone sans fil.

— *Segreteria Villa Bini, pronto ! Sì, Signora*, oui, il vient d'arriver. Nous allons lui transmettre votre message, pas de quoi, à votre service...

Elles raccrochent et se penchent vers Daroy.

— Vous auriez dû annoncer d'emblée que la *Signora* Lucida Bini est votre directeur de maîtrise et que vous êtes son meilleur étudiant.

Sur leur corsage blanc, boutonné jusqu'au col, un bijou resplendit.

— Nous en sommes ravies : il y aura moins de formalités à remplir.

Elles se redressent.

Leur pendentif lance des éclairs.

Ça, alors ! Mais c'est une croix accrochée à l'envers...

Daroy toussote et rajuste ses lunettes

— Il faudrait, peut-être, que je passe un coup de fil à ma mère, comme quoi je suis bien arrivé...

— Ce n'est vraiment pas la peine.

Le visiteur se permet d'insister.

— Si jamais elle se fait du souci...

— Voyons : cela ne se fait pas de téléphoner à une dame de si bonne heure, dit une jumelle.

— Votre mère doit être encore dans son bain, suggère l'autre.

De si bonne heure ?

Daroy n'en revient pas : le train *DANTE* qu'il a pris, la veille, censé arriver à Florence à neuf heures du matin, a subi un retard d'environ cent

vingt minutes. Plus le trajet de la gare à la villa, il devrait être, au bas mot...

Treize heures.

Coup d'œil à son poignet gauche.

Sa montre n'y est pas.

Encore un oubli ?

Non.

Cet objet était bien à son poignet, quand Daroy en a comparé l'heure à celle de l'horloge de la gare tout proche. Donc sa montre a dû se détacher toute seule, n'importe quand, la fermeture de son bracelet étant défectueuse.

Jamais fait réparer. Toujours ta paresse, dirait ma mère.

Il baisse la tête, résigné, sans oser demander l'heure à ces deux nymphes de Botticelli qui le contemplent en souriant : leurs dents sont minuscules et pointues.

Daroy frissonne de plus en plus.

Le ventilateur tourne sans répit.

Après une dernière consultation en leur code, les Oblati reprennent :

— Nous ne pouvons accéder à votre requête, désolées : nos téléphones sont réservés aux communications intérieures, donc il est impossible d'appeler l'étranger depuis la villa. Il n'y a qu'une cabine, dans le village voisin, qui accepte les appels internationaux, à condition d'avoir une télécarte. Si Monsieur en possède une...

Monsieur n'en possède pas.

— De toutes façons, cette cabine se trouve dans un petit café actuellement fermé pour congé annuel : c'est la mi-août, *ferragosto*. Occupons-nous, plutôt, de votre séjour chez nous : veuillez nous remettre la copie du contrat que vous avez passé avec la *Signora*, s'il vous plaît.

Il ne comprend pas.

— Le double de votre bulletin d'inscription, si vous préférez. La *Signora* affirme que vous l'avez signé en double exemplaire, dont un vous a été livré à notre intention.

Daroy admet qu'il l'a oublié chez lui et se déclare disposé à partir, si cela rend son inscription irrecevable.

— Vous n'y pensez pas. Accordez-nous quelques instants et nous retrouverons votre fiche, où les termes du contrat sont reportés, le rassurent les *Signorine*, ouvrant leur registre à une page marquée par un signet. Daroy y lance un coup d'œil et voit une page grouillant de grotesques décolorées, identiques à celles du plafond, comme dans un reflet rétréci. Mais ces entrelacs ne semblent avoir aucun mystère pour les Oblati qui – sourcils froncés, lèvres frémissantes – ont l'air de musiciennes déchiffrant une partition familière.

— Vous avez raison, disent-elles enfin, levant la tête.

Quatre yeux verts dévisagent Daroy, qui baisse les siens.

— C'est bien ça: vous êtes régulièrement inscrit au séminaire, en pension complète. Vous avez de la chance : on vous a attribué notre meilleure chambre, la 10. Veuillez vérifier et contrôler si toutes les clauses du contrat y sont correctement enregistrées.

Deux ongles laqués de noir se plantent au creux du labyrinthe. Pris d'un épuisement extrême, Daroy renonce à signaler l'illisibilité du document : il est si pressé d'en finir avec ces formalités, qu'il fait semblant de tout relire, de tout comprendre.

— C'est bon, murmure-t-il enfin, ôtant ses lunettes et frottant ses yeux.

— Parfait. Si vous avez d'autres questions, nous nous ferons un plaisir d'y répondre.

— Ma valise.... Je l'ai laissée dans le vestibule. Comment la récupérer ?

— Aucun problème : Virgilio a dû la déposer dans votre chambre. Votre passeport, ou votre carte d'identité, s'il vous plaît.

Daroy leur tend une carte d'identité, délavée et raide.

— Illisible, constatent les Oblati.

— J'ai fait la lessive avec, pardon, c'est ma mère qui, par mégarde, n'a pas vidé les poches de mon blouson avant de le mettre à tremper.

Les secrétaires enferment la carte d'identité dans un tiroir, qu'elles bouclent à double tour.

— Voici qui est fait. Bon séjour chez nous, Monsieur.

— Quand est-ce que je pourrai...

Récupérer mes papiers.

Accablé par la sensation soudaine que cette question est on ne peut plus malséante, Daroy se rabat sur une autre.

— Quand est-ce que je pourrai rencontrer la *Signora* ?

Enjouées, empressées, les anciennes élèves du cours hôtelier se répandent en informations mélodieuses : d'abord, Monsieur aura le plaisir de rencontrer les organisateurs du séminaire et de déjeuner avec eux. Plus tard, il aura accès à la tour où, dans la salle dite des sacrilèges, il ouvrira les travaux du séminaire, interprétant et commentant la fresque sacrilège n° 1 : la *Signora* Bini sera là pour le présenter à son public : des gens distingués, de grandes personnalités, des spécialistes triés sur le volet...

Quoi ?

— Ce programme ne vous agréerait-il pas Monsieur, par hasard ?

Daroy remet ses lunettes, déglutit, croise ses mains sur une érection depuis longtemps retombée.

— C'est que... qu'il doit y avoir malentendu : à aucun moment je n'ai pu être pressenti pour une conférence sur des fresques que je n'ai jamais vues, inconnues de tous et que la *Signora* a découvertes par hasard, pour avoir fait décaper les parois de sa tour...

Le minois des *Signorine* passe de l'aménité hôtelière à la consternation de réceptionnistes s'apercevant que leur client leur a filé une carte de crédit volée, ou sur liste noire.

— Vous êtes libre, maintenant, l'interrompent-elles, Lucrezia, notre gouvernante, vous attend dans le foyer.

Daroy fixe la porte vitrée par laquelle il est entré.

Les jumelles l'en détournent.

— Le foyer, c'est par là, signalent-elles, montrant une embrasure entre deux étagères, au-dessus de laquelle palpite un *EXIT* en lettres capitales rouges, il est formellement interdit aux visiteurs d'emprunter le même passage deux fois : tel est le règlement.

Daroy s'excuse en remerciant.

— Pas de quoi, à votre service, sourit Beatifiam.

Le Foyer

Une cheminée éteinte bâille dans le foyer, encore plus froid que le secrétariat, malgré son ouverture sur l'extérieur : filtrées par les stores de quatre fenêtres, des lames poussiéreuses traversent une vaste pièce rectangulaire au sol couvert d'une moquette râpée et aux murs tapissés d'un papier peint décollé par endroits, représentant des méduses entrelacées. Dans un coin se dresse le squelette d'un sapin de Noël, duquel pend une guirlande. À l'autre bout de la pièce, devant des fauteuils alternant des banquettes éventrées, un vieux poste de télévision diffuse un programme dont la gouvernante est le seul spectateur. Sur la pointe des pieds, Daroy va s'asseoir derrière elle, se gardant bien de l'appeler.

Si elle est comme ma mère, elle sera très fâchée que je la dérange alors qu'elle regarde son émission préférée, même et surtout si elle est nulle...

Or, ce qu'on diffuse, est archinul : on dirait un truc d'amateur, aux images bancales qui donnent le mal de mer. De plus en plus épuisé, confronté à la durée indéterminée de son absence, le visiteur finit par s'asseoir quand même.

Son pied heurte un seau en plastique dissimulé entre deux sièges.

Frisson de dégoût : Daroy déteste ce genre de seaux depuis le jour pluvieux où sa mère lui a fait boire du jus de serpillière pour le punir de ne pas s'être déchaussé en rentrant, bien qu'il ne l'eût pas fait exprès.

Encore un oubli.

Agrippé aux accoudoirs de son fauteuil, il guette la gouvernante, craignant l'avoir dérangée, mais elle est trop absorbée pour avoir entendu le choc du pied contre le seau : immobile – au point qu'on la croirait embaumée – elle contemple des cadrages branlants, grésillant sur fond d'à-coups, comme si le poste allait implorer d'une seconde à l'autre. Quand, enfin, l'image sort du flou, Daroy voit un vestibule qui pourrait être le sien. Plan-séquence interminable sur une console surmontée d'un tableau.

Ou d'un miroir ?

Retenant ses lunettes, Daroy se penche en avant pour l'identifier.

Trop tard : un personnage s'interpose, qui prend cet objet à deux mains, le décroche et le dépose par terre. Zoom et gros plan sur un coffre de sécurité, puis sur une main du personnage pianotant sur un clavier, à la recherche du code d'ouverture. Le coffre s'ouvre, dix doigts fouillent et sortent des billets de cinquante francs.

Zoom et arrêt sur une image falote de Saint-Ex.

Fondu au noir.

Après quelques sauts d'image, contre-plongée sur un escalier menant du vestibule à l'étage. La caméra oscille, suivant la montée à l'étage de quelqu'un vu de dos (le voleur, peut-être) gravissant des marches couvertes d'empreintes boueuses. Daroy ne voudrait, à aucun prix, se trouver à la place de celui qui a sali. À l'étage, un couloir désert, éclairé par l'irradiation d'une porte en verre dépoli.

Une main s'y tend et l'ouvre.

Fondu au blanc.

Laborieuse mise au point sur un miroir partiellement embué, au-dessus d'un lavabo et panoramique à gauche sur une prise à laquelle est branché un fil électrique plongeant vers une baignoire au rideau mi-clos, imprimé de méduses.

Une main entrebâille le rideau.

Dévoilement, en contre-plongée, de la baignoire.

Pleine d'une eau trouble.

Quelque chose y flotte.

Daroy n'a pas très envie de voir la suite.

Il baisse la tête, aperçoit le seau et préfère tourner le dos au poste : tout autour de lui, aux endroits où le papier peint se décolle, des peintures murales surgissent, décolorées, tortueuses, indéchiffrables, aussi inconcevables que sa conférence annoncée.

Qu'il n'a pas préparée.

Qu'il n'aurait pu, en aucun cas, préparer.

Crescendo de décibels, empêchant toute concentration.

Sur l'écran on distingue un type agenouillé,

Tête dans une cuvette.

Dos secoué de haut-le-cœur.

Daroy enlève ses lunettes et les frotte, lentement, sur son jean, pendant que la bande-son grogne, siffle hurle, éructe. de longs, longs, longs, insupportables hoquets.

Le spectateur se bouche les oreilles.

Ses lunettes tombent.

Il les ramasse

Intactes.

Ouf.

Il les remet et se lève : il a besoin d'air.

Discret, il se déplace, direction les fenêtres.

Petit coup d'œil à la gouvernante.

Heureusement, elle n'a toujours pas bougé..

L'une après l'autre, il essaie d'ouvrir les quatre fenêtres, qui résistent. Il ne s'acharne pas, craignant que cela fasse du bruit. Il appuie le front contre une vitre et, se tortillant, scrute à travers les vénitiennes : devant lui se dresse une haute muraille blanche qui, aussitôt, se peuple d'ombres, le mur étant un gigantesque écran, sur lequel on passe le même film qu'à la télé, avec la bande-son amplifiée en proportion.

Égrenées, les images n'en sont pas moins reconnaissables.

Parfait raccord avec le dernier cadrage.

Agenouillé, le personnage continue de vomir.

Puis il s'affale, les bras autour de la cuvette.

Sa tête y est encore enfoncée.

Derrière lui, on crie des ordres incompréhensibles.

Dos à la caméra, le malade finit par se lever.

Ses épaules voûtées semblent porter toute l'horreur du monde.

Chancelant, il va s'appuyer, des deux mains, au rebord du lavabo, dont il ouvre, à fond, les robinets. Il s'asperge, s'ébroue. Gros plan sur l'étagère au-dessous du miroir : plusieurs objets s'y reflètent, dont des lunettes rondes et quelque chose encore, que le flou, se voulant artistique, occulte. Le personnage se relève au ralenti, le visage enfoui dans ses mains.

L'objectif se cabre vers le plafonnier et s'y noie.

L'écran s'éteint.

— A-t-on idée de traîner devant la télé, alors qu'on vous attend pour le déjeuner et pour la conférence, dit la gouvernante, allumant une torche électrique et la braquant vers le contenu du seau : une eau sale, dans laquelle nage une masse molle et filandreuse. Daroy a plus envie de vomir que de parler, mais il se dit que c'est le moment ou jamais de lever le malentendu planant sur son rôle dans le séminaire.

Encore faudrait-il que je retrouve l'usage de l'italien...

Il joue sa dernière carte.

— Parlez-vous français ? murmure-t-il.

— *Assolutamente no*. Absolument pas. Hormis les *Signorine*, qui aiment lancer de la poudre aux yeux avec leur cours hôtelier, l'on ne parle, ici, que l'italien le plus pur qui soit : le florentin. Vous avez intérêt à vous y mettre, sans tarder : c'est la seule langue admise pour les conférenciers. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Il obéit, les yeux rivés sur les pieds de son guide portant des souliers masculins noirs, lacés, perforés de petits trous et impeccablement cirés. *Des chaussures anglaises*, pense Daroy, qui les déteste : c'est la première

chose qu'il a vue de son père, quand il l'a découvert pendu à une poutre de la cuisine, perpendiculaire au sapin de Noël.

La Salle de jeux

La gouvernante introduit Daroy dans un local au plafond voûté, très bas. À travers un rideau de fumée s'engouffrant dans des cônes de lumière, on devine des tables au tapis vert parsemé de cartes, de dés, de jetons, de cendriers débordant de mégots. Apparemment, tous les joueurs viennent de partir, sauf deux, attablés l'un en face de l'autre, au fin fond de la salle.

— Il y a tout ce qu'il faut pour s'amuser : vous pourrez en profiter aussi, si la *Signora* est satisfaite de votre conférence. Aimez-vous les jeux ?

Daroy se met à tousser. Entre une quinte et l'autre, il se dit que non, il n'aime pas les jeux, même qu'il déteste ce mot, comme tout ce qui est lié à l'enfance, la sienne étant comparable à une infinie grisaille endeuillée : fils unique de parents solitaires, il a grandi dans un isolement tissé de rancunes et de haines refoulées, un cocon que la mère de Daroy a toujours percé de longs monologues chez les commerçants, notamment chez la buraliste du coin. Plus tard, à l'école, le garçon n'a jamais eu aucun contact avec ses camarades : sa mère n'aurait pas supporté qu'on salât son intérieur. Il n'a jamais eu d'ennemis non plus, car on l'a toujours ignoré, non pas par hostilité, mais parce qu'il n'a jamais accroché le regard : il est trop lisse. Pendant toute sa scolarité, ses enseignants l'ont assez bien noté, signalant qu'il aurait pu mieux faire et l'oubliant sitôt l'année scolaire finie. Seule la *Signora* et deux de ses collègues – le professeur Fausto D'Avolio et son assistant, Angelo Leirbag – l'ont remarqué.

Hélas...

Ses loisirs enfantins du dimanche suivaient un rituel immuable : grasse matinée rythmée de propos aigres et mystérieux, sur fond de

bourdonnement électrique : debout dans la baignoire, Madame Daroy piétinant sa lessive dominicale, tout en insultant son mari qui se rasait en silence. Accroupi devant le trou de la serrure, le garçon guettait les réactions de son père, dont la main tremblait, lors de certaines remarques particulièrement blessantes sur la petitesse de son sexe, sur sa pilosité insuffisante.

Ça y est, il va lancer son rasoir branché dans la baignoire...

Au lieu de ça, son rasage terminé, Monsieur Daroy soupirait, débranchait son rasoir et le rangeait dans son étui. Le dimanche se poursuivait donc sans qu'un uxoricide en eût brisé la monotonie : après un lourd repas silencieux, les parents restaient dans le salon devant la télé allumée en permanence, son père faisant des mots croisés, sa mère tricotant et grommelant toute seule. Le garçon, lui, montait dans sa chambre à pic sur la voie ferrée et regardait, jusqu'à la chute du jour, le temps qui passait, les trains qui roulaient et la haie de troènes au-delà de laquelle un talus glissant d'herbes folles plongeait sur les rails. Parfois, survenait la pleine lune. Alors, plus que jamais, resplendissaient, blanc sur rouge, les panneaux interdisant la traversée des quais. Mais certains osaient et osent le faire, au lieu d'emprunter la passerelle réglementaire. Madame Daroy a toujours voué ces transgresseurs aux gémonies, même qu'elle ne s'est jamais privée leur manifester son indignation, leur criant, par la fenêtre, des menaces de décapitation sous les roues d'un train quelconque, puisqu'elle est favorable à la peine de mort.

Son mari l'était aussi.

Cohérent et probe comme sa fonction de receveur fiscal l'exigeait, il l'a prouvé en se pendant, après qu'un coup de fil anonyme à la police le fit surprendre sur le talus de la voie ferrée, s'exhibant devant des fillettes, quelques jours avant Noël.

*

— On vous appelle. Il faut absolument répondre à des personnages si importants. Je vous laisse. *Arrivederci*, dit la gouvernante, pointant un doigt dans la fumée.

Incapable de retenir ses quintes de toux, Daroy étouffe et crache. Cela l'horripile, d'autant plus qu'il a reconnu les deux joueurs qui viennent de se lever : le professeur Fausto D'Avolio et l'assistant Angelo Leirbag l'attendent, immobiles, comme s'ils posaient pour un tableau. Sur leurs vêtements noirs se détachent l'écharpe rouge du *Maestro* et le col blanc de l'Assistant. Bon gré mal gré, Daroy avance vers ces deux personnages qui n'hésitent pas à l'humilier dans les amphis – lisant, tout haut, des passages de ses dissertations qu'ils jugent particulièrement médiocres – et, aussi, dans les couloirs de la Faculté, quand ils se détournent à la dernière minute, ignorant la salutation de l'étudiant.

— Alors, comme ça, on ne salue plus les amis ?

Raide comme une potence, Leirbag rayonne de beauté géométrique : pâle visage en triangle, inscrit entre les demi-cercles noirs de ses cheveux, sourcils en accent circonflexe.

Daroy renifle et essuie ses larmes par-dessous ses lunettes.

L'assistant tend sa droite.

Daroy en fait de même.

Puisque personne ne la prend, elle oscille et retombe.

D'Avolio se rassied, avec Leirbag, devant leur Scrabble.

— Nous parlions justement de vous : je venais d'exprimer le vœu que votre conférence fût moins débile que vos dissertations, de véritables condensés de foutaises, si scolaires, si lourdes : ce n'est pas avec des cuistreries pareilles que vous serez publié dans ma revue *Neoplatonika*, annonce le *Maestro*.

— Oui, Monsieur, je suis bien conscient de mon niveau encore insuffisant pour votre revue, si select, mais je pourrai faire mieux : toujours je l'ai pu, selon mes différents profs échelonnés dans le temps. Enfin, j'espère...

Les joueurs sourient.

— Select, dites-vous : ce n'est pas du français. Mais espérez, espérez, il en restera toujours quelque chose. En attendant, asseyez-vous : nous devons terminer notre partie avant le déjeuner, précédant la conférence

de notre expert, Daroy Ghislain – selon sa piètre façon de se présenter. J'ai hâte d'entendre son analyse de la fresque sacrilège numéro 1, dit l'assistant, s'attablant à son tour et piochant dans les lettres en réserve.

Il en extrait six.

Après réflexion, il place E et X au bas d'un mot.

— C'est tout ? Vous manquez d'inspiration, commente D'Avolio.

— Je ne suis pas le seul, répond Leirbag.

Faut que je leur dise qu'il y a équivoque, sinon...

— Je crois qu'il y a malentendu au sujet de ma conférence : en principe, je me suis inscrit en tant qu'auditeur actif, bafouille, enfin, Daroy.

— *Parli italiano.* Parlez italien, s'il vous plaît : c'est la seule langue admise pour les conférenciers et vous êtes dans la cité de Dante. Et articulez, s'il vous plaît : on ne comprend rien à ce que vous dites, dit l'assistant, sans se détourner de son jeu.

Le *Maestro*, lui, lève la tête : au-delà de ses lunettes noires, Daroy se sent incendier par des yeux dont il ignore la forme et la couleur.

— Votre exposé, est-il seulement rédigé ? demande D'Avolio.

— Nnon... si, mouais, enfin, en gros c'est ça. Par contre, si je pouvais disposer d'un peu de temps avant la conférence, pour une petite mise au point...

— *Par contre*, comme vous dites, il y a un hic : nous sommes déjà en retard. Pour les mises au point, il y a eu la journée d'accueil, hier. Vous auriez dû être là. Vous n'y étiez pas. Maintenant, les mises au point, c'est terminé, affirme l'Assistant.

Mais quelle heure est-il, merde ?

Daroy se désole d'avoir égaré la montre que son père lui a offerte à titre posthume, parmi les cadeaux de Noël, au-dessous du pendu. Pire, il n'a plus aucune notion de l'endroit où cet objet s'est séparé de son poignet : quand il était encore chez lui, avant son départ en catastrophe ? Dans les toilettes du train, où Daroy a passé le plus sombre de sa nuit, n'ayant pas digéré le poisson que sa mère lui avait servi au dîner ? Il est

aussi possible – bien que peu probable – qu’il ait machinalement rangé sa montre dans sa valise. En ce cas-là, il la retrouvera dans la chambre qu’on lui a attribuée, à moins qu’elle ait roulé en bas du perron, quand il cherchait son enveloppe...

Faut-que je leur articule le malentendu à propos de ma conférence...

Plongés dans leur Scrabble, les joueurs semblent l’avoir oublié.

Daroy se racle la gorge et y va de son explication, sur le ton haut perché d’un quémandeur faisant la manche dans les transports en commun.

— Monsieur l’Assistant, Monsieur le Professeur, excusez-moi de vous déranger, mais, vu la complexité, la nouveauté et l’étendue du sujet, à savoir la fresque sacrilège numéro 1, je me permets de solliciter une dérogation à la règle générale. Autrement dit, je souhaiterais m'exprimer en français. En ce qui concerne l'italien, en ce moment, la compréhension, ça va. Le raisonnement aussi. D'ailleurs, au lycée et en faculté j'ai obtenu, presque toujours, des mentions assez bien. J’ai aussi fait deux années de latin, qui peut toujours aider, qu’ils disent. Même que j’étais bon en paradigme de verbes : je n’en ai loupé que deux sur vingt pour avoir oublié le parfait de *vivere* et *vincere*, qui se ressemblent tellement. Tout ceci pour m’excuser si l'expression me surprend momentanément en panne de vocables...

On ne lui répond pas.

Si ça se trouve, c’est comme si je n’avais rien dit : tant mieux, songe-t-il, conscient qu’il a bien mal plaidé sa cause.

Le *Maestro* bâille et place un mot sur la grille du Scrabble.

L'Assistant lève les yeux au ciel.

— L’expression le surprend en panne de vocables. N'importe quoi, déplore-t-il

— La facilité, vous optez toujours pour la facilité. Et pour la médiocrité. Cela ne m’étonne pas que vous ayez loupé, pour reprendre votre expression, les verbes *vincere*, vaincre et *vivere*, vivre. Ce sont des actions dont vous êtes totalement incapable, vu qu'une mention assez

bien vous remplit d'aise. Vous ne ferez jamais un vrai chercheur : tout au plus avez-vous une chance sur mille de réussir comme quémendeur dans les transports en commun, décrète le *Maestro*, dont les derniers mots se perdent dans un soupir d'ennui.

Il se lève et recule vers une porte qui s'ouvre automatiquement.

Un vacarme de cascade envahit la salle.

— Leirbag, n'oubliez pas de signaler à Daroy ce qui a été convenu, sinon Lucida va encore nous accuser d'avoir mal accueilli son petit protégé, conclut-il.

— *Sarà fatto, Maestro*. Ce sera fait, Maître.

D'Avolio disparaît et son assistant avance dans un miroitement bleuté, avec des pirouettes de danseur : sous sa lotion d'après-rasage point une odeur aussi immonde que les croûtes, épaisses et brunes, suintant de son cou, près du col immaculé de sa chemise.

— Rendez-vous dans le réfectoire, crie Leirbag, dominant le bruit des eaux, l'index pointé vers la lueur d'aquarium, là-bas, à gauche, vous avez les cuisines, avec leur vivier. Vous l'emprunterez, mais pas tout de suite, puisqu'on est en train de préparer la petite démonstration à laquelle tous nos visiteurs ont droit. Attendez que le haut-parleur vous appelle. En attendant, je vous invite à déchiffrer le mot d'accueil que nous avons composé pour vous sur le Scrabble. *Ci vediamo. Ciao*.

L'étudiant va s'asseoir devant le Scrabble, même s'il déteste ce jeu : il ressemble trop aux mots croisés dont son père était friand au point de ne se pendre qu'après avoir complété sa grille quotidienne, dans la page *Loisirs* du journal local. Daroy grelotte.

C'est qu'il a de plus en plus froid.

Il éternue.

Son nez coule.

Pas de mouchoir.

Encore un oubli.

Il renifle et torche ses narines contre la manche de son blouson.

La tête entre les mains, il examine l'imbrication :

V E R B E
N A
N E U X
U
F.I N E
S

qu'il décompose d'un revers de la main, pour le brasser ensuite et l'aligner, au grand malheur la malchance, sans rien trouver : le grondement de la cascade l'étourdit, le déconcentre.

Si je n'arrive pas à décoder leur message, tant pis : ils seront compréhensifs, une fois n'est pas coutume...

Mais il sait qu'ils ne le seront pas.

Voyons : un mot d'accueil peut commencer par une bienvenue.

Ses doigts gourds fouillent le kaléidoscope de lettre. Le mot BIENVENU est là, mais subsistent neuf lettres formant une absurdité

ANUSEXFER

et lui inspirant une terreur égale à celle qu'on éprouve face à une présence haletant dans l'ombre. Vite, il sélectionne A U X, qu'il aligne sous BIENVENU.

Je n'ai plus qu'à composer un mot au pluriel avec ce qui reste...

N S E F E R

Rouges sur blanc, les lettres attendent sa prochaine démarche :

Daroy déplace le S de gauche à droite;

Ses lunettes glissent et tombent sur la table.

Pendant qu'il les recherche à tâtons, il voit son père attablé devant lui, stylo à la main, courbé sur une grille de mots croisés.

Daroy retrouve ses lunettes.

Le Pendu disparaît.

La solution émerge.

Ça va : j'ai compris.

Daroy ferme les yeux.

La cascade rugit.

Un haut-parleur l'invite à se rendre au réfectoire, via le vivier.

Il se lève.

Il y va.

Le Vivier

Le vivier est une caverne aussi profonde et sonore que l'intérieur d'un tambour, dont le diamètre est une passerelle suspendue au-dessus des bacs alimentés par une cascade qu'une gargouille aux joues enflées régurgite du haut d'un plafond invisible. Sur la paroi de gauche, derrière six baies vitrées, des silhouettes blanches s'agitent dans des nuages de vapeur. Au bout de la passerelle, près d'une grande bassine en zinc, dont la base est percée d'un portillon, est assis l'économe, avachi sous un long imperméable duquel dépassent, blancs et gourds, ses pieds nus. Après quelques croassements et les premières mesures de la chanson *La Mer*, le haut-parleur diffuse une voix enfantine, vibrante de rires contenus :

— L'équipe de cuisine et l'économat de Villa Bini vous souhaitent la bienvenue dans leur vivier. Nous avons le plaisir de vous faire assister à une démonstration qui vous garantit la fraîcheur de notre poisson, avant que vous n'ayez le plaisir d'y goûter. Avancez, s'il vous plaît.

Daroy avance, même s'il déteste le poisson, que sa mère l'a toujours obligé à avaler sous prétexte qu'il fortifie sa mémoire si défaillante. Toujours, il a mangé tout ce qu'on lui imposait, toujours, il a vidé ses assiettes, à la grande satisfaction de sa mère, quitte à tout rendre, discrètement, par la suite, comme il l'a fait la nuit dernière, à longueur d'heures, dans les toilettes du train où il a, peut-être, perdu sa montre.

Peut-être, ils me donneront autre chose, si je leur demande, ou alors, je ne mangerai rien du tout, puisque suis malade depuis hier et que cela ne s'arrange pas.

En effet, sa gorge est douloureuse, sa bouche amère et sèche.

Mais jamais je n'aurai le courage de leur demander ça.

— Votre attention, s'il vous plaît : sur votre gauche, nos cuisines. Équipement ultramoderne. Hygiène assurée à chaque stade de préparation de la nourriture. Avancez. Avancez, s'il vous plaît.

Il aperçoit des cuisiniers habillés comme des chirurgiens.

Des poissonnières géantes sont transbahutées, par-ci, par-là.

Nausée.

Pas aussi violente que celle éprouvée dans le foyer, mais...

Subtile, qui s'enracine et conduit, inexorable, au vomi.

— Veuillez vous pencher sur les bacs, conseille le haut-parleur, c'est dans ce secteur que nos poissons naissent et se reproduisent. C'est notre "enclos de la vie".

Le visiteur scrute les eaux grouillant de méduses.

Ou de serpillères effilochées ?

— De l'autre côté, vous avez le bac réservé au poisson qui sera incessamment servi à votre table. Taille et qualité exceptionnelles.

Malgré ses efforts, Daroy n'aperçoit qu'une forme blanchâtre.

— C'est notre enclos de la mort.

Ce dernier mot se désintègre dans la distorsion sonore d'un disque soudain privé de courant électrique, alors que la chose pâle fait surface : flotte, brisant le fil de l'eau, une femme en blouse grise, aux cheveux enroulés sur des bigoudis, aux pieds enfermés dans les chaussures du Pendu. Un frisson parcourt les eaux mortes : la gouvernante ouvre sa bouche de truite, puis ses yeux, dans lesquels croupit une haine infinie. Quand le corps disparaît, dérivant vers la bassine, la cascade arrête de couler.

— É-lec-tro-cu-tion, scandé, joyeux, le haut parleur.

L'économe se lève et décroche du mur un petit objet bourdonnant qu'il exhibe en le secouant, dans l'air marécageux, du bas vers le haut et de droite à gauche, avant de le lancer dans la baignoire. Sa montre-bracelet se détache et y tombe aussi : irrécupérable. Le portillon de la bassine s'ouvre et la gouvernante s'y engouffre, ses souliers les premiers, luisants et raides. Aussitôt, l'économe referme cette ouverture, appuyant

sur un bouton. Les mains dans les poches, il surveille l'opération, pendant que retentissent, amplifiés par l'écho, des chocs sourds.

Daroy se bouche les oreilles.

Contre les baies vitrées des cuisines s'entassent des silhouettes blanches, masquées et gantées, observant, immobiles, la scène.

Les coups s'estompent.

Le vivier ne résonne plus que des gouttes pleuvant dans les bacs.

Le haut-parleur annonce la fin de la visite.

Le Vestiaire

Daroy descend les six marches menant de la passerelle à un marchepied couvert de mosaïques de style pompéien, représentant la tête de Méduse. Pour aider le visiteur à enjamber une flaque, l'économe lui tend son régime de doigts, aussitôt refusé. Résigné, son guide lui fait signe de le suivre : son dos voûté semble porter toute la honte du monde. À chacun de ses pas, qui laisse une trace poisseuse sur le sol, il écarte et referme son imperméable.

Un véritable trench d'exhibitionniste, pense Daroy, se revoyant, adolescent, derrière le rideau de sa chambre, en train de fixer le dos de l'inconnu qui avait hanté, pendant quelques semaines, le talus de la voie ferrée, près de la pancarte interdisant de traverser les rails. Face au quai, l'homme sans visage attendait, immobile, parfois sous de rudes averses, que des femmes et surtout des fillettes passent à proximité : alors, il se dénudait, avec la frénésie d'une chauve-souris blessée, quémandant une réaction qui, d'ordinaire, ne venait pas. Mais, un soir de décembre, vint la police, alertée par un appel anonyme. L'individu avait dévalé le talus et enjambé les rails, pour disparaître à jamais, sans que Daroy n'eût jamais pu voir sa face.

L'économe pousse un soupir et une porte capitonnée.

— Avancez, s'il vous plaît, chantonne un duo enfantin.

Daroy se retrouve dans un petit salon où des tentures en brocart rose cherchent en vain à cacher les moisissures des parois. Assises derrière un comptoir, entre deux abat-jour mauves, Beatrice et Fiammetta Oblati lui adressent leur meilleur sourire, hôtelier et pointu. À leur gauche, sur une penderie, sont accrochés sept cintres vides.

Si seulement je pouvais aller aux toilettes...

— Monsieur Daroy, nous nous permettons de vous faire remarquer que nous avons encore pris du retard sur notre emploi du temps. Veuillez nous confier votre manteau avant de passer à table, s'il vous plaît : tel est le règlement, annoncent-elles, levant l'index vers une plaque en cuivre, cabossée et noircie, accrochée au-dessus du comptoir. Retenant ses lunettes contre son nez, Daroy cherche à déchiffrer ce qui y est gravé, mais il arrive juste à reconnaître quelques mots en italien : *LASCIATE* (QUITTEZ) *OGNI* (TOUT) *VOI CH'ENTRATE* (VOUS QUI ENTREZ).

Ça lui rappelle quelque chose.

Un devoir à préparer à la maison ? Un sujet de partiel, et sur qui ?

Dante ? D'Annunzio ? Umberto Eco ?

Il ne sait plus.

Il frissonne.

La nausée le tourmente.

Il voudrait répondre que son blouson n'a rien d'un manteau.

Il y renonce.

Les Oblati lui remettent un ticket portant le numéro 1.

— C'est que vous êtes notre premier conférencier.

— Il y a un problème...

— Nous sommes au courant : c'est pourquoi la *Signora* ne peut quitter la tour. À son grand regret, elle ne pourra même pas déjeuner avec vous et les organisateurs, puisqu'elle doit surveiller les électriciens : un court-circuit a mis hors service les spots qui éclairent la fresque sacrilège numéro 1. Mais rassurez-vous : pendant que vous déjeunerez, tout sera réparé et vous donnerez votre conférence dans les meilleures conditions.

Faut au moins que je prévienne la Signora, sinon....

— Auriez-vous un stylo, un bout de papier ?

Silence et grise mine : s'il leur avait proposé une fellation suivie d'un cunnilinctus double, les *Signorine* n'en seraient moins outrées.

— Voyons, Monsieur : on ne détient pas de stylos et de papier dans le vestiaire. En revanche, ces objets étaient à votre complète disposition au secrétariat. Or, c'est là que vous auriez dû nous notifier votre requête...

Petit aparté en langue âprement incompréhensible.

Daroy renifle le plus discrètement possible, avalant un zeste de morve sur une rasée de renvoi acide, se retenant de torcher ses sueurs froides.

— Monsieur Daroy, pour vous être agréables, nous venons d'envisager une solution de compromis. Exposez-nous votre problème et nous transmettrons vos desiderata à la *Signora*.

Faut que je leur dise, sinon jamais je ne pourrai aller aux chiottes.

— En gros, peux pas parler sur un truc jamais vu, lâche-t-il.

Les secrétaires se figent dans un sourire professionnel.

— Vous êtes trop modeste. Tel est l'avis de la *Signora*.

À leur cou, la croix renversée scintille et vibre.

— Non, non, pas question de modestie. Faut m'écouter, me comprendre, puisque je vous dis la vérité vraie : jamais je ne pourrai donner une conférence pas préparée, encore moins rédigée. À la rigueur, je pourrais citer, de mémoire défaillante, quelques-unes de mes dissertations, mais elles ont déplu par excès de médiocrité, on me l'a assez dit. En outre, je me trouve en panne de vocables florentins, bien que j'aie presque toujours obtenu d'assez bon résultats en langue et civilisation italiennes...

Les *Signorine* ne sourient plus du tout.

— Voyons, disent-elles, vous saviez bien à quoi vous vous engagiez quand vous avez signé ce contrat.

Daroy fixe le dos de sa main gauche comme si elle était une boule de cristal ou un écran, sur lequel apparaîtraient les images passées à la trappe de sa conscience : entre le pouce et l'index, une minuscule

cicatrice s'inscrit, qu'on dirait une piqûre d'insecte. À présent, il est sûr – enfin, à peu près – qu'il y a un rapport entre cette blessure et le moment où il s'est retrouvé assis devant une table d'ébène, au milieu d'une vaste pièce nue, tendue de rouge, devant deux formulaires d'inscription au séminaire sur Ghirlandaio.

Au moment de signer le tout, plus de stylo.

Encore un oubli ?

— Vous êtes incorrigible. Qu'à cela ne tienne. Je vais vous donner, moi, de quoi écrire, avait chuchoté Lucida Bini, frôlant le croissant argenté sur lequel s'enroulait la spirale de son chignon.

Entre cet instant et celui où j'ai couché mon nom en bas de deux feuilles, il y a comme un abîme nébuleux...

— Monsieur Daroy, êtes-vous avec nous ?

— Non... mouais, bien sûr. Alors ?

— La *Signora* nous a bien confirmé, au téléphone, lors de votre passage au secrétariat, que vous aviez pris connaissance de toutes les clauses, donc...

— Pourrais-je relire mon contrat, s'il vous plaît ?

— La *Signora* vous en a remis une copie infalsifiable, que vous avez oubliée chez vous, selon vos dires. Par ailleurs, les termes du contrat ont été fidèlement reportés dans la fiche que nous vous avons soumise lors de votre passage au Secrétariat, sans que vous n'ayez élevé aucune objection.

Défilé d'étagères métalliques. Des milliers de dossiers empilés jusqu'aux grotesques du plafond. Labyrinthe de dessins géométriques, au creux duquel se plantent des ongles sombres.

Illisible.

— ...L'original étant classé définitivement dans nos archives, vous avez intérêt à honorer votre engagement. Sinon, la *Signora* ne vous pardonnera jamais. Elle a horreur qu'on lui fasse faux bond, vous savez.

Il sait.

— Donc, vous savez aussi ce qui vous reste à faire : un excellent repas vous attend, avec nos organisateurs. Bon appétit, Monsieur.

— Pas trop d'appétit et je m'en excuse. Dites-moi plutôt...

— Nos spécialités de poisson vont vous en donner.

— ...Où sont les toilettes ?

— Au fond du réfectoire à gauche. Vous verrez, c'est fléché. Mais, à l'heure actuelle, elles sont fermées : des fuites. Pour le papier hygiénique, il faudra vous adresser à Virgilio.

Les six doigts de l'économiste font craquer le brocart de la tenture.

— D'autres questions ?

Daroy n'en ayant pas, il remercie.

— Toujours à votre service, sourit, à nouveau, Beatifiam.

Le Réfectoire

Désert, l'immense local ressemble à un hall de gare. Son sol en marbre est un damier sillonné par des rails serpentant autour de huit tables dont une seule est dressée, nappée de blanc et entourée de huit chaises noires. Tout au fond à droite, on lit, blanc sur rouge, les mots *SENZA USCITA* (SANS ISSUE) peints sur une porte close, de laquelle proviennent des ronflements, des cris, des chocs, des grincements. À l'autre bout, au-dessus d'un rideau éclairé de boules incandescentes comme on en voit à l'entrée des cirques, un écriteau alourdi de motifs corinthiens porte le mot *LATRINE*. Le plafond est une verrière sur charpente en acier : une horloge en forme de montre-bracelet géante y est suspendue, marquant huit heures. De plus en plus étonné que de moins en moins de temps ait passé depuis son départ, Daroy profite de sa solitude éphémère – et d'un creux dans les vagues successives de ses nausées – pour reconstruire ses dernières heures.

La veille, à vingt heures, il a pris le train *DANTE*, qu'il a failli rater à cause de sa mère : pour empêcher son départ, elle avait pris et jeté dans l'eau le blouson du petit – tel qu'elle s'obstine à l'appeler, chez la buraliste

du coin – contenant son portefeuille avec son argent, son billet de train (un aller simple, Lucida Bini ayant promis son aide pour le retour), plus sa carte d'identité. Il revoit, net, le moment où, après avoir cherché son blouson partout pour y ranger le double de son bulletin, il est entré, avec son enveloppe, dans la salle de bains, intrigué par un clapotis.

Ma mère debout dans la baignoire, toutes varices dehors.

Elle s'est penchée, a fouillé dans l'eau sale et s'est relevée brandissant une chiffonnette dégoulinante.

— C'est ça que tu cherches ?

Dans ses yeux, la haine pure, pire qu'avec mon père.

Bizarre, sur le coup je n'ai même pas essayé de récupérer mon blouson.

J'ai déposé l'enveloppe contre le miroir, sur l'étagère au-dessus du lavabo, branché mon rasoir et commencé à me raser.

Ma mère a dit que c'était inutile, vu que je n'ai aucun poil, nulle part.

Sur le coup, je n'ai rien répondu.

Notre dispute, la première de notre vie, a éclaté un peu plus tard.

Ma montre a dû tomber à l'eau quand j'ai voulu repêcher mon blouson.

Irrécupérable.

À moins que...

Sa mémoire sombre dans une opacité de miroir trouble.

Comme d'hab' : oui, maman, je sais, toujours j'ai été distrait, d'ailleurs tu n'as jamais raté une occasion de me le faire remarquer, n'est-ce pas ? Tes mots me martèlent la tête, tels les hoquets d'un téléviseur déjanté : petit, on se demande où tu as la tête. On dirait que tu as perdu la tête, petit. Vas-y, finis ton assiette de poisson : c'est bon pour la mémoire...

Serait-ce parce que son estomac n'a jamais pu garder son contenu poissonneux longtemps ? Toujours est-il que la mémoire de Daroy ne s'est jamais retrouvée avantagée par le régime maternel. Aujourd'hui, plus que

jamais, son cerveau est une bulle dans laquelle les souvenirs explosent, s'éparpillent et s'entrechoquent, imprenables.

Du vif argent.

Hormis quelques bribes.

Après sa dispute avec sa mère, Daroy sait qu'il a été malade, une première fois, dans le noir absolu de ses WC – un court-circuit ayant grillé l'éclairage de son pavillon – alors que, de la lucarne ouverte, s'engouffrait le croassement du haut-parleur de la gare : le train rapide six cent soixante-six *DANTE*, première et deuxième classe, en direction de Florence, entrait en gare au quai numéro 1

Glissade sur le talus.

Course à travers rails.

Ultime transgression commise.

Il a débarqué sur le quai alors que le train envahissait l'horizon.

Sa mémoire se brise sur une falaise d'heures brunes, pendant lesquelles il s'est vidé de partout.

Mais il est quand même arrivé à Florence.

Forcément.

Sauf qu'il n'a aucune notion de son heure d'arrivée, l'horloge de la gare Santa Maria Novella étant en dérangement : sur les panneaux électroniques, déferlaient des zéros, en vagues successives, pendant que des gens éreintés par une trop longue attente déploraient le retard du train, dû à un accident sur la voie. Soucieux de ne pas rater son bus, Daroy avait erré quelque temps dans un hall désert et poussiéreux, où tous les guichets annonçaient *CHIUSO* (FERMÉ), au-dessus de quelques rares humains gisant, immobiles, enfouis dans leur duvet, derrière des remparts de bagages. Au-delà d'un ancien chantier, il avait repéré l'arrêt du bus 17, dont le moteur tournait déjà. Imitant les quelques autres passagers, aussi abrutis et blêmes que lui, il s'était assis, avait appuyé le front contre le carreau et regardé le clocher, un immense stylo bille, de l'église Santa Maria Novella, avant le démarrage du véhicule – et ce fut un envol insensé à travers rues florentines vidées par la mi-août : la

boursouflure de Santa Maria del Fiore, la froide érection du clocher de Giotto, des arcades vides, des boulevards bordés de maisons renfrognées, une forteresse, un parking, un tunnel avaient défilé, aplatis sous un ciel gras. Au moment où le bus s'était engagé sur un pont chevauchant une décharge, Daroy avait sombré dans le sommeil, jusqu'au terminus. Après, il y avait eu le trajet à pied jusqu'à la villa, des formalités, des attentes, la démonstration dans le vivier.

Elle doit être arrêtée, se dit Daroy, fixant l'horloge qui semble être la reproduction, mille fois agrandie, de la montre qu'il a égarée.

Il enlève ses lunettes, les essuie, les remet et fixe le cadran.

Et pourtant, ça tourne.

Indéfinissable, quelque chose a changé.

Si seulement je pouvais aller aux chiottes...

Épinglée sur le rideau, une pancarte affiche *CHIUSO*, près d'une paroi que beurrent de grasses taches brunes.

Des fuites, ont dit les secrétaires...

— Avancez, gagnez votre siège, roucoule le haut-parleur.

Devant chaque assiette, il y a un carton plié, sur lequel doit être marqué le nom d'un convive. Daroy se penche.

Enlève ses lunettes, les essuie.

Les remet.

Toujours pas moyen de déchiffrer quoi que ce soit dans des gribouillis en tout point identiques à ceux qui noircissaient le registre des Oblati.

Un indice, tout de même : mon journal est là.

Ayant remarqué le quotidien de sa ville plié en quatre à côté d'une assiette, Daroy en déduit que c'est sa place. Donc, il s'y installe, pendant que le haut-parleur invite Madame et Messieurs les organisateurs à rejoindre le premier conférencier, enfin arrivé.

Rasant les murs, l'économe va s'accroupir près des latrines.

La porte sans issue s'ouvre : une matrone en sort, couronnée d'un diadème, escortée de Leirbag et de D'Avolio, les deux en smoking noir. Un inconnu les suit, boudiné dans un smoking blanc.

Avec mes baskets, mon jean et mon tee-shirt je vais avoir l'air d'un...

— Vous avez l'air d'un plouc, Daroy, et la chanson itou. Ne voyez-vous pas que les places sont marquées et que vous occupez celle du *Maestro* ? Changez de lunettes ou apprenez à lire, murmure, excédé, l'assistant.

— C'est rapport à mon journal, avec mes excuses...

— Pas de cérémonies, s'il vous plaît : nous sommes de plus en plus en retard. Vous avez vu l'heure ? demande D'Avolio.

Installé derrière le cadran de l'horloge, Daroy ne répond pas.

Le Maestro se charge des présentations, entre deux soupirs d'ennui.

— Madame, Messieurs, voici celui que vous attendez tous avec impatience : Ghislain Daroy, notre premier conférencier. Mon assistant Leirbag, que vous connaissez. Madame la princesse Erzsébet Kolkidy, notre bibliothécaire, experte en astrologie, chiromancie, spiritisme et autres passe-temps. Domizio Nero, reporter et cinéaste, qui couvrira l'événement. Parce que ce séminaire est un événement, conclut D'Avolio cherchant l'approbation générale

Domizio Nero hausse les épaules.

Gémissement indéchiffrable de la princesse Kolkidy.

Daroy se trouve assis entre celle-ci et plusieurs chaises vides.

L'assistant vient s'installer à côté du visiteur.

— Cette place serait réservée à la Signora, mais elle ne déjeunera pas avec nous, dit Leirbag se penchant sur Daroy qui recule : l'odeur de son voisin est insoutenable, sans doute à cause de ces croûtes qui, de son cou, se sont lancées à l'assaut de ses mâchoires.

Grand écart de la porte sans issue.

— Punch maison, annonce le haut-parleur.

Des cuisiniers masqués portent un grand bol en cristal.

Clapotis de grisaille liquide.

Senteurs pluvieuses.

Flottements filandreux à la louche.

— Non, merci, je ne bois jamais... de boue, dit, précipitamment, Daroy, couvrant son verre de la main.

Nero s'esclaffe.

— *Fantastico*. Fantastique, ta phrase : sous la poigne d'un bon cinéaste, elle pourrait devenir une réplique culte du genre de *I never drink... wine*. Tod Browning, *Dracula*, 1932. *Sentimi bene, ragazzo*. Écoute-moi, mon garçon : quand je ne suis pas obligé de couvrir de soi-disant événements comme cette connerie de séminaire, je tourne des films à mi-chemin entre le reportage, le polar et l'horreur. D'avant-garde, quoi...

— Lorsqu'on n'a pas d'idées et encore moins de talent, on fait une bouillie pour les chats et on l'appelle avant-garde, dit D'Avolio.

Le cinéaste rote de mépris et poursuit son discours.

— Mon dernier film a été présenté à Cannes...

— ...Où il a été, à juste titre, copieusement sifflé, complète Leirbag.

— Parce que le jury était composé de *stronzi*, de connards comme toi, pas fichus de voir qu'il s'agissait d'un second degré : j'ai mal filmé exprès, comme quelqu'un qui ne saurait tenir un camescope. Si, dans ce jury, il y avait eu au moins un membre compétent, mon film aurait raflé tous les prix et sa recette aurait pulvérisé les records de *Blair Witch project*...

— Tiens, murmure la princesse.

Sa main grevée de bagues se noue au poignet du visiteur qui remarque, dans une galaxie de tavelures, une petite cicatrice ronde, entre le pouce et l'index, identique à la sienne.

— *Sicuro, Principessa*. Absolument. Puisque le sujet est fort et que le sujet, dans un film, est tout.

— Première nouvelle, dit le *Maestro*.

— *Vaffanculo, vecchio frocio*. Va te faire enculer, vieille tantouse. Titre de mon film : *Un étudiant tranquille et sans histoires*. Tu as dû le voir, puisque je l'ai fait projeter non-stop, ici, en vidéo et sur écran géant. Son sujet est percutant, fabuleux : un matricide...

— ...Le même qui fait la une d'une feuille de chou provinciale. Oyez, oyez : il en arrive des belles dans votre somnolente ville, Daroy. Nero, parfois la réalité rejoint et dépasse la fiction. À la une de cette feuille de chou, que Lucida me contraint de lire : *Tragédie de la mésentente familiale à Besançon : il se jette sous un train après avoir volé et tué sa mère. Lire en Région. Lisons donc en Région.*

D'Avolio déploie son journal : sur la première page, une photo en noir et blanc montre un talus de voie ferrée, une pancarte, des rails à travers lesquels est étendu un drap couvert de taches sombres.

— Tiens : on sait tout sur le mobile du matricide...

— On s'en fout. Ils se valent tous, halète Nero.

— Ça se discute. Au fait, maman ne voulait pas que fiston, un étudiant en maîtrise d'italien, parte en voyage d'étude. Alors, ce garçon, *tranquille et sans histoires*, selon le journaliste, s'est emparé des économies de sa mère avant de la tuer dans son bain. Ces tâches ménagères l'ayant retardé et ne voulant pas rater son train, il a traversé les rails juste au moment de l'arrivée du rapide qui, lui, n'a pas raté le jeune homme : sectionné à la gorge et à l'estomac. Ce qui a causé un retard de cent vingt minutes.

— *Cazzo. Merde.* On dirait le sujet de mon film. Le meurtrier a dû s'en inspirer. Donc, mon œuvre est déjà une référence pour les criminels. Comme *l'Orange mécanique*...

— N'est pas Kubrick qui veut. Taisez-vous, impose Leirbag.

Le poing du cinéaste s'abat sur la table : entre son pouce et son index, on voit une petite cicatrice ronde, qu'on dirait une piqûre d'insecte.

D'Avolio poursuit sa lecture du journal.

— ...À noter que la défunte avait bien cherché sa fin tragique. *C'était une mégère qui ne faisait qu'humilier tout le temps son fils et son mari, dit la buraliste du coin, mais il est vrai que le fils était un peu bizarre tant et si bien qu'il a fait longtemps pipi au lit. Rapport au mari, celui-ci s'était pendu dans le cadre d'une affaire de pédophilie, découverte suite à un coup de fil anonyme...*

— Quelle famille, observe Leirbag.

— Je ne vous le fais pas dire. Mais je voudrais bien connaître le nom de ces malheureux, dit Erszébet Kolkidy, essuyant une larme de patronnesse.

— C'est notre conférencier qui va nous le révéler, propose le *Maestro*, repliant son journal.

Tous contemplant Daroy.

Merde, je regrette le temps où je n'accrochais aucun regard...

Ses nausées battent leur plein.

Coup d'œil aux latrines.

CHIUSO.

Par de gestes lentes, las, mais méticuleux, l'économe, est en train de faire un nœud très élaboré à la ceinture de son imperméable.

Faut quand même que je leur réponde quelque chose...

— C'est que je ne connais pas ces gens-là, murmure Daroy, l'estomac au bout des lèvres.

— Voyons : d'après votre contrat – ou votre bulletin d'inscription si vous préférez –, vous avez le même âge, fréquentez la même faculté et habitez dans la même rue que cette petite crapule, coupable de matricide avec préméditation, dit le *Maestro*.

— Préméditation ? Faut pas croire : un accident est toujours vite arrivé. Donc, la chute du rasoir électrique dans la baignoire où se trouvait la dame du fait divers est due, sans doute, à un geste maladroit...

Silence consterné, glacial.

Aurais-je gaffé quelque part ?

— On se demande d'où vous tirez cette certitude qu'il s'agit d'une électrocution par rasoir électrique. Voyez-vous, ces détails ne sont même pas mentionnés dans l'article, remarque le *Maestro*.

— Un rasoir ? Quelle idée. Un poste de télévision ferait bien mieux l'affaire, surtout lorsqu'on diffuse un film de Domizio Nero, glousse la bibliothécaire.

— *Statti zitta, vecchia sorca.* Ta gueule, vieille peau. Un poignard aurait très bien fait l'affaire, croyez-en ma vieille expérience. Après tout, l'article se contente de dire que la dame a été tuée dans son bain. Le poignard, c'est sublime, surtout si tu l'as aiguisé toi-même et que ta propre mère t'invite à la frapper dans sa *fica*, la chatte de laquelle tu es sorti. C'est bien ce qu'a fait la mienne, dans son jacuzzi, quand elle m'a vu débarquer. *Povera mamma.* Pauvre maman : une garce finie, mais une très grande dame, comme on n'en fait plus. Je l'aimais, après tout, sanglote le cinéaste.

Des larmes coulent, incontrôlables, sur ses joues bouffies.

— Vous êtes grossier, à votre ordinaire, mais, pour une fois, vous avez raison : l'électrocution, c'est bon pour les truites et pour les petits matricides entre manants, soupire la princesse Kolkidy.

Tout le monde se tait.

L'horloge égrène dix-sept coups.

Voici qui cloche sur le cadran : ses aiguilles tournent à l'envers...

Écarquille de la porte sans issue : les cuisiniers introduisent un chariot, surmonté d'une poissonnière monumentale qui s'arrête, grinçant, entre Erszébet Kolkidy et Daroy.

On se met à quatre pour soulever le couvercle duquel s'échappent, avec la vapeur, d'intenses odeurs d'eau croupie.

On découpe.

On sert.

Chute de morceau flasque.

Chocs en grêle.

La princesse Kolkidy est la première servie : sur son assiette, des bigoudis hirsutes de touffes grises sont artistement disposés autour d'une tranche gélatineuse, au milieu de laquelle brille un œil féroce.

— Servez le petit, d'abord, dit la bibliothécaire, montrant son voisin.

Celui-ci a juste le temps de se plier sous la table.

Les Latrines

La tête enfoncée dans une cuvette, Daroy continue de vomir. Entre deux hoquets, il pense que jamais il n'aurait dû évoquer ce rasoir électrique : désormais, on le soupçonne de matricide, alors qu'il est victime d'un malheureux concours de circonstances.

J'aime ma mère, après tout...

Dernier haut-le cœur.

Cordon de glaire le reliant à une porcelaine marécageuse.

Daroy s'affale.

Ses yeux échaudés se ferment.

Ses oreilles bourdonnent.

— Coupez, crie-t-on derrière lui.

Il se retourne.

Camescope braqué sur lui, tripoté par des mains potelées.

— *Bravissimo*. Lève-toi, sans te redresser : tes épaules portent toute l'horreur du monde. Au propre, si j'ose dire, comme au figuré, tu es dans la merde : tu dois donner une conférence au sujet de laquelle tu ne sais foutre rien, on t'a souhaité la bienvenue aux enfers et, maintenant, on te soupçonne d'avoir buté ta vieille. En plus, lors du repas d'ouverture, tu as fait sous toi et dégueulé sur la robe de la Bibliothécaire, qui ne va pas te le pardonner de sitôt, je te le promets. Debout, te dis-je. O.K. Va aux lavabos et appuie-toi, des deux mains, au rebord de celui-là...

Daroy titube dans la lumière des projecteurs qui l'aveuglent, tâtonnant pour retrouver ses lunettes.

Disparues.

Tombées sous la table ou au fond de la cuvette.

Irrécupérables ?

— On t'accuse de matricide. Défends-toi, espèce d'abruti, hurle Nero.

— Je n'ai pas tué ma mère : je suis victime d'un malheureux concours de circonstances. J'aime ma mère, après tout...

— Parfait. Répète cette réplique face à la caméra. Moteur. Action.

Daroy doit s'y reprendre à plusieurs fois.

Le cinéaste s'énerve : le ton de son acteur ne sonne pas suffisamment faux, surtout dans la dernière phrase, où la pause entre *j'aime ma mère* et *après tout* n'est pas marquée de façon à faire planer le doute.

— Bon, on arrête, y'en a marre. Gardons la première prise de vue, c'est encore la moins foireuse. Hors tournage, c'était impeccable. C'est ça, la galère, avec les amateurs. Ouvre les robinets. Pas si vite, *cazzo*. Merde. Doucement, avec une lenteur désespérée. Pense que tu es frappé par la damnation. Chacun la sienne : la mienne, c'est de devoir tourner des navets avec des minables comme toi. Quand je pense que j'aurais pu me payer Tom Cruise, si j'avais pu toucher l'héritage de ma mère... OK, c'est à peu près ça. Tu te penches, tu t'ébroues, tu te caches la face...

Distrain par un grésillement, Daroy se tourne vers le lavabo d'à côté.

— Ne regarde surtout pas ton voisin : tu es seul dans ton éternelle douleur, comme les damnés de Dante. Maintenant, ferme les robinets et cache ta figure à nouveau. Relève-toi, dou-ce-ment, jusqu'à la hauteur du miroir. OK. Stop. *Ciao*, la star, dit le cinéaste tapotant le dos de son acteur.

Le grésillement s'arrête et la voix de l'assistant résonne.

— Votre main.

Daroy tend sa droite.

Un objet fragile et gluant y tombe.

— Vos lunettes. On les a retrouvées sous la table, dans la flaque de votre vomi. Bravo. Pour un premier coup, ce fut un coup de maître. Vous avez à jamais abîmé la seule robe présentable de notre Bibliothécaire. Vous devrez lui faire vos excuses en public, avant votre conférence, c'est la moindre des choses, murmure Leirbag dont la puanteur se confond à celle des latrines.

Frottant ses lunettes sous un mince filet d'eau, Daroy acquiesce, épiant son interlocuteur dont la chemise échancrée révèle une poitrine rongée par une pourriture s'étendant jusqu' à la racine des cheveux.

Nonchalant, Leirbag remet son rasoir électrique en marche : là où l'instrument passe, des croûtes s'ouvrent : une liqueur obscure en dégouline.

— Regardez ce banal objet, Daroy : sous l'emprise de la haine, il peut se transformer en machine de mort : on plonge ça où maman fait trempette et hop. Tragédie grecque.

— C'est qu'un accident est vite arrivé...

— Non. C'est bel et bien un matricide des plus sordides, avec préméditation et vol : des billets de cinquante francs ont été retrouvés au fond de la baignoire. Or, il paraît que vous avez remis les mêmes devises à la gouvernante, quand vous êtes arrivé.

— Ce n'est pas une preuve...

— À vous d'en produire une, irréfutable, de votre innocence, suggère Leirbag, rangeant son rasoir dans son étui.

Daroy réfléchit.

Soudain, il exulte.

Il vient de trouver.

Il se sent vide, libéré, sauvé.

— J'ai un alibi en béton : si j'ai bien compris, l'individu s'est jeté sous un train après son meurtre : tronçonné à la gorge et à l'estomac. Sans aucun doute, il est mort, alors que moi, je suis vivant. Donc, je ne puis être l'assassin, dit-il.

Poussant de mous soupirs, l'économe balaie les immondices du sol.

Leirbag sourit.

— Et vous appelez ça un alibi en béton.

Il débouche un flacon de lotion après-rasage et s'en asperge partout, tapotant sa poitrine, son cou, ses joues.

— Arrêtez de me fixer comme ça et regardez-vous plutôt dans le miroir : vous verrez la tête d'un matricide irrécupérablement médiocre, lance Leirbag sur un ton mondain.

Daroy scrute le miroir.

Aucun reflet de lui dans la surface maculée et sabrée par une formule

$$vixi = (32 + 23) = \infty$$

Leirbag souffle d'impatience.

— Daroy, on active : vos oublis et vos nausées nous ont fait perdre un temps fou. Autant vous prévenir que le public ne vous épargnera pas. Quand même, pour vous être agréables, deux charmantes demoiselles vous ont laissé un indice, indispensable à votre conférence, sur ce miroir. C'est le moment ou jamais d'aiguiser votre talent en matière d'anagrammes et de paradigmes latins, en attendant que nos accortes Oblati vous refassent une santé. *Ciao*, le conférencier.

Daroy ouvre grands les yeux, derrière ses lunettes mal lavées.

Je suis dans un rêve, si ça se trouve.

Donc, il faut que je me réveille.

Il tord des bouts de sa peau entre le pouce et l'index.

Se mord les mains.

Se gifle.

Mais aucune trace n'affleure, aucune goutte de sang, aucune douleur ne galvanise son corps anéanti. Il hurle de toutes ses forces, mais son cri ne lui parvient qu'assourdi, un murmure lointain. Il ferme les yeux, les rouvre et se retrouve toujours là, face au miroir, dont l'inscription n'a pas changé, comme le font, dans les rêves, tous les écrits, dès qu'on s'en détourne.

Alors, comme ça, je serais...

Creux d'un mot introuvable.

Tel un constipé chronique, Daroy se crispe dans l'effort d'évacuer ses souvenirs, mais une zone d'ombre s'étale entre le moment où il a eu cette dispute avec sa mère pendant qu'il se rasait et celui où il a été malade après avoir brassé une eau sordide, dans l'obscurité la plus absolue, pour repêcher son blouson, qu'un lourd paquet flottant rendait inaccessible.

Et pourtant, mes souvenirs de mon voyage à Florence sont bons.

Enfin, ils l'étaient.

Désormais, sa mémoire échoue sur une forme gigantesque envahissant l'horizon au moment où il a traversé les quais.

Au dépit de la loi et du bon sens.

Puis, ce fut un déchirement de viscères...

Explosion de vif argent dans son cerveau.

Comme on lui a dit qu'il faut attendre les Oblati et qu'il n'a rien d'autre à faire, le visiteur se faufile au-dessous d'un lavabo, observant l'économe qui balaie le sol, par de grands gestes inefficaces, près de la seule cellule occupée, de laquelle s'élèvent des rires, des soupirs, des pets discrets, préludant à un ô de soulagement, au crissement du papier froissé, à la chute d'une cataracte. L'économe lâche le balai, ouvre son imperméable et, se branlant, se plie vers l'interstice entre le sol et la porte de la cellule : voilées de noir, des jambes nerveuses y dansent, aux pieds effilés et chaussés d'escarpins rouges, d'une taille aussi exceptionnelle que celles d'une culotte en dentelle blanche, tendue entre des chevilles très largement écartées, puis remontant, tumultueuse, le mât long d'interminables cuisses, telle une voile par avis de tempête.

L'économe jouit.

Vite, il se reboutonne, reprend son balai et racle, vite, le sol.

La porte de la cellule s'ouvre.

— Allez-vous mieux, Monsieur Daroy ?

C'est la première fois que le visiteur voit les Oblati debout.

C'est aussi la première fois qu'il voit des sœurs siamoises.

Immenses (plus de deux mètres, auxquels il faut ajouter la hauteur de leurs talons aiguilles), elles sont soudées à la hanche, juste au-dessous de la taille dont la finesse est soulignée par l'ampleur de leur croupe commune. Avec une élégance d'autruche, elles se dandinent jusqu'au lavabo sous lequel Daroy, accroupi, croupit, depuis un temps indéterminé et lui montrent leur cul : d'une fente pratiquée dans leur jupe bleu-marine, sort une troisième jambe rudimentaire, un cylindre blanc et mou, chaussé, lui aussi, d'un escarpin rouge. Ayant fouillé dans un petit sac qu'elles portent en bandoulière, elles en sortent du rouge à lèvres, étirent leurs lèvres, mordent un Kleenex, sourient, se vaporisent de parfum.

— Nous sommes terriblement en retard, mais nous devons vous conduire à votre chambre avant la conférence, pour vous laver et vous changer : vous vous êtes vidé de partout. La *Signora* a dit que vous mériteriez d'être laissé comme ça, mais nous sommes arrivées à la convaincre de nous laisser vous nettoyer, même si cela ne rentre point dans nos compétences.

Daroy se lève et les remercie, se cramponnant au lavabo.

Ses jambes fléchissent sous lui.

— *Prego*, à votre service. Avez-vous apprécié l'indice que nous avons inscrit sur le miroir, à votre intention, pour vous éviter l'échec total lors de votre conférence ? Naturellement, c'est à vous de trouver la solution.

J'en ai tellement marre, de vos devinettes...

Puisqu'il ne peut marcher, les Oblati soulèvent Daroy et l'installent dans l'embranchement souple de leurs hanches soudées, pour l'emporter vers une échelle très longue et très raide, s'enfonçant dans une bouche d'ombre. Épuisé, le visiteur s'endort : jamais il ne saura comment il a gagné l'étage, dans l'étreinte silencieuse de Betifiam.

Le Dortoir

Toujours assis entre les jumelles, Daroy se voit glisser, dans une lueur acide, sur un tapis roulant dont le bout s'éloigne au fur et à mesure qu'on avance, dans un grondement de ferraille, auquel se fondent des sifflements et des cris étouffés. Il se retourne : l'entrée du couloir est aussi imprenable que son issue. Il baisse les yeux : sur le derrière des *Signorine*, aussi figées que des cariatides, la jambe rudimentaire oscille gracieusement dans le vide, jusqu'au moment où elles s'arrêtent devant une rangée de portes closes, qu'aucun numéro ne marque.

— Chambre numéro 10, annoncent les Oblati en ouvrant.

Elles aident leur passager à quitter leur ensellure et l'introduisent dans une pièce carrée, aux murs gris, dont le seul meuble est un petit lit en fer, sous lequel est posé un seau en plastique. À côté du lit, un

paysage rayonne derrière une fenêtre. Daroy va pour l'ouvrir, ses doigts se cognent contre un mur : le panorama est une fresque en trompe-l'œil. On y reconnaît une colline hérissée de cyprès, une vallée, la silhouette d'une cathédrale flottant dans une brume argentée.

— École de Ghirlandaio : veuillez passer dans la salle de bains...

Et ma valise, elle est où ? Merde, j'y avais mes notes à toute fin utile...

Il doit avoir pensé tout haut, puisque la réponse des Oblati est immédiate.

— Virgilio s'est sans doute trompé de chambre, mais ce n'est pas gênant dans la mesure où nous fournissons un habit spécial à nos conférenciers. Par ailleurs, la *Signora* interdit les notes, estimant, à juste titre, que la lecture rend les exposés moins vivants. Par ici, s'il vous plaît.

Daroy suit les secrétaires dans la pièce contiguë : une baignoire perchée sur des pattes de lion y trône, derrière un rideau moisi. Un porte-serviette duquel pend une serpillière, un placard en fer, deux chaises et une table couverte d'un drap jalonné de taches sombres complètent l'ameublement.

— Veuillez vous déshabiller.

Les *Signorine* déboutonnent la veste de leur tailleur, enlèvent leur corsage : leurs seins surgissent, meurtris par un haut corset lacé qu'elles défont, précises, légères. Cette carapace tombée, elles massent, soupirant d'aise, leurs mamelles menues mais galbées, au milieu desquelles miroite la croix renversée. Sans pouvoir détacher les yeux des tétons que les jumelles font durcir, les agaçant des doigts, Daroy arrache son tee-shirt, mais n'arrive pas à s'extraire de son jeans imbibé de déjections : il bande trop fort.

— La *Signora* a raison : vous êtes un perdant-né et l'humiliation vous excite. C'est pourquoi vous n'avez pu trouver ni le paradigme du verbe *vincere*, ni celui de *vivere*. Laissez-nous faire, suggèrent les siamoises, baissant la fermeture éclair de leur jupe, déchaussant et dégageant, avec délicatesse, leur moignon obèse. Juchées sur leurs escarpins, en culotte,

bas noirs et porte-jarretelles – un échafaudage de rubans, d'élastiques et de dentelles empesées – les *Signorine* déshabillent le visiteur, tout en lui chuchotant des informations essentielles.

— Bonne nouvelle. La *Signora* accepte de vous accorder un bref délai de préparation. Vous aurez donc accès à la bibliothèque pour y consulter certains ouvrages indispensables à l'interprétation correcte de la fresque sacrilège numéro 1. Votre slip, s'il vous plaît.

Daroy le leur confie, croise les mains sur son érection et remercie.

— Pas de quoi...

Se tortillant, elles détachent leurs jarretelles et font tomber leur culotte, révélant le sourire vertical de leur vulve aux lèvres gourmandes, bordée d'une toison flamboyante qui se développe sur une bonne partie d'un vaste ventre d'ivoire, légèrement bombé et vierge de nombril. Leurs bas glissent sur la pâleur de quatre jambes démesurées, couvertes d'un épais duvet rouge.

— Mauvaise nouvelle : après ce que vous avez fait à sa seule tenue de soirée, la bibliothécaire est furieuse contre vous – et contre nous, pour une autre raison : elle estime que nous vous avons trop aidé en écrivant cette formule sur le miroir des toilettes. Là est la clé de l'énigme que vous devez trouver, par vos propres moyens, selon les clauses au verso du contrat que vous avez signé. Il faut espérer que vous les avez lues...

Non, je ne les ai pas lues, ma vie n'étant qu'une série de négligences.

Ma mère me l'a toujours fait remarquer.

Ma prof aussi, le soir du contrat, quand j'ai dit que je n'avais pas de quoi écrire et qu'elle a soudain défait son chignon...

*

— Vous êtes incorrigible, avait observé la *Signora*, secouant la tête.

Ses cheveux déferlaient en serpentines sur ses épaules.

On aurait dit qu'elle avait rajeuni de trente ans en deux secondes...

Entre ses doigts, une broche argentée pivotait sans répit.

— Donc, je vais vous donner, moi, de quoi écrire, même si votre inscription à mon séminaire florentin se fait à vos risques et périls. Votre

mère vous empêchera de venir et vous me ferez faux bond, ce que je ne vous pardonnerai jamais...

— Je me rendrai à Florence à tout prix, avait-il murmuré, contemplant le bulletin d'inscription, étalé devant lui, en double exemplaire.

Choc de la broche, tombant quelque part sur la table d'ébène.

Une longue main avait rampé à travers la table et s'était emparée de la sienne.

Contact acéré, jaillissant d'une peau froide.

Les ongles de Lucida Bini avaient griffé, très légèrement, sa chair.

— Même au prix de supprimer votre propre mère ?

— Oui, s'était-il entendu répondre.

— À d'autres, avait répondu la *Signora*, haussant les épaules.

— Un accident est vite arrivé...

— Certes. Mais jamais vous n'oserez : je donne ma tête à couper.

— Ma tête contre la votre : je sais déjà comment m'y prendre.

Ça fait au moins quinze ans que j'y pense...

Là aussi, il avait dû penser tout haut.

Rire voluptueux de la *Signora*, dont les ongles se rétractèrent aussitôt.

— Pourquoi donc attendre plus longtemps ?

Elle avait repris sa broche et la tenait fermement.

Voltiges argentés entre pouce et index.

— Chiche, avait-elle lancé sur un ton enjoué.

*

Les Oblati le sollicitent.

— Votre attention, s'il vous plaît : si vous ne résolvez pas cette équation, vous courez droit à la catastrophe. Nous cherchons à vous aider et vous rêvassez : c'est agaçant, à la fin.

Nues, les *Signorine* sont les nymphes d'un Botticelli qui se serait emmêlé les pinces. Elles défont leur austère chignon et leur chevelure se déroule jusqu'à leurs hanches soudées, en spirales de flamme.

— Récapitulons. *VIXI* égal parenthèse trois puissance deux plus deux puissance trois parenthèse égal infini. Alors, cette solution ?

— Je sèche...

— C'est pourtant si logique, disent les secrétaires.

Leur ton est celui, condescendant et agacé, d'un prof de maths face à un cancre. Soupirant, elles écartent le rideau de la baignoire et se plient pour vérifier la température de l'eau : la rosette de leur anus sourit entre deux touffes rouges, au-dessous du moignon lançant des coups de pied dans l'air.

Roulés en boule, les vêtements de Daroy sont projetés dans la baignoire pleine d'une eau trouble.

— Vous pouvez entrer. Piétinez bien votre linge : il n'y a rien de tel pour enlever la crasse et nous ne faisons aucune confiance au prélavage en machine. Vos lunettes, s'il vous plaît.

Daroy plonge dans un marais glacial sans autre fond que celui, instable, de son linge souillé.

— Je ne sais pas nager...

— Qu'à cela ne tienne. Alors, cette équation ? Deux puissance trois plus trois puissance deux, ça fait combien, selon vous ?

— Je ne suis pas bon en maths, je suis en matricide, pardon, en maîtrise d'italien, murmure Daroy leur tournant le dos.

Il se plaque contre le mur.

Ses ongles crissent, sans prise aucune. Il frappe.

De l'acier ?

Un son creux lui répond.

— Nul besoin d'être licencié ès mathématiques pour savoir ces choses, s'indignent les jumelles.

— Trois puissance deux, neuf, deux puissance trois, huit, marmonne Daroy entre deux claquements de dents.

— Articulez, on vous entend à peine. Vous voyez, ce n'est pas si dur. La suite, s'il vous plaît, réclament les *Signorine*, trempant la serpillière dans l'eau et la passant sur le corps transi du visiteur.

— Huit plus neuf, dix sept...

— Ensuite ?

— Je ne sais plus : ce *VIXI* ne me dit absolument rien....

Il hurle : son linge vient de s'agripper à ses chevilles, l'attirant vers un abîme sans fin.

— Et pourtant, vous avez fait du latin...

Les Oblati se mettent à chuchoter entre elles, en leur idiome rupestre, pendant que le baigneur revoit une copie comportant une liste de vingt verbes latins.

Mention assez bien, pour changer.

C'est que j'avais séché sur deux verbes importants.

Vincere et vivere.

Les correcteur avait marqué la solution, rouge sur blanc, en marge de la feuille : vincere>vici, vivere>vi ?

Jamais je ne le saurai, j'ai peur.

Même que j'ai très très peur...

— Noooooon !

Enfoncé dans l'eau jusqu'au cou.

Ses pieds se débattent en haut d'un gouffre.

Ses poings s'abattent sur la paroi, déclenchent une rafale de chocs, de plaintes, de soupirs, de grincements.

Il s'agrippe au rebord.

— Chut ! Vous réveillez tout le monde, disent les secrétaires, appuyant sur les épaules du baigneur qui voit s'éloigner une vulve ricanante, un vaste ventre lisse, de petits seins, deux minois sertis dans l'incendie de la chevelure. Le nez, puis la bouche de Daroy se remplissent de vase, ses yeux s'ouvrent grands sur le gouffre qui l'aspire.

Une silhouette dérive vers lui, battant les flots de ses ailes gigantesques.

Sourd écho d'une voix autoritaire.

Étau de bras, de cuisses argentées.

— Deux puissance trois, plus trois puissance deux ça fait dix-sept. En chiffres romains, on y retrouve anagramme de *VIXI*, le passé simple du verbe *VIVERE*, première personne du singulier. Pas étonnant que vous n'ayez pu le trouver...

Des griffes déchirent son dos, de longs cheveux le flagellent.

Du coup, il comprend.

Mais ce passé n'est pas si simple que ça.

Vixi = J'ai vécu.

Donc, je ne suis plus.

Et pourtant, je pense...

L'étau se desserre.

La silhouette s'abîme.

Telle une pierre nacrée dans un puits noir.

Il affleure.

*

Et me voici debout dans une baignoire vide.

D'une blancheur éblouissante...

J'ai eu un rêve, ou une hallucination.

On a dû me droguer : ça se fait, paraît-il, dans certains pays étrangers.

Va savoir pourquoi, quand et comment, mais c'est à peu près sûr...

Daroy baisse les yeux, se regarde et se voit nu sous un long trench, sans ceinture ni boutons, les pieds coincés dans des chaussures anglaises.

Même dans cette tenue, il faut à tout prix que je sorte d'ici...

Et si j'avais plutôt intérêt à m'y cacher, rapport à mon matricide ?

Non, c'est idiot, puisque je n'ai rien fait.

Un accident : un simple accident, vite arrivé.

Puis, n'importe quel endroit est préférable à cette horrible villa...

Se répétant ces derniers mots, il revoit un pavillon gris.

Envahi de meubles faux rococo.

Pétri de haines silencieuses, d'ennui.

À pic sur la gare d'une ville française, préfectorale et universitaire.

Quel est son nom, déjà ?

Peu importe.

Ce qui compte, c'est que...

*

— ...Je suis vivant et innocent, proclame-t-il, sortant de la baignoire.

— Attention, fragile, répondent les Oblati.

Impeccablement habillées, coiffées et maquillées, assises derrière une table qu'une nappe immaculée recouvre, elles montrent les objets que Daroy allait gauchement écraser : ses lunettes et sa montre.

Il enfourche les premières, passe la seconde au poignet.

Enfin, je l'aurai au moins retrouvée, celle-là.

Domage que son cadran soit plein de boue.

Illisible...

— Monsieur Daroy, nous vous prions de faire diligence : la princesse Kolkidy vous attend, depuis longtemps, dans la bibliothèque et menace de vous empêcher l'accès à ses locaux, si vous tardez encore...

— Faut-il que j'y aille déguisé comme ça ?

Il contemple son sexe pointant hors de ces pans blanchâtres imboutonnables, qu'il se dépêche de croiser sur son ventre.

— Votre déguisement, comme vous dites, est un ensemble spécialement conçu pour nos conférenciers : un trench, avec chaussures assorties et grinçantes, ce qui prouve leur authenticité. Le tout acheté chez *Blueberry*, le magasin le plus chic, le plus anglais de Florence, répondent les jumelles.

— J'ai rien dit... la bibliothèque, c'est par où ?

— Par le placard. Madame la princesse a exigé une porte escamotée pour ne pas être importunée, mais tout le monde connaît ce passage : il suffit de tourner la poignée de droite à gauche. Surtout, n'oubliez pas ce document, disent-elles, montrant une porte en fer et tendant une feuille double, qu'une écriture hésitante a noircie de nombreux paradigmes de verbes. Sur une colonne, à gauche, une autre main a marqué, en caractères pointus, *Mention Assez Bien*.

— La *Signora* nous a priées de vous remettre votre copie. Elle dit que, désormais, vous disposez de l'éternité pour comprendre.

— Je crois que, désormais, j'ai tout compris, dit Daroy.

Avec un pâle sourire, il plie la feuille en quatre et l'empoché.

L'opération dévoile son sexe, bandant, vaguement, dans le vide.

Les Oblati le fixent, sans rien dire.

Hochant la tête, elles plongent dans un de leurs conciliabules.

C'est le moment ou jamais de leur poser la question.

Au point où j'en suis.

— Sans indiscretion, mesdemoiselles, vous parlez quelle langue ?

— Étrusque, répondent les *Signorine*, sans plus le regarder.

— Ah, bon, ça se parle ?

— Évidemment. Ayez l'obligeance de bien refermer la porte derrière vous, s'il vous plaît.

Daroy retrouve, enfin, un mot italien

— *Grazie.*

— *Prego.* Pas de quoi. Éternellement à votre service, sourit Beatifiam.

La Bibliothèque

— On dirait que vous ne savez pas lire : vous entrez comme une bombe, vous claquez la porte et vous faites grincer vos horribles chaussures. Trop, c'est trop !

Excédée, catastrophée, Erszébet Kolkidy montre les écriteaux, punaisés partout, portant le mot *SILENZIO* (SILENCE).

Merde, elle est vraiment dans tous ses états...

Désormais, qui peut me sortir de mon merdier, à part elle ?

Qui a été la seule, à table, plus ou moins humaine avec moi...

— Quel bon vent vous amène, demande la bibliothécaire, sans intonation, ni regard.

— Si j'ai fait du bruit, c'est que les *Signorine* m'ont prié de bien refermer derrière moi et que les chaussures anglaises de chez *Blueberry* grincent toujours un peu, à preuve de leur authenticité...

— Vous êtes donc devenu un fidèle serviteur des *Signorine*. Ces pestes. Des Vierges Ascendant Scorpion, c'est vous dire. Et vous, Cancer ?

— Chais pas : je n'vais jamais au docteur...

— Taratata : ça se voit sur votre visage. Cancer Ascendant Poissons : Istvan, mon fils avait le même thème astral. Fermez ce trench d'exhibitionniste, voulez-vous ? On voit votre sexe.

Daroy croise les pans de son trench sur sa nudité, s'excuse et remercie la princesse pour son hospitalité.

— Pas de quoi : je vous reçois contrainte et forcée. Je ne suis pas chez moi, Lucida m'ayant tout pris. Je n'ai plus rien, même pas un almanach du facteur. J'aurais dû m'en douter : la *Signora* est Verseau Ascendant Balance, Lune Noire en Poissons, en conjonction avec votre Ascendant, et celui d'Istvan. Bref, il faut que je m'occupe de tout ça, sans aide aucune...

Daroy promène son regard sur les murs couverts, jusqu'à l'ultime élancement gothique du plafond, d'étagères aussi vides que de longues tables de travail éclairées par une faible lampe. Près des rosaces aux vitraux brisés, sont alignés des livres très anciens.

Inaccessibles.

— À la signature de mon contrat, je n'ai pas vérifié si la bibliothèque comportait du personnel et des échelles, puisque je pensais que cela allait de soi et que je faisais confiance à Lucida, ma meilleure amie, à l'époque. Après m'avoir promis la conservation de la seule bibliothèque au monde recelant tous les arcanes de l'univers, elle m'a trompée, l'ingrate, après m'avoir obligée à lui sacrifier mon fils : la sale besogne, c'est moi et seulement moi qui l'ai accomplie. Remarquez, si je n'avais pas tué mon Istvan, il m'aurait sans doute assassinée, comme vous l'avez fait, avec votre mère. Non, ne niez rien : c'est dans la presse, noir sur blanc.

Essoufflée, la bibliothécaire prend le visiteur par la main et le conduit vers une table : à chaque pas, elle dégage un relent aigre de vomi.

— Admirez votre travail.

Elle soulève le bas de sa robe, enduite d'une saleté jaunâtre.

Varices en treillis sur jambes molles.

— Un si beau fourreau en soie. La seule toilette qui me restât pour les grandes occasions, toutes les autres étant pleines de merde et de sang, après le grand sacrifice.

Erszébet Kolkidy éclate en sanglots.

Daroy ne sait pas quoi faire.

Dans un brusque élan, elle enlace le visiteur et l'attire sur sa poitrine.

Vaste. Molle. Excitante, quand même...

Elle mord son oreille à fond.

Et pourtant, je ne sens rien.

— Exquis.

La bibliothécaire passe une langue gourmande sur l'or de son dentier.

— Mmmmm. Vous avez la même saveur que mon Istvan. J'en sais quelque chose, puisque je l'ai dévoré, mais pas toute seule : Lucida m'a aidée. Quand il s'agit de s'amuser, elle est là, sinon, il n'y a plus personne. Après ce repas, mes dents ont pourri en une nuit Tombées, l'une après l'autre, en chapelet, sur ma coiffeuse, pendant que je me maquillais. Irrécupérables. Mais je vous ennuie, je le vois...

— Non, non : bien au contraire, vous me...

— À d'autres. Dites-moi, plutôt, quelle est l'œuvre que vous désirez consulter et qu'on en finisse. Le public est énervé, la *Signora* furieuse. Vous auriez dû avoir rédigé cette conférence depuis longtemps. Vous êtes censé maîtriser votre sujet dans ses moindres détails, alors que vous ignorez même la signification du numéro dix-sept, dit la bibliothécaire, très digne, malgré les longues traînées de rimmel grimant sa face en masque tragique.

— Non, non : cette signification-là, je la connais, enfin, je crois...

— Donc, vous avez tous les éléments, vous perdez du temps et vous en faites perdre aux autres. Si, malgré tout, vous voulez des compléments d'information, il me faut des références précises : nom, prénom de l'auteur, titre de l'ouvrage, date et lieu d'édition. Plus la cote, cela va sans dire. Pour ça, vous avez des classeurs, par sujet et par auteur. Dépêchez-vous : votre public s'impatiente, je l'entends d'ici.

Daroy tend l'oreille.

Silence.

Malgré tout, il s'empresse d'examiner les catalogues par sujet sur lesquels il voit marqué, en caractères pointus, *DAR-GHIS*. Il sort ce fichier : des bostols jaunis y sont entassés, qu'il décolle, délicatement, par paquets, à la recherche de la fiche *GHIRLANDAIO*. Le fichier étant presque totalement rempli de références au sujet *GARE*, la recherche s'avère plus longue que prévu et quand, enfin, il trouve une référence sur *GHIRLANDAIO Domenico (1449-1494)*, le carton est si abîmé et l'encre si ancienne, que les données sont quasiment invisibles. Pour transcrire ce qui est encore visible, Daroy sort un bostol qui, dans ses doigts, se désintègre aussitôt...

— Alors, notre éminent conférencier, en forme ?

Le Professeur Fausto D'Avolio debout sur le seuil, sans lunettes : deux boules duveteuses roulent dans ses orbites.

— *Maestro*, je suis au désespoir : cet individu vient de commettre des déprédations dans mes fichiers, gémit la bibliothécaire.

— C'est à vous de veiller à ce qu'elles ne soient point commises, suivant votre le contrat qui vous attribue la pleine et entière responsabilité de cette bibliothèque *recelant tous les arcanes de l'univers*. Dommage pour vous que ces mystères volent si haut et que l'absence de toute échelle les rende hors d'atteinte. Quant à vous, Daroy, sachez qu'un ultérieur retard vous exposera à l'éreintage total avant, pendant et après votre exposé.

— Pas de problème...

— Ça m'étonnerait, bâille D'Avolio, en sortant.

— Vous voyez comment on me traite ? La faute à vous ! À vous !

Cri au bord de la crise de nerfs.

Elle va encore me mordre...

La bibliothécaire disparaît sous son bureau.

Elle ouvre, fouille, referme des tiroirs.

Quand elle se relève, son diadème est de travers.

Son maquillage totalement liquéfié.

— Tenez : c'est votre dernière chance. Juste parce que vous avez le même thème astral que mon Istvan, dit-elle essoufflée, tendant un classeur.

Attablé sous une lampe grésillante, Daroy ouvre un carton moisi.

Merde, elle s'est trompée de classeur et m'a filé son album de photos...

De petits instantanés en noir et blanc montrent Erszébet Kolkidy plus jeune, plus mince et bien plus heureuse, cueillie en des attitudes maniérées, avec un long adolescent aux yeux fiévreux. Daroy tourne la page et trouve, sur les suivantes, deux grandes photos sépia, occupant toute la feuille. Dans la première, au fond d'une alcôve, la bibliothécaire enlace l'ado, adressant un sourire de circonstance à la caméra. Même décor dans la seconde. Mais la bibliothécaire y est seule, les cheveux défaits, les yeux exorbités, les mains croisées sur la bouche, drapée dans une robe blanche, sur laquelle s'étale une grande fleur sombre...

Une main tavelée, chargée de bagues, referme l'album.

— Vous êtes un ingrat, digne de votre maîtresse : je vous accorde un traitement de faveur, je vous demande, très poliment, de vous dépêcher et vous fourrez le nez dans mes souvenirs personnels. Sortez. Je ne puis supporter une pareille indiscretion !

— C'est dur, de chercher sans index...

— Donnez-moi ce tome et je trouverai, moi.

Pendant qu'elle cherche, Daroy palpe, discret, son oreille mordue.

Regarde ses doigts.

Pas plus de sang, que de douleur.

Serais-je donc vraiment...

Ses dents claquent comme à la signature de son contrat, en deux exemplaires, dans la pénombre rouge de la *Signora*.

— Chiche, avait-elle lancé.

Enjouée, coquine, joyeuse : on aurait dit une petite fille...

— Chiche, avait-il répondu, en écho

La seconde d'après, il criait de douleur, fixant la broche plantée sur le dos de sa main gauche, entre le pouce et l'index.

La *Signora* l'avait délicatement extirpée.

— Vous avez de quoi écrire. Signez, avait-elle ordonné.

Rien pu faire : tétanisé...

— Pas de panique : je vais vous aider, avait elle murmuré, guidant des doigts secoués de spasmes.

Sa signature avait dégouliné, tremblante, au bas des imprimés.

— Je m'excuse, j'ai mis du sang partout..

— Parfait. À bientôt chez moi, dans la cité de Dante. *Ciao, bambino.*

Là, pour la première fois, il avait osé la regarder en face.

*

— Quelle tête tu fais. On dirait que tu as vu le diable, avait dit sa mère, ce soir-là.

*

— Pas d'index, disiez-vous. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

La bibliothécaire, brandit l'album, ouvert à la table des matières : *Domenico Ghirlandaio, Fresque sacrilège numéro 1. Florence, Collection privée. Page 11.*

D'un flou sépia, quelque chose surgit.

— Les titres sont en français : que voulez-vous de plus ?

Une image plus nette, par exemple... tiens !

Déjà vu ça, quelque part, dans un miroir...

Non, dans un tableau.

Pendu dans le vestibule de la villa.

Scène de décapitation.

Dire que j'aurais pu examiner une assez bonne reproduction de la fresque sur laquelle je vais bientôt sécher, pendant que l'économe et la gouvernante comptaient mon argent...

Trop tard.

Étrangement soulagé, Daroy referme l'album.

— Ça y est, j'ai tout ce qu'il faut, s'entend-il affirmer.

— À la bonne heure.

Erszébet Kolkidy s'affale sur le siège que le visiteur vient de libérer et montre un point entre deux arcs-boutants.

— Là se trouve l'escalier en colimaçon qui mène à la tour. Je ne vous accompagne pas : trop fatiguée.

Sa main retombe, son menton s'abat sur sa poitrine.

L'unique lampe de la bibliothèque s'éteint.

Gravissant les marches visqueuses d'un escalier en colimaçon, Daroy se demande comment pourra-t-il franchir la fente qui l'attend – si étroite, si hostile – là-haut.

La Tour

— Voici sa tête, dit une voix blanche.

Sifflement prolongé, immense fracas.

Lumière insoutenable.

Derrière un paravent cramoyisé rayonne une mince silhouette couchée.

— Montrez-moi la copie de votre devoir, que mes nièces, Beatrice et Fiammetta, doivent vous avoir retournée, fait une voix autoritaire.

Plus de copie.

Tout ce qu'il trouve, fouillant bien ses poches, c'est un rasoir électrique couvert de vase et une enveloppe délavée.

Vide.

Le paravent s'écroule.

— Bienvenu à Florence. Vous entrerez sur scène dans quelques instants. La fresque à analyser est ici. À vous de la dénicher, parmi douze, dans les meilleurs délais.

Évitant de regarder ce qui gît sur un lit rond, enflé de coussins et d'édredons rouges, Daroy rase les murs couverts de fresques délavées, qui semblent se résorber dans la paroi, au fur et à mesure qu'il les regarde.

— On dirait que vous n'êtes pas aussi pressé que votre public.

Faut que je lui dise.

— C'est que ces fresques ne sont pas numérotées et en mauvais état...

— La bibliothécaire a raison : vous êtes nul. Mes fresques viennent d'être restaurées par les meilleurs artisans de Florence – autant dire du monde. Au bas de chacune, il y a un chiffre romain, tout près de mon lit, précisément là où vous ne voulez pas regarder. Commencez votre tour par là-bas. Vite.

Vite, c'est vite dit. Le problème, c'est que...

Le lit, dont la circonférence semble avoir augmenté depuis son entrée dans la tour, empêche tout mouvement rapide : encore heureux qu'il puisse se déplacer entre la monstrueuse rose rouge en épanouissement perpétuel et la paroi convexe, sur laquelle il finit par déceler des images et des chiffres romains :

II : un homme et une femme comptant de l'argent

III : deux musiciennes déchiffrant une partition

IV : une vieille femme assise devant un tableau

V : deux hommes jouant aux dés et un autre qui les regarde

VI : un lac peuplé de poissons, sur lequel se penche un pêcheur.

VI : deux demoiselles au balcon et un damoiseau qui les courtise

VIII : une joyeuse compagnie attablée

IX...

— Vous en êtes où ?

— Fresque IX, pas claire du tout...

— Un homme qui vomit. Dépêchez-vous et sans toucher, s'il vous plaît. Sinon, vous en serez pour vos frais.

Pulsant, tuméfié, le lit plaque l'étudiant tout contre la fresque X (deux nymphes s'ébattant avec un faune), puis sur la XI (un savant écrivant dans une bibliothèque) et sur la XII (une dame se prélassant sur son lit), contre lequel le chercheur s'érafle les genoux.

Terminus. Tout le monde descend.

Daroy s'écroule sur le lit gorgé de sang.

— La fresque I n'existe même pas, murmure-t-il.

Deux cuisses argentées cernent sa taille, un ventre dur et froid se scelle au sien.

— Si, elle existe. Regardez le plafond et vous verrez.

Un immense miroir circulaire y est encastré, aussi opaque, embué et maculé qu'une pleine lune entre deux nappes de brouillard.

— Je vous hais, soupire-t-il, pendant que des doigts effilés s'emparent de son sexe pour le plonger dans une fente glaciale.

— Et moi donc. Vous êtes médiocre et ignorant. Ceci dit, même si vous aviez été le plus grand savant de la terre, vous seriez tombé dans le panneau, comme le *Maestro*. Tous ses doctorats, y compris un en théologie, ne l'ont pas empêché de faire la même bêtise que vous : il n'a pas lu les clauses précisant qu'il aurait ses testicules à la place des yeux et qu'il serait condamné à animer des séminaires minables. Quant à vous, sachez que vous devrez éternellement donner des conférences foireuses, nu sous l'imperméable, en indiscrete érection permanente, et dans les chaussures du Pendu. L'enfer est peuplé d'idiots, murmure la Signora, se retirant et entraînant le visiteur au-delà du rideau rouge, dans une salle comble, aux murs tapissés de miroirs, résonnant de huées et de sifflets.

L'Endroit sans nom

Debout sur l'estrade, l'étudiant Ghislain Daroy contempla des visages tordus par le rire, des doigts pointés contre lui. Il ne tarda pas à

s'apercevoir qu'il était emmuré dans une fresque ignorée de tous et qui le resterait à jamais, ensevelie sous d'innombrables couches étalées, au fil des siècles, dans les entrailles d'une ancienne bâtisse, quelque part en banlieue de Florence. À présent, de cette demeure effondrée, seule subsiste la façade : le visiteur égaré pourrait à peine y déchiffrer deux mots, sur une plaque rongée par le temps : **VILLA BINI.**

FIN

Trompe-l'œil

Le taxi plonge dans une impasse et s'arrête devant une enseigne, dont plusieurs lettres sont devenues, depuis longtemps, invisibles.

H EL LY A.

L'étranger contemple l'abîme qui se creuse entre son rêve parisien et la réalité de ces trottoirs déserts, de ces sacs gavés d'ordures en bas des façades aveugles.

On lui annonce le prix de la course.

— Prenez et gardez le reste.

Personne pour l'accueillir, dans le hall où croupissent un guéridon chargé de journaux, des fauteuils en osier, une banquette sur fond de paroi bigarrée. Prêt à partir pour ne plus revenir, le voyageur détache sa valise d'un linoleum collant.

*

— Vous êtes pressé, dirait-on.

Une naine obèse grimpe sur le tabouret du comptoir.

— Vos papiers, s'il vous plaît.

Une minuscule main potelée s'empare du passeport.

— Vous avez réservé le mois dernier, depuis Florence. Une chambre pour deux, avec salle de bains et vue sur les jardins. Trois nuits, ça vous fait mille francs, taxe de séjour et petit déjeuner inclus.

— Finalement, je suis seul et ne resterai qu'une nuit...

— Seul, on ne le reste jamais longtemps, ici. Enfin, c'est le même prix et trois nuits, c'est le séjour minimum, chez nous. Libre à vous de partir avant. Mais vous réglerez de suite et en espèces, s'il vous plaît.

Il s'exécute.

De toutes façons, il a presque toujours été incapable de refuser.

Et, aujourd'hui, il est particulièrement fatigué.

Début de grippe, sans doute.

Élancement de la gorge au cerveau.

La patronne encaisse.

— Chambre quarante-neuf. Pas encore prête. Allez patienter là-bas : vous y trouverez de la lecture.

Il plonge dans la banquette qu'on lui montre.

Grincement de ressorts cassés.

Coup d'œil au journal sur le guéridon.

Caractères trop petits. Pages poisseuses.

Le client préfère encore regarder la fresque surplombant son siège, bien que cette vision le renvoie à son amertume de peintre raté, contraint d'enseigner le français dans un lycée technique. Il y voit un château, des arbres, une fontaine, des parterres, un banc. Une femme y est assise, sur laquelle le peintre s'est acharné, afin de lui donner un relief en trompe-l'œil, si bien que cette brune, toute de noir vêtue, au sourire déroutant, semble bondir hors du mur.

— Votre clé. Quatrième étage.

Il se lève, prend la clé, décolle sa valise du sol où un peintre – peut-être le même qui a décoré le mur du fond – a dessiné des empreintes de pieds nus, allant du comptoir à l'ascenseur, devant lequel un paillason exige, en lettres capitales :

Essuyez vos pieds.

— Amusant...

— Pas pour tout le monde. Vos semelles sont poisseuses et votre valise suinte. On se demande ce que vous transportez. Du Chianti ?

Reniflements soupçonneux de la patronne.

— Non, non, que des effets personnels...

— Pardon ?

Éraillée, sa voix se perd quelque part entre palais et lnette.

La patronne hausse les épaules.

— L'ascenseur est en panne, annonce-t-elle, alors que le client s'est déjà engagé dans un escalier en colimaçon, après avoir appuyé sur un bouton mort.

*

Il se retrouve dans une pièce dont les deux fenêtres sont fermées.

Déjà allumé, un plafonnier grésille.

Le visiteur jette sa valise sur le lit et se précipite sur les volets – d'un beau vert printanier – moins pour profiter de la vue sur le parc, annoncée dans le guide, que pour échapper à la pestilence pourrie de la pièce.

Main qui s'abat et glisse sur un mur.

Le peintre féru de trompe-l'œil a frappé encore.

Il redescend.

*

— Satisfait ? C'est notre meilleure chambre. Toutefois, s'il y a un problème quelconque, n'hésitez pas à nous le signaler : le client est roi.

La patronne lâche le journal qu'elle est en train de lire et lui sourit.

Sa bouche est une rosette prête à déféquer des perles.

Encouragé, le voyageur déclare qu'il y a maldonne.

— Pas de vue sur le parc, fenêtres emmurées, atmosphère confinée...

Le sourire de la patronne se constipe.

— Ça, alors !

Tête baissée, le client écoute ses récriminations.

Tant pis pour lui, s'il n'a pas assez de force pour ouvrir ces volets, d'autant plus qu'une baie vitrée, derrière le lit, juste au-dessus du téléphone, offre une splendide vue sur le parc, pour peu qu'on se donne la peine de tirer le rideau qui la protège. En outre, dans la salle de bains, il y a un petit balcon, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Quant à l'odeur, ça ne peut venir que de...

— C'est ça, admet-il, remontant dans sa chambre.

*

Une puanteur intensifiée, une évidence irréfutable.

Sa valise suinte.

Une rigole stagne sur l'édredon.

Par bonheur, celui-ci est à peu près de la même nuance.

Si l'odeur avait une couleur, ce serait assorti.

Pour le principe, il cherche encore à ouvrir les volets.

Bel et bien peints.

La baie vitrée au-dessus du téléphone...

L'échappée sur les jardins n'est qu'un détail de la fresque du hall : une brune en noir est assise sur un banc, les bras croisés, les lèvres retroussées dans un sourire indéchiffrable. *Lysa*, pense-t-il, évitant le regard de celle qui l'a traité de barbouilleur même pas fichu de croquer son portrait et qui lui a fait faux bond, refusant, à la dernière minute, de l'accompagner à Paris. Lentement, il recule jusqu'à une porte ouverte sur une petite pièce, dans laquelle on entend tomber des gouttes d'eau : un tube de néon éclaire une douche, un w.c., un bidet et un lavabo dont le miroir reflète une fresque, peinte sur un placard.

Longue robe noire, cheveux à l'avenant, bras tendus.

Le voyageur quitte les lieux en vitesse.

Une migraine se visse à son crâne et le vide aussitôt.

*

— Il faut absolument qu'on me change de chambre...

— Ouais, et puis quoi, répond la patronne, les yeux rivés à son journal.

Il répond que c'est tout.

La patronne lit à haute voix :

— Il s'en passe de belles, chez vous. Écoutez : *il tue son amie, la découpe, en dévore des morceaux et disparaît avec la tête. Plusieurs hypothèses possibles. Le Florentin cannibale, suicide ou cavale. L'Interpol enquête. Voyez-moi ça. Il y a des photos et tout, et tout. Regardez ! Dégueulasse.*

Le client regarde ailleurs.

La patronne hausse les épaules.

— Changer de chambre, disiez-vous. Pas possible. Complet.

Son index boudiné s'érige vers le silence absolu des étages

— Sans fenêtres, j'étouffe, murmure l'homme.

— Comme si votre chambre était borgne. Bon, passons. Des fêlés, j'en ai vu tant et plus. Puis, avez-vous vraiment intérêt à voir et à être vu ?

Il ne sait que répondre.

La petite main potelée s'empare de la sienne et la serre de toutes ses forces.

— Vous êtes en vacances, n'est-ce pas ? Alors, détendez-vous. Si j'étais à votre place, j'irais manger dans un restaurant japonais. Il y en a des tas, à côté...

Il cherche à se dégager.

La menotte bouffie ne le lâche pas.

— Et je dis bien ja-po-nais. Vous devez bien aimer ça, vous. Elle est bien bonne, celle-là, n'est-ce pas ?

La patronne hurle de rire.

Sur sa face de pleine lune, ses yeux creusent des cratères éteints.

*

Il remonte dans sa chambre, où une flaque obscure imprègne l'édredon.

Une main sur la bouche, il court dans la salle de bains, enfonce la tête dans la cuvette, mais rien ne vient : son dernier repas est si lointain qu'il a même oublié ce qu'il a avalé dans une cuisine jonchée de débris, hérissée d'éclats insidieux, Lysa ayant massacré toute la verrerie, avant leur séparation. Après son dîner hâtif, il y eut la sensation d'une raideur enfoncée contre son palais, glaciale d'abord, puis brûlant de mille feux.

Il se lève, s'écroule sur le lavabo et ouvre un robinet grinçant.

Un mince filet en sort, dont il s'asperge le visage.

Coup d'œil au miroir.

Debout au milieu des parterres, un cadavre lui tend le bras

Stridulations de téléphone.

Il finit par décrocher.

*

— Ce n'est pas trop tôt, fait la voix de la patronne.

— Excusez-moi, j'étais sous la douche...

— Ça tombe bien. Vous avez de la visite : une dame Qu'est-ce que je vous disais, on ne reste jamais seul bien longtemps, ici. Elle vient d'appeler l'ascenseur.

— Mais il est en panne...

— C'est bien vous, ça : toujours en train de râler à tort et à travers. Mon ascenseur est en parfait état de marche.

Il raccroche et tend l'oreille vers le couloir, où résonne le bourdonnement de l'ascenseur. Assis sur bord du lit, il regarde sa valise avec affection : une longue mèche brune en jaillit, qu'il caresse.

— Tu vois, on l'a quand même fait, notre voyage, soupire-t-il.

Arrêt de l'ascenseur à l'étage.

Clapotis de pieds nus qui auraient traversé une immense mare.

— Bienvenue à Paris, Lysa, murmure-t-il.

Du beau linge

Il appuie sur la sonnette, attend deux, trois secondes et s'apprête à faire demi-tour.

Trop tard. On a ouvert. À croire que cette rombière aux cheveux étirés dans un chignon pâle était aux aguets.

— Vous venez pour...

— Ben, bon, oui, bafouille-t-il.

— Ne restez pas ici, voyons. Entrez. Vite.

*

Honteux, éperdu de frustration et de désir, il regarde un couloir tout en tapisseries rouges et marbres noirs. Des canapés s'alanguissent entre deux portes en ébène. Il n'en croit pas ses yeux : longtemps, il a fantasmé sur ce type d'établissement, mais celui-ci dépasse toute imagination. Un parfum de chair perdue flotte dans l'air feutré, ainsi que les échos discrets d'une musique classique, dont il croit reconnaître l'auteur : Purcell, peut-être.

— Ça vous fait deux mille francs.

— Mais, au téléphone, nous avons convenu de...

— Service non compris. Croyez-vous que je m'amuse ? Je risque plus que vous et, entre nous, certaines choses me dégoûtent.

Il fourrage dans son portefeuille. Ses joues s'embrasent, ses tempes éclatent. Par bonheur, il a calculé large. Après, il ne lui restera plus que deux cents francs, mais tant pis : les fantômes n'ont pas de prix.

— Mille huit cent quatre-vingt, Mille neuf cent quatre-vingt dix. Parfait. Suivez-moi, Elle vous attend dans notre meilleure chambre : vous ne serez pas déçu.

*

Il suit cette femme au corps boudiné dans un tailleur strict, aux lourdes chevilles perchées sur des escarpins Gucci. D'une oreille, il écoute

la musique d'ambiance – oui, c'est du Purcell et, pour peu qu'on se taise, il pourrait reconnaître le morceau joué et repassé en boucle –, de l'autre, plus distraite, le baratin vantant les mérites de la marchandise : ce n'est pas n'importe qui, une princesse russe ou quelque chose comme ça, rien de moins, du beau linge, quoi. Mûre, mais bien conservée : un cadeau du ciel, vous dis-je.

— D'ailleurs, vous allez voir vous-même, murmure la rombière, déverrouillant une porte.

*

— Voici la plus prestigieuse de nos pensionnaires, Son Altesse Sérénissime Maria Oblonski. Je vous rappelle que vous avez droit à deux heures. Au-delà, deux cent cinquante francs par tranche de demi-heure, taxe comprise, tarif préférentiel, annonce la gardienne du funérarium, avant de s'éclipser.

*

Il avance, avec la sensation que la pièce s'allonge au fur et à mesure qu'il s'approche du lit paré de satin noir, où repose sa prochaine conquête dans une avalanche d'iris bruns striés de rouge : la fleur que la regrettée préférait, d'après la gardienne. Arrivé au chevet, il sort un mouchoir, éponge la sueur embrumant son visage, se penche, regarde : oui, elle est vraiment exquise, cette dame aux pommettes hautes. Une moue tendrement ironique a figé ses lèvres, auxquelles le maquilleur de cette morgue de luxe a su donner un semblant de vie : il se dit qu'elle devait sourire ainsi à ses invités, au terme de ses nuits mondaines pétries d'excitation subtile, d'ennui profond. Il tend la main, frôle les paupières à jamais scellés sur des yeux légèrement bridés – dont il se dit qu'il ignorera toujours la couleur –, écarte de longues mèches auburn.

— Bonjour, chuchote-t-il au creux d'une petite oreille aussi raide et nacrée qu'un coquillage, humant, à pleine narines, un arôme qui se précise, délicieusement nauséux. Ses doigts frôlent le pourtour du cou, descendent sur la gorge, caressent les longues mains effilées jointes sur la poitrine, simulant la prière. Une étiquette pend du poignet : c'est un

bristol tavelé, où sont imprimés des caractères cyrilliques surmontés d'une aigle bicéphale. En bas, des chiffres, dont seul émerge un 1917, sans doute un numéro de série. Il s'en fout. Il est trop excité.

Il arrache la robe de bal et la déchire, il promène son regard sur la chair blanche et inerte surgissant des dentelles endeuillées : guêpière, porte-jarretelles, bas voilés, destinés à accoutrer dignement la défunte lors de son passage devant l'éternel.

Il soupire.

Il bande, comme jamais de sa vie.

Il libère son sexe, monte sur la couche, écrase des fleurs obscures et un corps offert – la rigidité de la mort ayant figé les cuisses dans une posture très suggestive. Il promène son gland fiévreux à travers les rubans tendus, glisse ses mains sous des rondeurs glacées. Il les enveloppe, les étreint, gémit. Les yeux fermés, il explore : la vulve lui livre sa muette fraîcheur d'huître.

Enfin, enfin une partenaire qui ne vous casse pas les oreilles avec ses cris orgasmiques, genre : « Amour ! »

Ce mot qu'il déteste et qui n'a jamais franchi ses lèvres, mais qu'il a entendus trop de fois, à tort et à travers.

On deviendrait nécrophile à moins...

D'un coup de reins, il s'abîme dans un couloir de ténèbres et de torches, au-delà d'une coupole dorée, sur laquelle un oiseau à deux têtes déploie ses immenses ailes de feu – qu'il bat, sans pouvoir s'envoler.

*

Quelque chose ne va pas.

C'est comme un roulis, un tangage plus nauséux que ce parfum douceâtre, que cette marche funèbre en l'honneur d'une reine Marie...

Pire : on dirait que ça bouge.

Il ouvre les yeux et son regard plonge dans des prunelles sombres, empourprées de désir. Il s'agite, se cabre, cherche à se détourner. Les iris injectées l'aspirent, irrésistibles, dans la honte de son désir frustré, cet éternel retour repassé en boucle, rythmant l'éternité des non-morts.

— Amour ! entend-il exploser, dans son oreille, avant que deux pointes acérées ne se plantent dans sa carotide.

À corps perdu

À Félicien Rops

Ça commençait à devenir humiliant, vous savez, docteur.

Assise à notre table habituelle, j'avais déjà fait signe, je ne sais plus combien de fois, au maître d'hôtel qui me connaît pourtant si bien.

Mais rien ne venait, même pas le menu.

Mon ami, lui, aurait dû être là depuis une demi-heure, enfin, j'en suis presque sûre : c'est que, depuis notre brutale séparation, j'ai quelques problèmes d'organisation au quotidien... Comme vous savez tout ça, je vous épargne les détails, tout en m'excusant de ne pas avoir écouté vos conseils : oui, je n'aurais pas dû me manifester si vite, mais que voulez-vous, docteur, quand j'aime, c'est toujours à corps perdu.

Bref, j'étais là, dans notre brasserie attitrée, celle où nous allons reprendre des forces entre deux ébats : on y sert nos boissons et nos plats préférés, telles des fondues bourguignonnes, bien tendres, bien rouges, arrosées de bières brunes, très capiteuses, qui se marient idéalement au goût du sang de la viande...

Vous en ai-je déjà parlé ?

Il y a quelque temps (surtout, ne me demandez pas quand), un soir où mon ami s'était montré particulièrement fougueux, j'étais tellement noyée dans le gouffre vert de ses yeux (pardonnez ce langage de midinette, docteur : j'en suis consciente, mais lorsqu'on aime, comme moi, à corps perdu, on perd aussi une bonne partie de cervelle), que, deux Trappistes aidant, j'ai gardé la fourchette de la fondue, une véritable barre de fer rouge, entre mes lèvres : je ne me suis aperçue de la brûlure qu'une minute (enfin, je crois) plus tard.

J'ai touché ma lèvre inférieure, qui enflait, sous mon doigt, inexorablement.

Est-ce si affreux que ça ?

— Mais non, mais non : on a vu pire, a répondu mon ami, sur le ton faussement calme que peut afficher l'entourage d'un poitrinaire crachant ses poumons. Puis, chaque fois que j'ai renouvelé ma question – avec la sensation désolante que ma lèvre inférieure gonflait comme une baudruche – il me répondait, d'une voix de moins en moins rassurante et de plus en plus alarmée, que ce n'était rien, que ça ne se voyait pas... Finalement, pressé de questions, il a lâché :

— Si tu tiens à savoir la vérité, sache que ta lèvre s'est transformée en limace : terrifiante, horrible, gluante et violacée.

Ni une, ni deux, je me suis précipitée aux toilettes, pour constater, le miroir faisant foi, que mon ami m'avait bien eue : il n'y avait là qu'une petite cloque blanche, de la dimension d'un de ces asticots qu'on trouve, parfois, dans nos fromages favoris... Loin de me mettre en colère, cette blague me mit dans un incroyable état d'irritation amoureuse : quand nous nous retrouvâmes au lit, je fis preuve d'ardeurs dont jamais je ne me serais crue capable, docteur, je vous l'assure...

Pardon ? Vous saviez déjà ça, aussi ! Ma foi, vous savez tout.

Ce que vous ne savez sans doute pas encore, c'est la suite de l'horrible soirée que je viens de vivre, pour avoir transgressé vos conseils.

Ignorée, au bord des larmes, j'allais quitter cette brasserie pleine de souvenirs, quand mon ami est enfin arrivé. Malgré l'heure tardive, il portait des bésicles fumées. Sans me daigner, lui non plus, d'un regard, il s'est brièvement entretenu avec le maître d'hôtel, qui, après lui avoir serré la main (ce fut une longue et intense poignée, d'une familiarité inconcevable), l'escorta jusqu'à notre table.

Du coup, j'ai réalisé quelle était ma situation et j'en ai rougi – non, ne souriez pas, docteur, s'il vous plaît – car, comme vous le savez sans doute (parfois, je me demande comment on peut vous cacher des choses), nous sommes assez connus, mon ami et moi, dans un certain domaine artistique, et cette ville est petite. Donc, la nouvelle de notre séparation avait dû se répandre rapidement, m'en attribuant tous les torts...

Mon ami a ôté ses bésicles, passé la main sur ses yeux d'insomniaque et dit au maître d'hôtel :

— Comme d'habitude.

Une vague de bonheur m'a submergée – et a sombré aussitôt.

Mon ami ne m'a pas adressé la parole : il a remis ses bésicles et tambouriné sur la table. J'aurais voulu lui prendre la main, lui dire quelques mots tendres, m'excuser... mais je me suis souvenue qu'il a horreur des gestes et des mots tendres (en public et, parfois, même en privé) et que vous, docteur, m'aviez suggéré de rester discrète, de ne pas trop me manifester, en un premier temps, si vraiment je ne voulais pas renoncer à cette rencontre, prématurée, à votre avis.

La fondue et les boissons sont arrivées, mais je n'y ai pas touché, n'ayant ni faim, ni soif. Mon ami, lui, mangeait et buvait avec acharnement, évitant toujours de me regarder.

Soudain, j'ai compris.

Quelque chose de gluant descendait de mon nez, jusqu'à ma lèvre inférieure. Ma serviette étant introuvable, je me suis essuyée avec ma main et j'y ai vu, avec horreur, des choses blanchâtres... Je me suis précipitée vers les lavabos pour dames, murmurant quelques mots d'excuse tout à fait inutiles, mon ami étant en train d'enfourcher les morceaux de viande, avec une sorte de rage.

Aux toilettes, pas moyen de me voir dans le miroir : de jolies demoiselles fardées – des danseuses du cabaret voisin, sans doute – s'y pressaient en gazouillant, répandant des nuées de poudre, ce qui a corsé ma tristesse : moi aussi, j'aimais bien me maquiller, mais, après la rupture, j'ai dû me laisser aller, comme le font bien des femmes déprimées, pour utiliser cette nouvelle expression si chère à vous, docteur... Mais le pire a été quand je me suis rendu compte que je dégageais une odeur insupportable, du moins pour moi-même (car ces demoiselles n'avaient pas l'air incommodé, ou alors elles cachaient bien leur jeu) et que ma belle robe à volants, de dentelle rouge, celle que je portais le soir de « la fondue à la limace » (c'est ainsi que nous avons

appelé ce mémorable souper) et de laquelle je ne me suis plus séparée depuis le jour de notre rupture, était pleine de taches très laides.

J'ai regagné la salle sur la pointe de mes plus jolies bottines, celles dont mon ami aimait tellement défaire les lacets. Dans la brasserie, il n'y avait plus personne, sauf mon ami qui, ayant payé l'addition et laissé un pourboire insensé, échangeait quelques mots avec le maître d'hôtel, qui avait repris son étrange expression compatissante.

Si j'avais écouté vos conseils, docteur, j'aurais réintégré ma nouvelle demeure, mais cela a été plus fort que moi : j'ai suivi mon ami jusqu'à son appartement, pas si loin de notre brasserie attitrée. Même s'il avait quelques longueurs d'avance sur moi, j'ai pu le rejoindre sans peine, puisqu'il boite un peu, quand il est fatigué.

Et, là, il devait être très fatigué.

*

Moi, je me sentais, soudain, pleine d'énergie.

Pour avoir transgressé vos ordres, docteur ? Il est bien possible, mes choix de vie ayant bravé tous les interdits que notre société impose à la gent féminine... passons.

Bref, j'ai pu m'engouffrer derrière lui, chez nous, sans encombre. J'aurais voulu faire ça dans la plus grande discrétion, mais j'étais si excitée que j'ai fait tomber un très beau portrait photographique, sans doute le meilleur que mon ami ait pris de moi.

Des volets ont claqué.

Mon ami s'est retourné, perplexe. Un court instant, j'ai été sûre qu'il avait remarqué ma présence dans l'appartement.

Mais non.

Il a regardé autour de lui, a pris mon portrait et a cherché à le raccrocher. Le clou ayant accompagné le cadre dans sa chute, il y a renoncé, pour aller s'isoler dans notre chambre qu'éclairait une bougie mourante.

Je l'ai suivi et ressenti une grande joie.

Lui, si réservé, si pudique sur ses sentiments, avait épinglé les photographies qu'il avait prises de moi, un peu partout : sur d'aucunes, je figurais dans mes plus belles robes, sur d'autres j'étais en tenue légère – en chemise, corset et caleçons, amplement relevés sur mes jarretelles d'un sépia foncé. Au milieu trônait la plus rare de ces photographies, prise le soir du comique accident de la fourchette : nue, surgissant de notre tub à pattes de lion, je décochais un regard coquin, au-dessus de ma main cachant ma bouche échaudée. Au-dessous, j'ai revu le titre manuscrit de mon ami :

Madame E... Scargot sans sa coquille.

Cela m'a tellement mise en confiance, docteur, que je suis restée : certes, mon ami m'ignorait toujours, mais, peut-être, faisait-il semblant pour pimenter nos ébats imminents ? Tout me portait à le croire, et mes suppositions se sont changées en certitude quand je l'ai vu sortir, du tiroir de la commode, un lacet de mes bottines, qu'il a humé et mordu, avant d'éclater en sanglots furieux...

La bougie s'est éteinte et je me suis manifestée, telle que je suis.

*

— Grand mal m'en a pris, docteur. Jamais je ne pourrais oublier son cri de dégoût, d'horreur, de répugnance...

— Normal. Vous n'aviez qu'à m'obéir.

— C'est ce que vous dites à tout le monde, n'est-ce pas ?

— Oui.

Je devrais haïr mon docteur, mais je ne le puis : sa présence est toujours apaisante. Sans lui, jamais je n'aurais pu retrouver le chemin de ma nouvelle demeure, car je connais mal ce quartier si loin du centre de Namur... Enfin, le portail de l'institution s'ouvre et nous traversons des allées paisibles, au milieu de vertes pelouses : comme dans tous les établissements de ce genre, y déambulent des êtres encore plus abîmés que moi, d'autres aussi meurtris, d'autres encore qui ont l'air en pleine forme.

— Bientôt, vous serez comme ceux-là, chère madame.

— J'en doute...

— Pas moi. Vous voici chez vous.

Je vois un portrait ovale – la réplique réduite de la photographie qui s'est envolée du mur lors de ma dernière visite – sur une surface de marbre, où je reconnais ma date de naissance. Plus bas, il y a une autre date, mais, malgré mes efforts, je n'arrive pas à la déchiffrer.

— Est-ce grave, docteur ?

— Non : au début, il en va de même pour tout le monde. N'hésitez pas à m'appeler...

— Quand ?

— Quand vous en éprouverez le besoin.

— Vous n'êtes donc pas fâché contre moi ?

— Rassurez-vous : vous m'en avez fait voir pire, depuis la nuit des temps : vous êtes une grande et incorrigible désobéissante, c'est ça qui fait votre charme... Au revoir, Eva.

*

Il disparaît, mais je le sens toujours là, obsédant, mais bénéfique, tel un père un peu trop prévenant.

Je regarde ma date de naissance et l'autre, celle aux chiffres aussi creux qu'une coquille sans plus d'escargot.

Soudain, tout s'éclaircit.

Assise sur la margelle de mon gouffre, je prends ma mort en patience.

À corps perdu.

Bout du rouleau

Jamais vu de nuages aussi glaireux.

On dirait que le ciel va bientôt dégueuler sur Bruxelles, cette ville toute en unions contre nature. Ses flèches dorées, ses volutes baroques, ses gratte-ciel et ses coupoles en verre flottent sur le glissement des toits vers la béance des immeubles voués à la démolition : noirceur, éventration, précipice.

C'est dans un de ces squats que je me trouve.

Quatrième étage, à un jet de pisse du Manneken.

Si je me penchais – mais ça ne me dit rien, sans compter que jamais je n'y arriverais et que les croisées de ma fenêtre sont engluées, l'une dans l'autre, à jamais –, je pourrais voir la cohue de touristes qui se presse, rue de l'Étuve, autour de cette attraction pour pédophiles refoulés. Ensuite, les plus avertis – ou les plus nécrophiles, ce qui n'est pas en contradiction, bien au contraire – se rueront sur Evard't Serclaes, tétanisé sur son lit de mort : excellent apéro, juste avant les moules-frites de chez Léon, ou de chez quiconque d'autre.

J'en ai marre de cette ville.

Marre de cette chambre.

Marre, surtout, de cette interminable liaison qui nous épuise, qui nous a épuisés, dès le début, Francesca et moi – et qui devrait se terminer, en principe, dans l'heure qui suit, pour peu que Francesca ait de la suite dans ses idées.

Jusqu'à présent, elle en a toujours eu.

*

Aïe.

Je descends de mon siège en jurant.

C'est que je viens de m'entailler l'index droit à cause de cette putain de vénitienne encrassée, que j'ai brutalisée pour ne plus voir le paysage dominé par une horloge, surgie de nulle part – d'un building ministériel,

ou d'un monument classé de la Grand'Place, ou alors de la Gare du Centre elle-même. Je m'en foutrais, si cette chose ne marquait l'heure, moins deux minutes, de mon ultime séance avec Francesca.

À moins qu'elle ait décidé de ne pas venir, sans me prévenir.

Ce qui me soulagerait.

Mais qui ne lui ressemblerait pas du tout.

Enfin, ce cadran d'horloge, ce n'est qu'un faux problème : le pire, que j'ai voulu supprimer aux risques et périls de mon index droit, c'est la Lune que je vois suspendue entre deux nuages, au-dessus de cette ville biscornue.

Ça me rappelle le pire cauchemar de mon enfance.

Je devais avoir trois ans, pas plus. Mon rêve avait commencé de façon paisible, dans le jardin de la maison familiale, que je revois encore, dans sa banalité désolante : une pelouse, des parterres, un tuyau d'irrigation serpentant dans un décor trop tranquille, baignant dans une lumière incolore.

Moi, là-dedans : chair de poule, dents qui claquent, sueurs froides dans l'attente de l'horreur inévitable.

Silence absolu, jusqu'au moment où le tuyau s'est redressé en sifflant.

Un coup de tonnerre a fait trembler le monde, puis une ombre gigantesque a voilé le soleil blanc et froid. Soudain est apparu un visage, tellement énorme, qu'il a caché le ciel tout entier.

*

Je ne l'ai même pas entendue, quand elle a frappé.

Car elle a sans doute frappé – de ses doigts furtifs, excités, honteux – à l'huis irréversiblement déclos de cette chambre : l'éducation, c'est quelque chose.

La ponctualité, c'est la courtoisie des rois, dit-elle.

La Signora Francesca Malagodi.

Il faut que je me rende à l'évidence : elle est là, – à son habitude, très exactement à l'heure, moins une minute – et tout à fait incongrue, la

Signora, dans sa tenue de ville, la même qu'elle arbore quand elle reçoit ses hôtes (elle m'a interdit de les appeler clients) les plus distingués, dans l'hôtel qu'elle gère, le Cartier-Matin, en province du Luxembourg, aménagé dans une ancienne église de Jésuites : une escale de charme, proclame-t-on dans les guides officiels.

Disons que c'est plutôt une bonne planque pour couples illégitimes.

Ou pour artistes à la dérive.

Je suis bien placé pour l'affirmer.

— Puis-je ? chuchote-t-elle, immobile dans l'embrasement aveugle.

Un grognement, ma réponse, tout en suçant le sang de mon doigt.

Elle extrait mon index de ma bouche et le fourre dans la sienne – s'agenouille, aspire, soupire, cogne et se frotte contre l'aspérité surgissant de mon aine.

Pas moyen de débâter, avec Francesca.

Ce qui peut tout faire rater, ce soir.

Je m'extirpe de ses lèvres pour enfoncer mes dix doigts dans sa chevelure : trop abondante, trop douce, trop...

Pas question de m'attendrir là-dessus.

— Toujours aussi bonne suceuse. Félicitations. Mais on en est là pour causer boulot. Tu as tout ce qu'il faut ?

— Bien sûr.

Elle se relève et sort des choses de son sac, posément.

Enfin, façon de parler.

Je connais trop Francesca pour ne pas ressentir, en mes chairs, le frisson qui la secoue en ce moment, les appels qu'elle me transmet, en toute innocence, en toute lubricité, éperdue et moite, dans l'anticipation de son ultime jouissance.

Elle dépose sur le sol un objet nu, un autre enveloppé de sombre, en contrebas de la couche effondrée sur laquelle elle s'effondre.

— Et toi, as-tu pensé à l'essentiel, soupire-t-elle, ôtant ses escarpins, relevant sa jupe sur ses cuisses fuselées, voilées de noir.

Conformément à mes ordres, elle ne porte pas de petite culotte.

Je lui montre la porte donnant sur la salle de bains.

Ou, plutôt, sur ce qui en reste : lueur frémissant au-delà du soupirail.

— Parfait, murmure-t-elle, plus blême que les draps froissés qu'elle agrippe, dans l'urgence de se donner.

Plus souillée aussi.

Je la couvre. En silence, elle libère mon sexe, le flatte et le branle, tout contre la vallée de nos larmes perdues.

Je la prends, avec une violence qui lui arrache un gémissement étouffé.

*

Non, non, non : je ne veux pas jouir.

Le sexe de Francesca a beau se contracter en ventouse sur le mien : elle m'arrachera, au plus, quelques soupirs.

Ou quelques morsures.

Ou alors une bonne torsion de ses seins, avant de les laper, de les sucer, d'en mordiller la pointe : Francesca adore ça. C'est bien ce que j'ai fait, paraît-il, la première fois où nos corps dénudés se sont retrouvés en contact.

Mais, pour rien au monde, je ne l'honorerai d'un orgasme partagé qui pourrait la réconcilier avec la vie et la faire revenir sur ces bonnes résolutions qu'elle ne cesse de me ressasser, depuis des semaines, depuis cette fois où elle s'est adonnée à son petit jeu, sur son bidet, après l'agression qu'elle a subie, consentante, devant moi.

Là, il faut que j'explique les choses, sinon personne n'y comprendra plus rien.

Moi le premier.

Alors, voilà : je m'appelle Paul – peu importe mon nom de famille – vingt-six ans, photographe. J'ai longtemps galéré, entre un reportage de première communion, un autre de mariage, avant de repérer une agence sur Internet.

Sa spécialité : gérontophilie.

On parle beaucoup de pédophilie, ces jours-ci, mais personne ne dit rien sur ces réseaux quêtant des photographes disposés à prendre des clichés proches du *snuff movies* : vieilles beautés suicidaires et disposées à exhiber leur dégradation bienvenues. J'en ai tout de suite parlé à Francesca : par cette proposition plus qu'obscène, j'espérais me défaire de mon initiatrice, ma vieille amante dont l'image s'interpose toujours entre mes éventuelles conquêtes et moi.

Raté.

Profitant de mon complexe d'infériorité vis-a-vis du monde entier et, surtout, de la gent féminine – que je soupçonne, à raison, de me regarder, tout le temps, du haut en bas –, Francesca s'est révélée prête à tout, au-delà de toutes les espérances, avide de se faire photographier dans les poses les plus dégradantes : chatte ouverte de ses doigts, miction, vidange de boyaux, vomissures – spontanées ou provoquées, après absorption d'alcools multiples et incompatibles.

Tout ça, sans demander aucune contrepartie. Ni en argent, ni en nature.

Juste pour l'amour de l'art.

De *mon* art.

*

Mon patron n'aime pas Francesca.

Il la trouve toujours trop ou pas assez. Trop racée. Trop bien conservée, les seins surtout, qu'on dirait d'une fille qui a juste un peu trop fait usage. Pas assez délabrée, blette, vulgaire. Pour ce qui en est du vulgaire, pour qu'on ne me vire pas, Francesca s'est dévouée, jadis, se maquillant de façon outrageuse. Résultat navrant : on aurait dit une dame patronnesse jouant les putes repenties pour le spectacle annuel de la paroisse. En revanche, elle s'est surpassée le soir où elle s'est offerte, cuisses en l'air, sur le colimaçon poisseux d'un escalier menant à des latrines pour hommes.

La puanteur y était atroce.

J'ai cru m'évanouir.

Francesca, elle, humait, épanouie, étirant ses bas sur ses porte-jarretelles noirs.

Un vieux clochard est sorti des chiottes et s'est écroulé sur elle, qui a plongé la main dans sa braguette ouverte, sorti sa queue ramollie.

Son regard perçant, complice, amusé, ne quittait pas mon objectif.

Le type a tripoté mon modèle, sans rien pouvoir faire d'autre.

Elle s'est mise à rire, me guettant toujours.

J'ai pris trente-six poses, jusqu'au bout du rouleau.

Le rire de Francesca montait, de plus en plus rauque pendant que l'ivrogne l'insultait, la cognait, méthodiquement – j'aurais voulu intervenir, mais, d'un geste subtil, persistant, de ses doigts, elle me fit signe qu'il ne fallait pas, que son tortionnaire se fatiguerait, tôt ou tard. Et, en effet, il a fini par abandonner, non sans voir cogné le crâne de Francesca, son crâne de jeune vieille fille folle, sur les nervures du colimaçon en granit noir.

Francesca s'est relevée, sonnée, mais triomphante.

— Ouf, espérons que ton patron soit enfin content : il est si difficile, a-t-elle murmuré, vérifiant ses bas, au cas où ils auraient filé.

J'ai juste eu le temps de la retenir dans mes bras, avant qu'elle ne s'écroule, victime d'un vertige.

— Il aurait été encore plus content si tu avais repris ma mort en direct, a-t-elle soufflé à mon oreille.

L'heure d'après, pendant que je faisais couler un bain très chaud, très mousseux – nos séances se terminent toujours ainsi, par des mignardises, où un bon grattage de dos précède des contacts plus intimes –, Francesca est entrée, armée d'un petit revolver pour dame : poignée nacrée, filets dorés, ciselures. Elle s'est installée sur le bidet, sa chatte braquée contre moi. Elle y a enfoncé le canon de son arme-bijou.

— Il suffirait que... a-t-elle haleté, caressant, du doigt, la détente.

J'ai retenu mon souffle.

La porte s'est ouverte sans bruit.

Francesca a extrait le revolver.

— Entrez, ma chère, a-t-elle dit, examinant le canon enduit de son foutre.

Sa femme de chambre a glissé vers nous, avec un plateau de fruits, deux verres et du champagne.

J'ai juste eu le temps de nouer une serviette sur mon ventre, le manège de Francesca m'ayant excité au-delà de tout entendement.

— Compliment dé la maison...

— Voyons, Tazlo, pas de cérémonies : on est entre nous. *Muchas gracias.*

La femme aux yeux noirs s'est retirée, avec sa moue de mépris éternellement gravée sur ses lèvres, à peine moins foncées que ses yeux.

Ces lèvres qui me font frémir de répulsion, chaque fois que je les vois.

C'est, peut-être, parce que Francesca m'avait confié la signification de son prénom : Tazlo, c'est le diminutif de Tazlotéotl, la déesse mangeuse d'immondice et de vers.

— Tu sais ce qu'elle m'a dit ? – a susurré Francesca, entrant dans la baignoire avec moi et commençant à me savonner – Qu'elle vient d'une famille de sorciers, issus des grands prêtres mayas, dont la spécialité est la préparation d'un élixir qui donne la transe de mort. On le faisait boire aux victimes sacrificielles. Après quoi, elles enduraient les pires supplices dans la jubilation, se faisaient arracher le cœur, écorcher avec le sourire, alors, tu penses, un petit coup de revolver dans le vagin, c'est rien. Après on s'arrachera tes photos, les plus scandaleuses du monde, l'important est que tu évites de cadrer mon visage et qu'on retrouve mon corps dans un endroit inattendu et trop tard pour qu'il soit identifié. Comme ce squat, te souviens-tu ? Où nous avons déjà fait des prises de vue, cette fois où j'ai été si malade, après avoir failli vomir sur la Grand'Place, devant la Maison de la Louve. Tu verras, comme je n'aurai pas de pièces d'identité sur moi, l'affaire Francesca Malagodi sera bientôt classée : ce n'était qu'une bourgeoise vieillissante, désireuse de s'encanaillement et qui y est restée, suite à un encanaillement qui a mal tourné. Pour mon héritage, pour mon

assurance vie, j'ai déjà contacté mon notaire et ma banque : tu ne t'en doutais pas, mais je médite mon coup depuis longtemps...

Plongé dans un tourbillon de mousse chaude, livré à ces mains qui exploraient tous les recoins de mon corps, s'attardant sur les points les plus sensibles, j'ai fermé les yeux.

— Il faudra, surtout, que tu passes inaperçu. Donc, nous serons obligés de choisir le soir d'un samedi, quand le centre-ville se remplit de touristes...

Elle s'est empalée sur moi.

J'ai joué avec ses seins, ses cheveux, comme au tout début de notre liaison, cherchant à ravalier l'aigre nœud de vipères que le désespoir faisait monter dans ma gorge.

— Surtout, point de jouissance tu ne me donneras, compris ? Quoi que je dise, quoi que je fasse. Si je me mets à aimer la vie, c'est raté, pour toi et pour moi.

Inexorablement logiques, comme seuls ceux des vrais fous savent l'être, les propos de Francesca, m'engourdisaient, telles des vagues d'éther.

— Une fois riche et célèbre, tu me remplaceras avantageusement.

Baisers profonds. Chuchotements. Écrabouillées, mes molles objections, en mille flaques, sur l'argument imparable.

— De toutes façons, je vais me donner la mort. J'y pense tout le temps, depuis longtemps, tu n'étais même pas né. Autant que cela te profite, non ?

— Mais pourquoi ?

— Je m'ennuie. Je t'ennuie. Notre relation a trop duré. Ma tendresse t'étouffe. Contredis-moi, Paul, si tu peux.

Pas moyen.

*

Dès lors, Francesca n'a pratiquement plus eu d'autre sujet de conversation que son suicide, programmé dans ses infimes détails, avec une sorte d'appréhension joyeuse, comme lors d'un projet de voyage pour

un pays lointain, vaguement périlleux, mais dont on sait qu'on reviendra, avec des objets inutiles et des photos souvenirs.

Et, maintenant, on y est, dans la salle des pas perdus.

*

Dernier regard à mon sexe enfoui, jusqu'à la garde, dans le vagin de Francesca et je m'extirpe d'elle, brutalement, choisissant, avec soin, le moment où elle s'apprête à jouir.

Vos désirs sont des ordres, *Signora*.

Accroupi entre ses cuisses, pantelant, bandé comme un cheval, je l'observe, me forçant à rire de sa surprise, de sa déception – si programmée fût-elle –, de son désarroi manifeste, avec l'espoir que, pour la première et la dernière fois de sa vie, elle s'emporte contre moi.

Qu'elle m'insulte, me gifle, me griffe : n'importe quoi.

Raté, une fois de plus.

– Tu as été merveilleux, comme d'habitude, murmure-t-elle, baisant mes lèvres.

– C'est l'heure ! lui crie-je en pleine figure.

Dressée sur ses coudes, hagarde, incrédule, Francesca doit avoir la même tête que les condamnés dans le couloir de la mort, alors qu'ils voient débarquer chez eux, au petit matin, l'aumônier et d'autres personnages à la mine de circonstance.

– Montre-moi tes trésors.

Francesca déroule la serviette qui enveloppe l'un des objets près du lit : un large flacon pansu apparaît, plein d'une fange, dans laquelle flotte un gros ver blanchâtre.

Quelques cartilages s'élèvent vers le goulot.

Une gueule maligne aux yeux bleutés vient cogner sur la paroi de la vitre.

– Monsieur Lejeune, annonce Francesca, comme si elle présentait du beau monde à une réception.

*

– Quoi ?

Tout en me parlant sur le même ton léger, distrait, mondain au possible, Francesca ôte son tailleur de respectable hôtelière, pour ne garder que des atours rouges et noirs, en dentelle et en cuir, dignes d'un sex-shop.

— C'était marqué sur son passeport. André... non, Jacques Lejeune. Quarante ans, écrivain, de Jonquière, Québec. D'après ce qu'il m'a raconté – il était très ivre et utilisait des expressions de chez lui, un peu bizarres – , il venait d'avoir des ennuis au Mexique, à cause de son inconduite près du site de Chichen Itza, la ville natale de Tazlo. Celle-ci ne l'a pas raté : elle l'a travaillé toute la nuit, d'autant plus qu'il est Scorpion...

— Travaillé qui ? Quoi ? Quel scorpion ?

— Mais monsieur Lejeune, voyons ! Le Scorpion, c'est son signe zodiacal, dont les natifs sont les victimes idéales pour les envoûtements. Logique, non ? Tazlo a donc travaillé mon hôte pour confectionner ce flacon de mezcal un peu spécial, dont nous avons déjà parlé. Une nuit éprouvante, je ne te dis pas : Tazlo m'avait recommandé de prier, pendant qu'elle œuvrait dans la chambre d'en face. Alors, j'ai récité, à voix haute, toutes mes prières, en italien d'abord, en latin par la suite, à l'endroit, à l'envers. C'était diabolique, ça me faisait très peur. Après, je me suis mise à déclamer du Dante. Des vers de *l'Enfer*, que personne n'est jamais arrivé à déchiffrer, si bien qu'on a pensé que mon ancêtre Alighieri donnait dans la magie noire...

Je savais que Francesca était tordue, comme la plupart des Florentins pure souche, mais pas à ce point-là.

— Enfin le résultat est charmant, non ? Cela me rappelle le marc de Bourgogne, dans lequel on fait macérer une vipère : exquis et aphrodisiaque. J'ai eu l'occasion d'en goûter dans une auberge de charme, à Quarré-les-Tombes, avec mon pauvre Pier-Paolo...

Ça y est. Elle commence à divaguer au sujet de feu son mari bien-aimé, que j'ai toujours cherché à supprimer de mon paysage et qui n'a jamais pu m'encadrer, parole de photographe.

Entre cet homme et moi, ce fut la haine éternelle à première vue.

Francesca n'a jamais voulu l'admettre.

La preuve, elle est en train de me tisser, pour la millièème fois, l'éloge de son Pier-Paolo, voyageur et gourmet.

Il faut qu'elle se taise.

Son babil est aussi monotone, terrifiant et implacable qu'une tragédie ancienne.

On voudrait en changer les termes, la progression, l'enchaînement des faits.

Peine perdue.

Toujours, Oreste tuera sa mère adultère et sera poursuivi par les Euménides.

Toujours, Jocaste livrera son petit Œdipe à un serf, pour qu'il l'extermine, afin d'apaiser Laïos, son époux, effrayé par un funeste oracle. Freud aurait bien fait de s'attarder sur cette garce, au lieu d'accabler son mari et de rendre son fils responsable de toute la misère sexuelle du monde.

Doktor Sigmund n'y a jamais pensé.

Moi, si.

Je débouche le flacon et une odeur de bois pourri me prend à la gorge : une infection. Comment pourra-t-elle avaler ça ?

Je cogne le goulot contre les lèvres de Francesca.

Elle avale un bon tiers du liquide, sans la moindre grimace.

*

Cambrée sur moi, Francesca me chevauche à mort.

Elle est en nage, sa respiration se fait de plus en plus sifflante, pendant que je laboure ses fesses de mes ongles. Elle s'étrangle, s'étouffe, quêtant l'instant où la mixture fera son effet, avec, à la clé, la transe maya qui lui permettra le passage à l'acte. Seulement, voilà : les effets du remède miracle n'ont pas l'air pressé d'anesthésier son cerveau malade, ses pauvres chairs en rut.

Il en va autrement pour moi.

Par curiosité, j'ai avalé une gorgée de cette saloperie, sûr que j'allais tout dégueuler, jusqu'à la première goutte de lait maternel.

Mais non.

Juste un haut-le-cœur avorté.

Après quoi, l'extase : révélation, épiphanie, fulguration, chatouillement dans mon ventre, au-dessus de mon sexe enseveli, foule de flammèches grouillant partout dans mon corps : sous ma peau, dans les veines, dans ma queue, surtout, transformée en colonne de granit, forclosée à toute éjaculation, aussi dure et indifférente que mon visage, sur lequel Francesca imprime de doux baisers inutiles.

De guerre lasse, meurtrie, elle finit par s'écrouler à côté de moi.

Une joue, une chevelure en sueurs s'abattent sur ma poitrine pétrifiée.

On m'enlace.

On me secoue.

On me parle.

Je reste muet, immobile, les yeux grands ouverts sur l'image fixe venue envahir mon cerveau vidé de tout autre pensée : un gigantesque couteau planté dans un cadavre sanglant, livré aux volutes griffues des rapaces, en haut d'une pyramide dont les racines se perdent dans le vertige d'une végétation obscure.

*

— Je voudrais tellement connaître tes pensées, Paul.

— Si vraiment tu insistes, je te les raconte. Mais je crois que tu ne les aimerais pas du tout.

— Sois gentil, s'il te plaît. Je suis maudite. Toujours rien. Pire, je n'ai jamais été aussi lucide...

— Ta beauté mexicaine t'a baisée en beauté. Il faut se méfier de ces gens-là. Ils sont fous, tu devrais le savoir, toi qui as tellement voyagé, avec feu ton gourmet de Pier-Paolo. On s'amuse, on fait la fête avec eux, et voilà qu'ils perdent soudainement la tête et vous accusent de toutes sortes de choses...

— Chut : on croirait entendre Monsieur Lejeune ! Ce n'est pas ça, Paul, j'en suis sûre. Attends. C'est sans doute de ma faute. Tant que le ver du mezcal n'est pas avalé, le flacon n'est pas bu. Tazlo l'a dit.

Elle essuie son front du revers de la main – on dirait une ouvrière appliquée –, reprend le flacon et s'en envoie une bonne rasade.

Hoquet profond : ses doigts se desserrent.

J'attrape le flacon de justesse et observe le museau du ver décomposé, aplati sur la lie brunâtre.

Francesca éclate en sanglots et m'accable de caresses, à la recherche de la tendresse que je lui refuse : il faut savoir ce qu'on veut, *Signora*.

— Ça y est : tu es prête.

— Encore un instant...

— Non.

Je l'emmène, l'ombre d'elle-même, dans ce qu'est l'ombre d'une salle de bains transformée en chapelle ardente, suivant les suggestions de Francesca : débauche de bougies, de cierges dégoulinant partout, autour d'un bidet en fer rouillé, éclaboussé de traînées en tout genre.

Mon appareil de photo sur statif à pic sur la chose.

— Alors, heureuse ?

— Parfait, merci. Je t'aime.

— Ah bon.

Je l'installe à califourchon sur le bidet : pas facile. Francesca n'oppose pas de résistance, mais la frayeur l'a si transie, qu'elle en est devenue plus gourde qu'une masse. Disparue, la souriante hôtelière, à la démarche gracieuse que j'ai admirée depuis le début de notre liaison, alors qu'elle allait à la rencontre de ses clients, pardon, de ses hôtes, leur annonçant qu'ils étaient chez eux, en son escale de charme...

Qui fut ultime, pour Monsieur Lejeune, puisque Monsieur Lejeune il y a.

— J'ai froid. J'ai peur, mon petit, articule-t-elle, claquant des dents.

Là, je deviens méchant pour de vrai – et pour cause.

Je la saisis par les cheveux : pelote amorphe, brillance évanouie.

Je frappe.

Francesca hurle.

Sa figure, en contre-plongée, est un marasme sillonné de rimmel.

Ses yeux, deux puits, au fond desquels brille la lune du néant.

Je vérifie les cristaux liquides de mon appareil : rouleau vierge, trente-six poses, de quoi faire un magnifique reportage de suicide en direct, sordide à gerber, tout à fait gratuit et qui va me rapporter gros, selon tes souhaits, n'est-ce-pas, Francesca ? À toi de ne pas te dégonfler, ma belle, après le lavage de cerveau que tu m'as fait subir et les risques que tu me fais prendre.

Je monte sur l'escabeau pliant que j'emporte toujours lors de mes reportages et oriente mon appareil de façon à avoir une vue panoramique sur mon modèle et son double, dans un long miroir maculé, au-dessus du bidet.

Je n'ai plus qu'à rechercher le meilleur point de vue.

Tiens, je suis toujours bandé : pour les siècles des siècles, si ça se trouve.

Jamais je ne me suis senti si bien.

*

— Jamais je ne me suis sentie si mal : des crampes....

Pliée en deux, Francesca râle, écartelée sur le bidet.

— Merde, alors !

— Je crois que je vais rendre.

Un long filet glaireux s'alanguit de sa bouche.

— Putain, tu ne vas pas nous faire ça !

Début de panique, en vue de la débâcle annoncée : nausées, vomissements, après quoi Francesca se retrouvera vide, lucide, pour la première fois de sa vie, obligée de composer son rôle de condamnée à mort qui vient de vomir son dernier repas et dont le seul espoir est le coup de grâce...

Bordel ! Au fait, il est où, son bijou de revolver pour dames ?

— C'est passé. Fini. Ça va aller.

— T’as intérêt.

Elle se redresse, secouée de frissons, et porte, avec effort, jusqu’à ses lèvres, le flacon qu’elle serre de ses mains crispées. Je suis la trajectoire de la lie fangeuse, des cartilages, du ver disparaissant dans une gorge arc-boutée, enflée, aussi livide que le ventre d’un poisson depuis longtemps échoué sur une morne grève.

Ça y est : elle vient d’engloutir Monsieur Lejeune.

Profond soupir.

Léger claquement de langue.

Pour peu, je me croirais en pleine dégustation de crus millésimés, dans un vaste espace clair, agrémenté de plantes vertes, de lustres, de verreries, dans lequel évolue une dame au regard doux et, néanmoins, perçant, au sourire inusable : le même que Francesca m’adresse, soudain apaisée, se calant sur son bidet, y cherchant la pose la plus confortable, celle qui l’empêchera de bouger au moment où je déclencherai l’appareil, pendant ses derniers instants de vie.

Après, ces problèmes de pose ne se poseront plus.

— Paul, tout va bien. Tout ira bien, désormais. Je suis prête. Cadre !

Je me concentre sur mon viseur : zoom avant sur les cuisses écartées de Francesca, sur son sexe, sur son ventre.

Pente raide à peine bombée, parfaitement immobile.

Immobile ?

*

Non, non, non : je ne veux pas en convenir.

Le ventre de Francesca enfle à vue d’œil.

Je me détache du viseur, lâche mon appareil, recule.

Ce n’est pas une illusion d’optique : mon modèle forcément fétiche est bel et bien en train de se transformer en outre, dans le plus parfait silence, merde ! Si au moins j’entendais un hurlement, quelque chose, mais non ! Mutisme lunaire de cette enflure bizarrement expressive : un visage-ventre, une lisse tête immonde, putain, ce doit être ça, que j’ai vu dans mon pire cauchemar, donc y a pas photo, c’est le cas de le dire, faut

que je sorte d'ici, que j'appelle des secours, mais que leur dire ? Que cette brave dame, par ailleurs ma maîtresse, est venue s'encanailler dans ce squat, rien que pour m'aider dans ma carrière de reporter clandestin sordide ? Qu'elle s'est mise à gonfler, suite à l'absorption téméraire d'un certain Monsieur Lejeune, écrivain, quarante ans, de Jonquière, Québec, scorpion à ses heures et transformé, par la serveuse mexicaine de Madame, en ver de mezcal maison, spécialement conçu pour rombières suicidaires et exhibitionnistes, désireuses d'offrir un ultime reportage de choc à leur protégé ? Un dixième, que dis-je, un millième de ce délire suffirait à nous faire coffrer dans un asile à perpète, ce qui serait la solution idéale pour Francesca, si jamais elle s'en sort et, sans doute, pour moi aussi, qui ne dois pas tourner bien rond non plus, sinon comment ça se fait, que je n'arrive pas à me détacher de cette folle qui a le double de mon âge ? D'accord, Francesca m'a toujours passé tous mes caprices, ne m'a jamais engueulé, me fait bander dès qu'on se touche, me prend au sérieux – alors que le reste de l'humanité a l'air de se payer ma tête –, quand je n'en veux pas, elle se tire, quand j'en veux, elle accourt, quand elle a envie de pleurer, elle se cache et me revient d'aplomb, comme un sou neuf, parfaitement habillée, coiffée, maquillée, tirée à quatre épingles...

Juste un peu blême sous son fard.

Tout ceci est bien beau, mais n'explique pas tout, notamment le fait que je me retrouve toujours enlisé dans ses délires, pour peu que j'y aventure un bout d'orteil et, là, je suis en plein dedans, jusqu'au scalp.

Plus de forces : sueurs froides, chair de poule, dents qui claquent.

Assis sur mon escabeau, j'attends l'horreur familière et inévitable.

Question de secondes.

*

Coup de tonnerre.

Ça y est.

Visage-ventre de poisson-lune obstruant toutes les voies.

Une mince silhouette bariolée y appuie, de toutes ses forces.

Craquèlement, explosion de la sphère. Projections.

Rosace purulente.

Un ver géant en sort et se déroule en spirales alanguies, rampant, humant.

D'un bond, il fonce sur moi, sifflant, tête dressée.

*

Aïe.

Je regarde mes mains : jointures en sang.

J'ai dû défoncer le miroir d'un coup de poing, comme le prouve la toile d'araignée qui décompose ma figure, au premier plan. À l'arrière, monstrueuse fresque rouge. Jamais je n'aurais pensé qu'une arme bijou ferait de ces dégâts : on dirait que mon modèle a avalé une bombe.

Je me rends à l'évidence : j'ai eu tort de douter. Francesca a toujours eu de la suite dans ses idées. Je ne sais pas quand elle est passée à l'acte, profitant du fait que j'étais en pleine hallucination, avec la discrétion propre à la parfaite hôtelière qu'elle est – qu'elle était –, mais je crois pouvoir affirmer que ce fut dans la minute précédant le moment où elle avait décidé, une fois pour toutes, qu'il en serait ainsi.

La ponctualité est la courtoisie des rois.

Des reines aussi.

Tant bien que mal, je grimpe sur l'escabeau et retrouve mon viseur braqué sur ma reine disparue : intacte, sa figure surnage le massacre. Je voudrais tellement prendre une photo de cette perle sur écriin écarlate...

L'important est que tu évites de cadrer mon visage.

Domage : jamais elle n'a été plus belle, avec ses doux traits apaisés, qu'un sourire d'infinie miséricorde rend lumineux. Mais vos désirs sont des ordres, *Signora*.

J'ai beaucoup de peine à focaliser là où il faut : la nuit est tombée, de nombreuses bougies se sont éteintes et une sorte de buée voile mes yeux. Tant bien que mal, je parviens à définir le temps de pose : quarante secondes, l'idéal pour les natures mortes.

J'appuie sur le déclencheur.

*

Ça ne va pas du tout.

Je suis épuisé, pour plusieurs raisons, dont l'une est que je dois avoir joui pendant mon hallucination, puisque mon slip et mon jean collent visqueusement à ma peau. Mais ce n'est rien, par rapport à la suite des événements, aussi incompréhensibles que désagréables, que j'ai dû subir et qui me mettent dans un état second, pire que tout à l'heure : là, au moins, je savais encore qui j'étais, alors que, désormais, ce n'est pas si évident.

Paul, je suis Paul, dois-je me répéter sans cesse, pour ne pas sombrer.

Bien sûr, je pourrais décider de renoncer à comprendre quoi que ce soit à cette histoire de fous, mais je sens que je perdrais pied à jamais. Alors, je préfère me repasser le film de ces choses absurdes tout en me tenant coi, pétrifié, enveloppé dans les draps infects où j'ai possédé l'éventrée d'à-côté pour la dernière fois.

Reprenons donc dans l'ordre.

Dès que j'ai appuyé sur le déclencheur, un sifflement bien connu s'est élevé : celui de la pellicule au bout du rouleau, qui se rembobine. Et pourtant, j'étais sûr de disposer d'un film vierge, de trente-six poses. J'ai ouvert l'appareil et l'impossible a été confirmé : rouleau rembobiné, prêt au développement. Je l'ai pris, mais ma main tremblait si fort que j'ai lâché le film, lequel est allé rouler va savoir où, sous le trône-bidet de ma reine morte, probablement. J'ai un peu tâtonné tout autour, pour la forme et palpé des tas de choses qui n'avaient rien d'une pellicule, vierge ou pas, sans rien trouver.

Frissons de plus en plus forts. Mal au ventre. Au crâne.

Les bougies s'éteignaient, l'une après l'autre.

J'ai décidé d'aller m'allonger et de poursuivre mes recherches plus tard.

Entre la salle de bains et le lit, j'ai buté sur un petit objet, par terre.

Je l'ai ramassé, examiné, tripoté, sans pouvoir en croire mes yeux.

Filets dorés, ciselures. Propre comme un sou neuf, la poignée de nacre.

Le canon, juste un peu poisseux.

Paul, je suis Paul. Mais que s'est-il passé, bon Dieu ?

Dans la salle de bains, la dernière bougie s'est éteinte.

*

Je me suis précipité vers la sortie, mais une silhouette bariolée était assise sur le pas de porte, mâchonnant des mots et autre chose. Quand elle m'a aperçu, elle a levé sur moi ses yeux d'encre, pleins de mépris, aussi sombres que ses lèvres, aussi luisants que ses grosses dents carrées. Ensuite, elle a replongé dans son repas grouillant.

Mastication entrecoupée de chants incompréhensibles.

Aiguë comme une déchirure, une voix de femme, par de trop familière, lui a répondu, depuis la salle de bains, d'où jaillissaient des éclats rouges, des éclairs écarlates :

I' vegno per menarvi a l'altra riva tra le tenebre etterne... Je viens pour vous emporter vers l'autre rive, dans les ténèbres éternelles... Dante, Enfer, troisième chant...

*

Sur la pointe des pieds, j'ai reculé jusqu'au lit.

J'y suis et j'y reste, enfoui dans les draps empesés de moiteurs perdues.

Paul, je suis Paul, je répète, me bouchant, en vain, les oreilles.

Grondement. Hurlement. Mastication. Éclat d'éclairs rouges.

Obstruées, toutes mes voies d'issue.

De toutes façons, je n'ai aucune raison de sortir.

*

Jamais vu pleuvoir de cordes plus épaisses.

On dirait que le ciel décharge, avec perte et fracas, sur cette ville toute en pyramides, aux marches infiniment hautes, glissantes et raides : impossible de le descendre sans s'écrabouiller quelque part, au creux d'une végétation obscure, sous le regard perçant des rapaces.

C'est au sommet de la plus haute de ces pyramides que je me trouve, recroquevillé à même la pierre, les genoux au menton, fouetté par les trombes d'eau, pleurant et riant aux éclats.

Je pense : *Finally, elle ne s'est pas dégonflée* – et je ris.

Je pleure pour la même raison.

Je ris parce que ma vieille beauté folle m'a bien eu sur toute la ligne.

Elle est même arrivée à me faire accroire que je pouvais passer inaperçu et que je pourrais la remplacer avantageusement, alors que les gens de ma taille – un mètre dix – se font remarquer partout et qu'aucun modèle ne pourra remplacer celui que je viens de perdre.

On n'a qu'une mère, après tout.

Fondue au noir

À la mémoire de Plume

Ça y est. Je sais. J'ai écopé le maximum de la peine.
Au-delà de cette cellule, la mort.
Je m'y attendais : pas de ligue pour nos droits, en ce pays.
Mais je ne crains rien.
Quelque chose, en mon for intérieur, me dit que je suis immortelle.
Pas de remords, non plus.
Lors de notre dernier tête-à-tête, j'avais bien prévenu mon homme.

*

Je l'avais attendu toute la journée, dans une agitation montante, allant et venant du salon à la cuisine. Vite épuisée, je me suis, par moments, affalée, la tête vide, les membres engourdis, sur la chaise devant la fenêtre, scrutant la rue de laquelle devait jaillir sa voiture. Mais toutes les autos du monde s'y manifestaient, sauf celle-là. Je sursautais à chaque lueur de phares et me repliais sur moi-même, rompue de chagrin, l'instant d'après, quand j'étais sûre que l'auto ne s'arrêterait pas devant ma porte.

Mille attentes, mille espoirs, mille déceptions.

De temps en temps, je regardais le ciel, quêtant la lune.

J'aime cette chose pâle autant que je la crains, à cause de son caractère imprévisible : son rond visage consolateur est toujours trop vite remplacé par un profil de mégère, à l'œil unique et torve. Or, c'était malheureusement ce dernier qui éclairait, ce soir-là, au gré des nuages, ma solitude et un paysage balayé par une bise coupante, sur lequel rien ne semblait plus pouvoir éclore.

Surtout sa voiture.

*

J'avais fini par m'endormir.

À mon réveil, mon homme était déjà dans la cuisine. Je ne l'avais même pas entendu rentrer : mauvais signe. Ou alors, c'est tout simplement le signe que je deviens sourde, avec l'âge, ce qui est encore plus désolant.

Je l'ai suivi. Tout juste s'il m'a regardée. Quand, enfin, il s'est aperçu de ma présence, il m'a caressée, une ou deux fois.

Distrain.

Puis, il s'est mis à manger.

J'ai cherché à l'imiter, mais rien à faire, même si je n'avais rien avalé depuis la veille.

Nos yeux ont fini par se croiser.

Et j'ai baissé les miens, la première, comme d'habitude.

Son regard m'a transpercée comme un aiguillon de guêpe. Je sais ce que c'est, pour en avoir, jadis, avalé une, tombée dans une huître qu'il m'avait réservée, quand j'étais encore jeune et lui assez épris pour me gaver de mets surprenants...

Trêve de souvenirs : la réalité me rattrapait dans toute son horreur.

Ses prunelles rétrécies dans l'absence de désir étaient éloquentes.

Je ne lui suffisais plus.

Depuis quelque temps, je m'y attendais un peu, à cause de ses retards, de ses absences injustifiées, de sa froideur gênée. Mais je mettais ça sur le compte d'un surcroît de travail. Alors, je patientais, persuadée que la tranquillité de notre vie commune – petit déjeuner ensemble, lui au travail, moi à la maison, dîner, télé et lit, ce dernier chacun de son côté depuis un temps immémorial, il est vrai –, avait créé des liens indissolubles.

*

C'est que j'adore la routine.

Pas lui, évidemment.

C'est pourquoi je suis là, dans ma cellule de condamnée à mort.

Dire que je m'étais même résignée à ne plus coucher avec lui.

*

Alors, pendant que je cherchais à engloutir l'aiguillon de la douleur, j'ai dû subir ses histoires, l'une plus vaseuse que l'autre : il avait décidé d'introduire ça dans notre couple, sous prétexte que nous avions été toujours complices et que ça mettrait du piment dans une liaison en train de s'enliser dans le ronron quotidien. Mieux : ça m'occuperait et me ferait une raison de vivre, au lieu de me traîner dans l'appartement, à longueur d'heures, à ne rien faire, de plus en plus maladroite, avachie...

Quoi ?

J'ai bondi.

Mon vieux corps aussi bandé qu'un arc.

Coup d'œil en coulisse : surpris, lui.

J'ai profité de ce minuscule avantage et craché que je ne voulais pas de ces sales bêtes chez moi : sournoises et malfaisantes, ces choses-là perdent leurs poils partout, puent et portent la poisse. J'ai attendu la suite, aplatie, sous l'éclair de son œil tout-puissant et ironique.

— Superstitions de bonne femme, tout ça, a-t-il murmuré.

J'ai grondé, tout bas, qu'il lui fallait choisir, elle, ou moi, que j'étais même capable de lui arracher les yeux.

Si ça se trouve, il n'a pas entendu ma mise en garde. Son rire indifférent, son étreinte, ses mains sur mon corps, pétrissant mon ventre, mon entrejambes ont fini par m'apaiser.

Flamme subtile déferlant sous ma peau.

Reddition.

*

Cette nuit-là, il m'a même permis de coucher avec lui, comme autrefois.

Allongée sur son corps, j'ai léché les gouttelettes de sa sueur exquise, humé son odeur absolue, enfoui mes lèvres là où ses boucles se font plus tendres, entre son oreille et son cou.

Il m'a même laissée jouer avec son sexe durci.

Il s'est endormi sous mes caresses.

Longtemps, j'ai joui, à son insu. J'allais m'endormir dans la béatitude, quand, soudain, mes yeux ont croisé la lune, son orbite creuse, son sourire en faucille acérée.

Point de lendemain, a-t-elle sifflé, avant de s'abîmer dans un nuage.
Elle ne s'y trompait pas.

*

Recrue de plaisir solitaire, je n'étais pas arrivée à me réveiller de la matinée. De toutes façons, il rentrera encore plus tard que les autres soirs, me disais-je, entre deux assoupissements sur son lit qui était redevenu le nôtre.

Par malheur, il a débarqué en début de nuit, tellement il était pressé de se retrouver en tête à tête.

Pas avec moi, bien sûr.
Mais avec la bête annoncée.

*

Souffle glacial s'engouffrant dans la porte.
Odeur de femelle en rut.
Nauséeux retour à la réalité.

Je me suis levée pour aller à leur rencontre : je reste la maîtresse de maison, tout de même.

Il a rigolé : je devais faire une drôle de tête.

Elle ne m'a même pas vue, ou si peu : ondoyant de la croupe – qu'on devinait musclée et nerveuse, sous sa fourrure rousse – elle est allée s'installer dans la cuisine où elle a réclamé à manger.

Il s'est empressé de la servir.

Alors, j'ai réclamé, moi aussi : je n'en avais aucune envie, mais je devais absolument faire preuve de mon existence.

J'ai eu droit à ma part.

On a mangé en silence.

J'avais l'impression de m'étouffer à chaque bouchée, après deux jours de jeûne total. Je me disais : il faut que je reprenne des forces, pour faire face à cette ennemie aux longs poils flamboyants, qui dégustait chaque

morceau, vorace et extatique, pelotonnée sur les genoux de mon ex-ami qui la caressait partout, avec une tendresse que je n'ai jamais connue.

De but en blanc, l'intruse l'a quitté pour venir se frotter contre moi.

Ça été pire que l'aiguillon de guêpe : un pieu tout entier est venu s'embrocher dans mon gosier.

J'ai senti que j'allais bientôt vomir, ce qui pour moi est la honte suprême : j'ai horreur de perdre la face devant mes hôtes, même et surtout s'ils sont indésirables.

Aux abois, j'ai cherché le regard de mon homme, mais je n'ai pu y lire que de la répugnance et du mépris : j'en avais pris l'habitude, ces derniers temps, mais, là, il n'y avait même plus la mince lueur de pitié qui m'avait aidée à survivre. Puis il s'est tourné vers elle, qui, revenue sur ses genoux, s'est étirée – fine et souple, telle que je l'étais autrefois, avant de moisir dans cet amour impossible – et a frôlé les paupières de mon homme, ses cils, ses sourcils, avec lesquels elle a délicatement joué.

Une caresse que j'ai tentée tellement de fois et qu'il a toujours refusée.

Mais il l'acceptait, les yeux clos, de cette bête.

Haut-le-cœur.

J'ai quitté la table en catastrophe.

Trop tard.

Il s'est mis à hurler contre moi. D'elle, m'est tout juste parvenu un léger ronronnement ironique.

*

J'ai bondi dehors. Dépaysement complet, rien reconnu.

Terrée chez nous, toute à notre liaison, je n'étais quasiment jamais sortie. Au début de notre relation, j'aimais bien aller faire nos courses et lui ramener de bons petits morceaux, mais j'ai vite compris qu'ils n'étaient pas à son goût. Alors, j'ai accepté ses emplettes à sa façon, même si ce n'était que des conserves. Il m'a fait comprendre que c'était plus pratique.

Certes.

Mais tellement plus fade.

Pour ne pas le perdre, je me suis adaptée. Il fut même un temps où ses boîtes de conserve m'ont paru succulentes.

*

Après une première et fugitive sensation de soulagement, je me suis retrouvée, seule et barbouillée, dans notre quartier : jadis, il avait un petit côté farfelu qui me plaisait, avec des buissons, des impasses, des jardinetes à l'abandon, de jeunes oiseaux étourdis, des banquettes et des herbes folles partout. Et voici que je me retrouvais dans une allée cossue, avec une population hostile, me regardant de travers, ce qui n'est pas nouveau, d'après mes souvenirs : quand j'étais jeune, même quand j'étais bébé, mon aspect suscitait d'étranges réactions. J'ai parfois observé des gens qui changeaient carrément de trottoir pour ne pas me croiser. Alors, j'imagine l'effet que je dois faire désormais, vieille, rabougrie, amaigrie, efflanquée. J'ai eu envie de faire demi-tour, mais l'idée d'affronter ces deux-là, chez nous, après ce qui s'était passé, était au-dessus de mes forces... En outre, une silhouette rampait quelque part entre la rue et l'horizon, me barrant la route vers ce chez-moi qui n'était plus le mien. Cette personne vêtue de sombre se fondant à la nuit, je ne pouvais distinguer que ses doigts – écartés en éventail blême – et une partie de la tête, au front fuyant, au nez en lame de couteau, au menton acéré.

Creusé au milieu de tout ça, un trou qui aurait pu être un œil.

On aurait dit la lune, descendue sur terre et fâchée d'être là.

D'abord immobile, la chose a glissé vers moi.

J'ai eu très peur.

Heureusement, je me suis souvenue qu'une ruelle à ma gauche devait mener vers un jardinet. J'y ai foncé, sans trop compter dessus.

*

Incroyable : mon jardinet était toujours là.

Bien sûr, on avait tout abîmé. Il n'y avait plus d'herbes folles – ni de doux oiseaux imprudents qui viennent s'ébattre tout près de vous –, mais une pelouse bien taillée, avec, en prime, l'horreur ultime, soigneusement

aménagée : le coin jeux pour enfants, avec toboggan, mini-manège, tas de sable, maisonnette de poupée et tout et tout.

Si je n'avais pas vomi avant, je l'aurais fait.

C'est que je hais les enfants – lesquels me le rendent bien.

Et qu'on ne vienne pas me faire observer que c'est à cause de l'opération qu'il m'a fait subir pour que je n'aie pas de petits : ça n'a rien à voir et aucune importance.

L'important, au moment où j'ai retrouvé ce jardinet, c'était que notre banquette avait survécu. Je me suis affalée, là, où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, humant le siège, dans l'espoir absurde d'y retrouver les odeurs de notre première rencontre.

Rien de tout ça, évidemment, sur le banc.

Il en allait autrement dans ma tête.

Main brûlante, me transportant dans l'énigme de sa vie.

J'ai encore pensé à ce jour de l'huître et de la guêpe : failli en crever.

Mais j'ai survécu.

Parce qu'il était là : amoureux, empressé, affolé.

Pendant que j'étouffais, je l'entendais appeler les secours.

Pendant qu'on les attendait, il n'a pas arrêté de me caresser.

J'aurais pu mourir à ce moment-là, mais non.

On ne fait pas toujours ce qu'on veut.

*

Une aile de paix inattendue s'est étalée sur moi et je me suis endormie.

*

Un grincement m'a réveillée.

Ou, plutôt, la sensation d'une présence assise à côté de moi.

J'ai fait celle qui dort.

Des doigts souples, brûlants, lumineux pétrissaient mes côtes, mon encolure, mon ventre, mes tétons.

J'ai joui dans la frayeur.

Au-dessus de moi, un profil crochu, luisant dans le noir, murmurant des propos inaudibles, dont j'arrachais quelques lointains lambeaux.

Cette espèce de méchante lune m'avait suivie et rattrapée.

Œil. Caresse. Immortelle, ai-je entendu mâchonner.

Rai fusant dans mon sexe.

J'ai osé lever les yeux.

Une gueule livide et borgne a fondu sur moi.

*

J'ai fini par me retrouver devant chez moi et trouvé la porte entrebâillée, telle que je l'avais laissée. Côté odeurs, on avait tout expulsé de ma présence, hormis de vagues notes aigrelettes, celles de mon vomi, sans doute imperceptibles pour des odorats moins fins que le mien. En revanche, l'odeur de son sexe dressé et la puanteur de cette femelle en rut saturaient l'obscurité, dans laquelle résonnaient des soupirs, des grognements, des miaulements exhalés sur corde raide. J'ai avancé, sans bruit, sur leur sillage, toutes lumières éteintes, jusqu'au canapé.

*

Dangerosité extrême. Agressivité incontrôlée...

Ainsi mon cas a-t-il été classé.

Il paraît que ça donne droit à la piqûre létale.

Il est possible que je souffrirai, mais sans doute moins qu'au moment où je les ai découverts : agrippée au dossier du divan, je les ai regardés faire. Quand ils ont fini, ils m'ont vue. Ça a dû les amuser... Il a saisi ma nuque, cherchant à me coucher entre eux, mais je me suis débattue, prête à repartir pour disparaître, définitivement, dans la désolation extérieure – ses chiens, ses paysages détruits, ses insouciantes oiseaux à jamais envolés –, quand mon regard est tombé sur la vitre, noire de nuit, de la fenêtre.

Un demi-crâne pâle y était collé.

Œil béant. Sourire difforme.

J'ai su ce qui me restait à faire.

*

Hurlements. Toutes lumières allumées. Bouquets de sang.

Moi, définitivement drapée dans le calme.

Mon acte a dépassé mes espérances. Si facile, si rapide, le coup de la caresse interdite poussée à ses extrêmes conséquences.

Je ne me serais jamais permis cet acte, avec lui.

Ses paupières, je me serais contentée de les frôler à l'infini. Sans plus.

Mais il ne le saura jamais.

Je tressaute, dans une jouissance sans nom, flairant le talisman que j'ai dérobé à ma rivale : une bille aux filaments vermeils, que je lèche, sans pouvoir me résoudre à l'avalier. Subtile saveur salée, texture ferme – rappelant cette huître qui a failli me tuer, mais en beaucoup mieux.

Et pas de guêpes, là-dedans, c'est sûr.

Tout serait parfait, si mon homme n'était pas en train de devenir fou, à appeler des secours, à cajoler cette créature qui râle, qui crache et dont l'orbite ruisselante salit tout.

Enfin, j'arrive à attirer l'attention de mon amour déchu.

Sous son regard, j'aspire le globule que j'avale, sans le croquer.

Régal. Délice. Arrière-goût fondant de paradis.

Sensation d'immortalité, de promotion aux plus hautes sphères.

Ça y est. Je sens que je vais pouvoir parler.

Je te pardonne, sera la première phrase que je lui adresserai, même s'il vient de me condamner à mort... Mais je n'ai pas peur : dilué dans mes entrailles, l'œil arraché à mon ennemie humaine doit me rendre immortelle.

Enfin, je l'espère.

Au-delà de la porte, des voix, des pas.

Je m'enroule dans le calme.

Mes bourreaux arrivent : je les vois, en haut de l'escalier, le dévalant déjà.

Je ferme les yeux, je m'aplatis dans l'obscurité, pas par peur non, messieurs ! Juste pour vous donner du fil à retordre, au cas où mon œil-

talisman me lâcherait, une fois digéré. Allez donc me trouver, fondue au noir de cette cave et sachez que, si jamais vous arrivez à m'attraper, je me battrai par tous les moyens, dans les limites de ma condition féline, si peu enviable, surtout si on est femelle...

Et noire.

Dans de beaux draps

— Ça va mieux ?

C'est la première fois que Marietta Gori, dite Mimma, a désobéi à ses parents et suivi de mauvaises fréquentations au *Squat 0* – la discothèque la plus *trash* de la ville –, pour se retrouver, malade, dans des latrines mixtes et dans les bras d'un robuste Antillais.

— Lâchez-moi, ou je crie !

— Si je le fais, vous allez tomber, mademoiselle, objecte Toussaint Leflamboyant, le videur de ces lieux où les adolescents de bonne famille adorent venir s'encailler : ce n'est pas la première fois que l'homme assiste à cette sorte de scène, mais cette fille d'immigrés italiens lui inspire une pitié particulière...

*Joséphine, ma sœur, était pareille. Résultat : elle a échoué sur un trottoir d'abord, puis dans un terrain vague pas loin d'ici : tout juste si on a pu identifier son cadavre, songe-t-il, aidant Mimma à se relever et à s'appuyer contre une paroi balafmée de témoignages intimes et de professions de foi, telle : *Un bon nègre est un nègre mort*, qu'un doigt énergique, trempé dans la merde, a écrit plutôt dix fois qu'une, à travers tags et graffiti.*

Épuisée, nauséuse, la jeune fille trouve la force de crier :

— Je veux sortir !

— Dans votre état ? Je vous le déconseille : le dernier métro étant parti depuis longtemps, voici la clé de ma chambre, au premier étage. Personne ne vous y dérangera et, dès que j'aurai terminé de remettre de l'ordre ici, je vous raccompagnerai chez vous...

— Quoi ? Moi ? Dans la chambre d'un black ? Au secours !

— On t'emmerde, beauté ? Viens avec nous, ça porte bonheur de sacrifier sa virginité par une nuit de pleine lune en Scorpion...

Des têtes s'encadrent dans l'embrasure d'une porte qui n'existe plus depuis longtemps : trois sont porcines, tondues et rasées de près. La pâleur émaciée du quatrième client – celui qui vient de parler – est valorisée par une fine moustache brune et une mèche assortie, retombant, molle, jusqu'au sourcil droit.

Le videur serre les poings : ce n'est certes pas l'envie de cogner qui lui manque, mais il se dit que ce n'est pas le moment d'exploser, ayant à peine obtenu sa naturalisation, après des mois de galères auprès des administrations locales, où la propreté des lieux est inversement proportionnelle à la politesse de ses employés. Or, le meneur de cette bande de néo-nazes et le dernier rejeton d'une famille très puissante... Toussaint lâche Mimma qui se sauve en courant, sous les rires des joyeux lurons qui, un dernier verre éclusé, s'apprêtent à quitter les lieux.

— Tout de même, n'allez pas embêter la petite, ne peut s'empêcher de dire Toussaint.

— Ta gueule, le négro ! Si tu te plais pas chez nous, rentre chez toi !

— Mais j'y suis, chez moi, messieurs. Bonne soirée.

Bouclant la porte de cet exercice où il est employé au noir (ce qui fait bien rire son patron), l'Antillais se force à espérer que, pour une fois, ces quatre-là n'oseront pas atteindre le fond de l'ignoble. Plus tard, dans sa chambre, il s'acharnera sur son punching-ball qui, dans son esprit, s'ornera de quatre figures : trois seront celle de l'idiotie brute, la quatrième sera celle du mal et toutes porteront la grimace de la haine.

*

Giflée par la bise d'un printemps qui rechigne à se manifester, écrasée par des nuages bas que plombe une pleine lune invisible, Mimma se met à pleurer.

En mocassins et socquettes blanches, pire que nue – son seul vêtement étant une combinaison très sage, avec rien en dessous, pour cause de strip-tease amateur en état d'ivresse – la jeune fille n'a la moindre idée d'où elle se trouve, encore moins de comment regagner son pensionnat. Gênée de l'avoir entraînée dans cette aventure et

craignant les conséquences de son action, sa meilleure amie – une blonde, fine et lunatique Lolita à particule, qui a fait beaucoup de chichis avant d'accepter une Marietta Gori, issue d'une dynastie de maçons italiens, devenus entrepreneurs, dans sa chambre – a préféré se défilier, laissant Mimma inconsciente, la tête dans une cuvette du *Squat 0*.

Après une infructueuse tentative d'orientation, la collégienne s'engage, à tout hasard, dans une rue interminable et sombre, peuplée de façades aveugles, de magasins dévastés. Dans le miroir terni d'une vitrine, elle aperçoit le nom de la rue, *ervadaK*, qui ne lui dit rien, mais qui lui inspire une terreur obscure.

*

Mugissement de Klaxon, balayage de phares.

L'adolescente se retourne et sourit de soulagement.

Fuselée, noire, majestueuse, une voiture d'époque roule à sa rencontre.

Sauvée, elle est sauvée !

Mimma sautille sur la pointe de ses mocassins, faisant de grands gestes.

Restaurée et équipée d'un moteur tout neuf, cette berline ministérielle, une Fiat Balilla 2800, de 1938, ne peut appartenir qu'à un membre de la famille Mondherr, dont la fabuleuse collection de voitures est connue dans le monde entier... Éperdue de bonheur, Mimma se voit déjà à côté du prince charmant qui va l'emmener loin, très loin de la rue *ervadaK*, et tant pis pour les punitions qui vont pleuvoir sur elle qui en est à son premier et dernier coup de folie, Mimma étant consciente de son indignité : si ses parents se sont saignés aux quatre veines pour l'inscrire dans un pensionnat réservé aux filles de l'aristocratie internationale, c'est pour qu'elle acquière ses lettres de noblesse moyennant un beau mariage annoncé dans la presse *people* et sûrement pas pour qu'elle échoue au *Squat 0*.

La berline s'arrête.

La vitre du chauffeur se baisse.

Mimma voit un front pâle barré d'une mèche, des prunelles aussi dures que des galets, une fine moustache et une bouche sans lèvres, dont les dents retiennent un linge aussitôt craché avec mépris : une petite culotte en coton d'enfant sage qui s'est oubliée et que tout le monde semble avoir oubliée – sauf ces clients du *Squat 0*.

— Salope, va ! Circuler comme ça, la nuit, sans slip : quelle pute !

— Si au moins elle était belle ! Mais regardez-moi ce cul bas...

— Et cette toison : faudrait une tondeuse. Ça pue la fille d'ouvrier...

— D'ouvrier youpin ou bougnoule ? Ou les deux ? C'est à la mode, les mélanges !

Des rires porcins explosent, des mains s'élancent de la voiture et s'abattent sur les cuisses, sur les hanches et sur les fesses, rebondies, de Mimma, qui avance comme une aveugle, à tâtons, terrorisée et d'autant plus humiliée qu'elle se sent moche ; toujours elle s'est sentie comme ça : ses parents et, surtout, sa mère – une tyrannique lionne vénitienne, blonde aux yeux noirs – lui ont toujours reproché ses formes méditerranéennes trahissant ses origines, estimées comme un handicap pour l'ascension sociale, dans ce petit pays neutre et bien rangé... Entre une insulte, une fessée et un pinçon, Mimma arrive à la hauteur de la seule enseigne brûlant dans l'obscurité et sur laquelle on peut enfin lire : *Chez Artemisia. Blanchisserie fine. Repassage soigné.*

Une clarté aveuglante explose à l'intérieur de la maison, protégée par un portail en fer forgé, duquel pend une sonnette.

Mimma s'y accroche de toutes ses forces.

Les grilles s'ouvrent et se referment derrière elle, sans le moindre grincement.

— Entrez, voyons ; ne restez pas là, murmure une voix mélodieuse, aux riches nuances et à l'accent indéfinissable.

En haut d'un perron, Mimma voit une jeune dame aux allures de Marilyn Monroe obèse, toute de blanc vêtue, qui l'invite à se réfugier

dans un intérieur frémissant de clapotis, sentant bon le linge propre et le repassage à la vapeur. Des mots obscènes, des mugissements de Klaxon parviennent encore aux oreilles de Mimma, mais comme ouatés par la présence de cette silhouette imposante, aux mains potelées, à la chevelure rayonnant d'éclats platine.

— Vous me sauvez la vie, madame...

— Appelez-moi Artemisia.

*

Assise au milieu d'une buanderie à l'éclairage aveuglant, Mimma observe madame Artemisia, repassant, infatigable, ses draps, selon un rituel secret : elle ouvre la première et la troisième, la deuxième et la quatrième de ses sécheuses, en extrait un drap, referme vivement la machine et plie le linge en quelques secondes, entre ses doigts grassouillets, avant de le soumettre à un repassage vertigineusement rapide, tout en murmurant sans discontinuer :

— Règle numéro un : toujours refermer le hublot après l'extraction d'un drap. Règle numéro deux : le repassage doit être immédiat et couronné par un empilage systématique. Règle numéro trois : ne jamais laisser des draps livrés à eux-mêmes. Ils sont aussi dissipés que des jeunes et prendraient des mauvais plis, comme vous, mademoiselle. Les bonnes anciennes valeurs se perdent et vous n'êtes pas la première brebis égarée que je recueille, rescapée du *Squat 0* ... Ah, cet endroit de perdition est une véritable verrue dans mon cher quartier si beau, si propre !

Vous ne devez pas sortir très souvent, chère Artemisia, mais merci d'avoir baissé la lumière : ça me faisait trop mal aux yeux, songe Mimma, sombrant dans un sommeil bercé par le bourdonnement des machines et par le babil chantant de son hôtesse.

*

— Vite mon p'tit, au lit ! Règle numéro quatre : jamais il ne faut faire attendre des draps : l'impatience les rend dangereux, parole d'Artemisia...

Ébranlée par une main fine, mais énergique, Mimma se réveille et crie.

Au-dessus d'elle se dresse une alerte quinquagénaire aux yeux sombres, au nez aquilin, aux pommettes hautes, balayées de mèches incolores. Son accent indéfinissable (slave ? méditerranéen ?), la riche coloration de sa voix et sa passion fusionnelle pour ses draps sont bien les seuls traits qu'elle ait en commun avec son opulente homonyme, de vingt-cinq ans plus jeune et de trente kilos plus lourde.

— Vous... Vous vous appelez comme votre fille ?

— Jamais eu de fille ! Heureusement, d'ailleurs, au vu de certains spécimens...

— Excusez-moi, mais, si vous le permettez, je voudrais bien contacter mes parents, ainsi que ma directrice du pensionnat. C'est un établissement très cher, papa et maman ont fait beaucoup de sacrifices pour que je reçoive une bonne éducation, avec des demoiselles, presque toutes blondes et minces, d'excellente famille, alors je voudrais leur dire où je suis pour les rassurer, s'il vous plaît, madame...

— Artemisia, il faut m'appeler Artemisia !

— Excusez-moi, Artemisia : où est votre téléphone pour que je puisse...

— Quoi ? Pas de téléphone ici, mademoiselle. Ah, ça alors ! Il faut être tombé bien bas, pour avoir de ces choses-là chez soi !

Mimma se fait toute petite sous l'emprise des yeux obscurs.

— Trêve d'enfantillages. Suivez-moi. Vos draps ont assez attendu. Ça peut devenir dangereux, vous savez...

*

Serais-je encore sous l'emprise de ce cocktail bleuté qu'on m'a fait boire au Squat 0 et qui s'appelait... Comment ? Ah, oui, Moon's Tears...

Passive, Mimma suit la nouvelle Artemisia, qui, sanglée dans un long fourreau noir et blanc, donne l'impression d'avoir encore pris des années et perdu des kilos en quelques minutes. Seule sa voix – ce carrefour d'infinies tonalités féminines, de l'alto au fausset – reste fidèle à elle-même.

— Vous en avez, de la chance : je vous ai réservé ma chambre d'amour.

Mimma se retrouve dans une chambre délabrée, autrefois luxueuse, où un trône un grand lit aux draps immaculés grands ouverts.

— Il faut que mes hôtes se sentent toujours accueillis. Faites comme chez vous, mais, en aucun cas, vous ne toucherez jamais à ce drap rebelle dont le seul travail est de cacher une bien vilaine chose. Vous avez intérêt à suivre mes conseils sinon...

La jeune fille suit la trajectoire d'un doigt décharné visant un crochet de boucher, auquel est pendu un chiffon sale et fripé, cachant quelque chose d'ovale.

Une photo? Un tableau ?

— ...Sinon, tant pis pour vous. Mais je vous fais confiance, envers et contre tout. Bonne nuit, mon petit.

— Bonne nuit, madame...

— Artemisia !

Une ombre de centenaire bossue, couronnée d'un duvet argenté, frôle le mur et s'éclipse, dans un piétinement d'oiseau blessé, de mulot transi de froid.

*

Seule dans la chambre, Mimma se découvre nue.

Des zébrures pourpres balafrent ses seins, des traînées brunes marbrent ses cuisses.

Plus de chaussettes, ni de mocassins... Et ma combinaison ? Où est-elle passée ?

Mou, le linge pendu l'attire, dans lequel Mimma croit reconnaître sa combinaison en piteux état : certes, les circonstances de son accrochage à ce clou restent mystérieuses, mais le moment n'est pas aux questionnements.

Là ! Il faut que je la récupère. Je partirai discrètement, au petit matin, et madame Artemisia n'en saura jamais rien...

Sur la pointe des pieds, retenant le souffle, Mimma décroche le linge avec délicatesse, mais ses précautions sont vaines : le tissu emporte avec lui l'objet qu'il cachait, dans une dégringolade lente et silencieuse.

Si elle le pouvait, Mimma pleurerait, mais aucune larme ne peut plus sortir d'elle.

Encore heureux que ça n'ait pas fait de bruit...

La désobéissante contemple le tas affalé à ses pieds : un tableau au verre éclaté, dans lequel Mimma croit apercevoir un horrible visage, se love dans le pli d'un textile qui est tout, sauf une combinaison de jeune fille. On le dirait plutôt une alaise, usagée et souillée... Cherchant à surmonter sa répugnance, Mimma soulève le tissu malodorant, qu'elle n'aurait jamais dû frôler, pour le raccrocher, sans y arriver.

C'est qu'il est si lourd... ou alors, moi si faible...

Elle lâche la chose – qui s'aplatit, couvrant ce qui n'est pas un tableau terrifiant, mais un vieux miroir terni, jalonné de chiures de mouches – et décide de se coucher, regrettant que la saleté de son corps d'inévitables traces sur ces draps presque glissants à force d'être propres et repassés.

Elle s'endort aussitôt.

*

Un contact la réveille.

La sensation est la même que Mimma éprouva, dans une salle de cinéma, un an auparavant : assise à côté de son père, elle subit les avances d'un homme, pendant toute la durée d'un film au titre bizarre – *La*

Voix de la Lune –, qu'elle dut visionner, parce qu'il faut toujours voir les bons films de cinéastes célèbres. Par la suite, Mimma oublia tout de ce film, pendant lequel elle ne fit que protéger ses seins et ses cuisses des mains adroites, expertes et dures d'un inconnu, cherchant à se glisser dans tous ses recoins de vierge paralysée de honte... L'agresseur mystérieux ayant cessé ses agissements avant la fin du film, Mimma put mettre ses larmes d'humiliation sur le compte de l'émotion cinématographique.

L'horreur renaît, vorace, sous forme d'alaise visqueuse.

Haletant de dégoût, Mimma cherche à décoller le textile de ses chairs, auxquelles il s'accroche, systématiquement, toujours cherchant la faille : quand elle l'arrache de ses seins, il l'enveloppe à la taille, délogé de là, il s'en prend à ses fesses et, dès qu'il s'en écarte, il se plaque, à nouveau, sur ses seins, gardant toujours un pan de plis enchevêtrés dans la bouche de Mimma, l'empêchant de crier, même si ce n'est pas la peine, la jeune fille n'en étant plus capable, puisque les autres draps, celui du dessous et l'autre du dessus, complices de l'édredon, l'étouffent. Écartelée, captive d'une caverne rugueuse et moite, dont les stalactites et les stalagmites la transpercent, elle n'est plus qu'une plaie béante, qu'une explosion de déchirures dans un mouchoir de soie dont la seule valeur était l'état neuf, celui qu'on vient de faire et n'a pas encore servi.

On la libère.

*

Elle se retrouve dans un local rappelant une buanderie et baignant dans une lueur rouge, où toutes les laveuses sont à l'arrêt, surdimensionnées. Debout devant sa planche à repassage, une silhouette de très jeune fille nue, souple, mince et vigoureuse fait ondoyer ses hanches, tendant un doigt aussi raide, aussi impérieux que ses mamelons dressés dans la lumière sanglante embrasant sa blondeur.

— Voici le résultat de votre désobéissance : pour peu qu'on stimule leur voracité, les draps en veulent de plus en plus. Regardez !

Quelque chose de pâle et de froissé gît aux pieds de Mimma. Tendue vers le haut, un nœud de plis évoque le sourire, implorant et rusé, d'un débile profond, ainsi que la détermination d'un chien affamé.

— Veuillez m'excuser et laissez-moi partir, madame... mademoiselle...

— Artemisia ! Vous avez raté toutes mes phases. Sachez que, si vous ne pouvez tenir tête à mon fidèle drap, je ne réponds de rien...

Attaque !

La jeune fille s'abandonne aux succions d'une alaise-ventouse aspirant, de partout, ses fragiles bourgeons éclatés. Ceci pourrait être très douloureux, pour peu que Mimma ne fût pas si diminuée, mais, désormais, elle ne sent presque plus rien, concentrée qu'elle est sur le film à rebours de sa vie : six mains la happent dans la rue *ervadK*, un gaillard noir la retient contre une paroi balafrée, des coupes turquoises sont vidées dans son gosier, une fine aristocrate jubile, puis elle fait une grimace et la vision s'enchaîne sur une chute libre, où Mimma s'agrippe à ces brindilles cassantes qui sont ses souvenirs enfantin, y quêtant une seule vision consolatrice, joyeuse, mais elle trouve que des mines faussement enjouées, que des cadeaux dispendieux et totalement inutiles, en plus d'une allocution télévisée d'un pape tremblotant, à la diction inaudible, avant un insipide repas qui se voudrait dominical.

Finalemnt, la vie n'est qu'un mauvais moment à passer, se dit Mimma.

Une carapace de métal s'abat sur elle.

*

Le corps de Marietta Gori fut retrouvé, une semaine plus tard, enveloppé dans un drap ensanglanté dans le coffre d'une vénérable Fiat 2800 abandonnée au bout d'une rue vouée à la démolition et rebaptisée, par un tagueur, *Rue Kdovre*.

Toussaint Leflamboyant, videur au *Squat 0*, passa quarante-huit heures en garde à vue, où il fut consciencieusement questionné. Il finit par être mis hors de cause et libéré, sans trop d'excuses de la part des enquêteurs, grâce au témoignage de ses collègues, avec lesquels il avait nettoyé le

local, jusqu'à dix heures du matin, alors que le meurtre remontait, au plus tard, à quatre heures du matin. La révélation de l'alibi avait été retardée par le patron du local, réticent au contact avec la police, tout son personnel étant employé au noir.

Le citoyen Leflamboyant quitta le commissariat ayant perdu deux dents et ses dernières illusions sur l'humanité.

Repérés grâce au coup de fil anonyme de l'un d'eux, trois skins passèrent aux aveux : ils avaient bien eu des rapports sexuels avec cette Mimma, qui, plus que consentante, les avait allumés et épuisés : une vraie nympho... Puisqu'elle en voulait de plus en plus, ils n'avaient rien trouvé de mieux qu'entreposer la petite dans le coffre d'une ancienne voiture qu'ils venaient de trouver par hasard, sur un stationnement d'hypermarché, avec l'intention de la libérer, dès qu'elle se serait calmée – seulement, voilà, ils avaient prolongé le temps d'accalmie un peu trop longtemps. Suite à cette déposition entrecoupée de larmes et de regrets pour la famille, les trois écopèrent de quinze ans de prison pour homicide involontaire, destiné à se rétrécir comme peau de chagrin pour cause de bonne conduite.

Les parents de Mimma noyèrent leur deuil pour une fille qu'ils n'avaient jamais vraiment aimée dans le subtil ennui d'une vie bien rangée. Leurs ennuis financiers dus à la famineuse pension mensuelle versée pour la bonne éducation de feu la *signorina* Gori furent éponnés grâce au dédommagement discret, mais conséquent, que les Mondherr leur versèrent, de la main à la main.

Le dernier rejeton des Mondherr, dont la presse *people* préférait ignorer les exploits moins *glamour* que politiques, ne fut jamais inquiété.

L'affaire Marietta Gori fut donc rapidement classée, à la satisfaction de toutes les parties en cause, malgré un mystère caché à la presse et que la police et les légistes ne crurent pas bon élucider, concernant l'état du cadavre : échaudé, disloqué et aplati, on aurait dit qu'il avait été plongé dans de l'eau bouillante, brassé à une vitesse de rotation vertigineuse et écrasé par une immense enclume, chauffée à blanc.

Fou dessein

Pour André Lejeune, le plus sexy des Oncles Horrifiques

Garé dans l'ombre, le chirurgien Giacomo Celati vient de faire son choix parmi les putes du Viale Rosselli, le boulevard le plus triste de Florence : une boulotte fagotée dans un vieil imperméable, qu'elle ouvre tous les dix pas, dès qu'elle se retrouve sous la lumière crue d'un réverbère, toujours le même.

Ses cuisses sont deux mortadelles gélatineuses.

Son ventre est un volcan raviné.

Ses seins...

Celati démarre sans bruit, roule jusqu'à elle, lui fait signe d'approcher.

La *mamma* obéit, sans se presser.

— Combien ?

Elle regarde à l'intérieur de la voiture et voit un quadragénaire tout ce qu'il y a de plus convenable.

— Chais pas, murmure-t-elle, en dialecte sicilien.

Une demeurée à la voix gutturale, où vibre une obscure résignation.

— Cinq cents mille.

Pas de réponse.

Les mains gantées de Celati se crispent sur le volant.

— T'es sourde, ou quoi ?

— C'est que ça fait beaucoup...

— C'est que je suis très exigeant.

— Le client est roi, dit la femme, échouant sur le siège du mort.

*

Elle sent si fort que Celati laisse sa vitre ouverte. De temps en temps, il inspire la brume d'un février particulièrement froid et humide, dans

lequel Florence se noie y perdant tout, jusqu'à son nom, pour devenir une sorte de banlieue londonienne.

La mère de Celati, avec laquelle le chirurgien vit en célibataire, adore ça : le brouillard, Londres, les romans d'Agatha Christie (même si elle avoue ne pas comprendre grand chose aux énigmes policières), bref, tout ce qui fait britannique, du moins dans l'esprit d'une petite bourgeoise florentine. Elle n'a jamais quitté sa ville, ni même son quartier, mais a travaillé, pendant quarante ans, comme vendeuse chez *Blueberry*, la boutique la plus anglaise de la ville qui, avant d'être transformée en MacDo, arrosa de ses Mackintosh double face les assoiffés d'élégance sobre : la seule et la vraie, selon la *Signora* Celati, qui a élevé son fils dans le culte de la discrétion, de la modestie, de l'effacement...

Tant et si bien que, lorsque j'étais jeune, on ne m'a jamais remarqué, sauf pour me faire des vacheries. Merci, maman !

Au fur et à mesure qu'il s'enfonce, à vive allure, dans une brume de plus en plus épaisse, Celati revit les circonstances qui ont déterminé sa vocation.

*

Tout avait commencé au lycée Dante fin avril 1968, alors qu'il s'apprêtait à passer son bac. Sa mère ayant annoncé qu'elle mourrait de honte s'il obtenait une moyenne inférieure à huit sur dix, le garçon passait tout son temps en révisions acharnées, avec de bien piètres résultats : la faute à son amour sans espoir pour la demoiselle la plus jolie de son lycée et la plus riche aussi, ses parents étant propriétaires des magasins les plus snobinards de Florence, *Blueberry* inclus.

Agata Beltalenti di Baghiera.

Elle possédait, des deux côtés de sa famille, d'énormes quartiers de noblesse, au moins aussi gros que ses seins, dont les remous au-dessous de sages chemisiers en cachemire rendaient Celati fou et rayaient de sa mémoire toutes les notions péniblement apprises : les vers de Pétrarque et de Dante, les formules de physique, les dates clés de la guerre de Cent Ans et les reliefs des Andes se transformaient en magma, écrabouillés par

les mamelles d'Agata, dès que celles-ci s'imposaient à l'esprit du garçon – et elles s'y imposaient tout le temps. Épuisé par ses révisions, par ses plaisirs solitaires et par les bouderies de sa mère dès qu'elle découvrait des notes inférieures à huit sur dix et des traces suspectes sur les draps de son fils, le candidat bachelier ne savait plus où donner de la tête... Or, il était précisément en train de se la tenir entre les mains, les yeux rivés à un passage particulièrement édifiant de la *Légende dorée*, où Jacques de Varagine donnait le meilleur de lui-même (*...Alors Quintien ordonna que les seins de la vierge Agathe fussent tordus et arrachés. Elle lui dit : – Tyran féroce et impie, n'as-tu pas honte d'amputer une femme de ces seins que tu as sucés tout petit ?...*), quand la porte de la classe déserte s'ouvrit.

L'instant d'après, Agata était assise à côté de lui, l'interrogeant, de sa voix cristalline sans accent régional, caractéristique des Italiennes de la haute.

— Puis-je te poser une question, Giacomo ?

Le nez perpendiculaire à son double objet du désir, le garçon émit un son étranglé, vaguement affirmatif.

— Pourquoi passes-tu toujours tes récréations tout seul, à lire ces horreurs ?

Elle s'était tellement rapprochée de lui, que sa cuisse enrobée d'un léger kilt (de chez *Blueberry, of course*) vint frôler le genou du jeune homme, en pleine et désespérée tumescence.

— Révisions, lâcha-t-il, enfin.

— *Poverino !* Le pauvre !

Giacomo fixa les lèvres d'où ce cri, apparemment du cœur, venait de jaillir. Pour la première fois, il constata que la bouche d'Agata était loin d'être parfaite : trop grande, trop charnue, d'une couleur violacée, genre myrtille écrasée, qui ne devait rien à un rouge à lèvres – comme toutes les filles bien nées, Agata ne se maquillait point – évoquant la nuance de viscères nus. Il préféra replonger dans la lecture de la *Légende*, dont les

lignes se mirent à danser dès qu'une menotte potelée vint se poser sur son bras.

— Ça fait longtemps que j'aurais voulu t'aborder, mais je n'osais le faire. Malgré mes apparences, je suis une grande timide, tu sais ? D'où ma sympathie pour les garçons réservés, comme toi. Les autres camarades aussi se font du souci pour toi, donc on s'est dit qu'une petite sortie te ferait le plus grand bien. Demain dimanche après-midi, j'organise une petite fête chez moi, dont tu serais l'invité d'honneur. Content ?

— Quoi ?

Bien que peu friand de contes de fées, le jeune homme comprit ce qu'avait dû éprouver Cendrillon, au moment où la citrouille s'était transformée en carrosse, direction le bal.

— Oui ou non ?

— Ma mère...

— Voyons ! La *Signora* Celati, notre employée modèle, ne peut s'opposer à ce que tu viennes : elle en sera même ravie.

— C'est possible...

— C'est même sûr.

— Je vais lui en parler ce soir, à l'heure du dîner, après la météo...

— Parfait. Alors, je t'attends vers cinq heures. *Ciao*.

Agata chuchota ce dernier mot tout contre une oreille rouge, derrière laquelle elle déposa un bisou, froid sur peau brûlante. Pendant tout le reste de la journée, le garçon flotta dans des eaux troubles, à la confluence de l'attraction avec la répulsion pour les lèvres qui avaient glacé, l'espace d'un *ciao*, sa nuque.

*

La noble demoiselle ne s'était pas trompée. Après un moment d'incrédulité, au cours duquel elle avait failli s'étrangler avec son *minestrone*, la *Signora* Celati – une maigrichonne très nerveuse, plate de partout – jubila à l'idée de cette invitation, indice sûr de promotion sociale : n'était-ce pas dans ce but qu'elle avait inscrit son fils au Dante, le lycée le plus huppé de Florence ? Un instant, elle songea même à un

grand mariage, mais sut se ressaisir : déjà, dans l'esprit pragmatique de la veuve Celati, l'angoisse avait remplacé l'euphorie.

Une invitation si prestigieuse exigeait une tenue à la hauteur!

Certes, la garde-robe de son fils comptait des tenues correctes, même qu'il n'y avait que ça. Mais, avec les Beltalenti, on passait à une vitesse supérieure pas prévue dans le budget du mois. À moins que...

Le garçon vit sa mère se lever pour se précipiter dans le couloir où il avait une grande armoire, toujours fermée à clé, où pendaient les "bons" vêtements : si bons qu'il était interdit d'y toucher. Elle revint de suite, tout excitée et chargée d'une housse flairant bon et fort la naphtaline.

— Un *Blueberry* en direct de Londres, dernier modèle. C'était pour te l'offrir après ton bac, si tu le passes avec plus de huit sur dix, mais...

— Fallait pas : ça doit coûter très cher.

— On m'a fait le prix pour employés maison.

En un tour de main, le jeune homme se retrouva harnaché d'un Mackintosh double face aux boutons de cuivre, où un B était gravé.

— On dirait un vrai petit Milord, observa la brave dame, reculant de trois pas pour mieux admirer l'ensemble.

— Un peu trop grand, non ?

— Sur ton costume du dimanche, ça n'y paraîtra pas.

— Lourd pour la saison, je crois...

— En avril, ne te découvre pas d'un fil ! En plus, il n'y a plus de saisons et la télé nous a promis de la pluie et la fraîcheur : un printemps anglais va s'abattre sur la Toscane, qu'ils ont dit, noir sur blanc.

— Cette odeur de naphtaline...

— Une bonne nuit d'aération et le tour est joué !

Il n'objecta pas davantage. Après tout, sa vendeuse modèle de mère avait peut-être raison. Il alla se coucher, non sans avoir adressé des prières à tous les saints de la *Légende dorée* et, surtout, à Sainte Agathe, patronne des filles aux beaux seins, sur lesquels il chercha à se concentrer, se masturbant, avec patience, quêteant une jouissance qui ne vint pas.

*

Le matin ne fut pas moins décevant.

Ouvrant les volets, force fut de constater qu'un grand beau temps était là pour démentir les prophéties de la télé, ce qui n'ébranla point la confiance de la mère Celati : le printemps anglais serait pour l'après-midi, décréta-t-elle, mettant son chapeau dimanche, réservé à la grande messe dans l'église des Trois Vierges – la paroisse la plus chic de Florence. Installés sur leur banc familial – dont la location, plaque incluse, coûtait une petite fortune –, les Celati assistèrent au service religieux avec leur inattention habituelle, la mère scrutant la foule des fidèles à la recherche des personnalités locales, le fils absorbé dans la vision d'un triptyque baroque – exécuté par le peintre Vittorio Truci, dit le Poppi, si cher à l'Inquisition –, ornant l'une des chapelles latérales et représentant les trois saintes auxquelles l'église était dédiée.

Sur le volet de gauche, on voyait Sainte Agnès, nue sous un péplum transparent, liée à un poteau et livrée aux fouets de ses bourreaux, alors que, sur le volet de droite, des tenailles incandescentes menaçaient les yeux de Sainte Lucie : pâmée, fin prête à l'énucléation, elle contemplait les angelots dodus guettant du haut de leurs cumulus dorés. Mais la préférée de Giacomo était celle du volet central, Agathe, la responsable de ses premiers émois : une plantureuse brune qui, dénudée jusqu'à la ceinture, offrait ses seins de starlette aux sécateurs de ses tortionnaires. Comme ses collègues, Agathe adressait un sourire de circonstance baroque aux anges qu'elle rejoindrait après le massacre de ses appas, mais son expression était encore plus frappante que chez Agnès et Lucie. La bouche grand ouverte, les yeux révoltés, on aurait dit que la jeune vierge jouissait, au contact des lames prêtes à se refermer sur ses tétins raidis. Tel Jacques de Varagine dans sa *Légende*, Poppi y était allé de ses plus moites fantasmes, sous couvert de moralisme et de piété, avec un résultat concluant : son triptyque était un chef-d'œuvre, dans le genre bondieuserie perverse.

Le garçon était en train d'imaginer ce que la sainte endurerait par la suite, quand il aperçut Agata Beltalenti en contrebas du triptyque : voilée et agenouillée dans un confessionnal, le dos secoué de spasmes, elle était en train de rire – ou de sangloter ?

Sa mantille tomba.

Elle se retourna et Giacomo faillit hurler de peur.

À cet instant précis, tout le monde se leva debout et la vision disparut derrière un rideau d'endimanchés. Les bras ouverts face à ses ouailles, au milieu de ses enfants de chœur et d'écœurantes bouffées d'encens, le curé venait d'entonner le *Ite missa est*, auquel les fidèles répondirent par un *Deo gratias* des plus sincères, tellement ils étaient heureux d'avoir acquitté leur corvée pour se précipiter, enfin, vers les bars de la place de la Seigneurie, histoire de faire passer l'hostie à grand renfort d'apéritifs, avant le lourd repas dominical.

Au moment de quitter l'église, le garçon jeta un coup d'œil craintif à l'agenouilloir du confessionnal : vide.

Sa mère s'accrocha à son bras et se mit à chuchoter, énumérant toutes les personnalités qu'elle avait reconnues, par-ci, par-là. Agata – *la padroncina*, la petite patronne, comme la veuve Celati l'appelait – n'était pas dans la liste, alors qu'elle aurait été la première cernée par l'infaillible regard maternel, si jamais elle s'était effectivement trouvée sur cet agenouilloir si proche. Assez soulagé, Giacomo se dit qu'il avait une vie entière pour oublier son hallucination d'un instant.

Il se trompait.

*

Pour aller chez les Beltalenti, il fallait changer de bus deux fois.

S'étant trompé d'arrêt, le garçon rata la seconde correspondance.

Il attendit la suivante pendant trois quarts d'heure.

Le soleil tapait sur son Mackintosh, avec une verve estivale.

Printemps anglais, tu parles !

Assoiffé, il se risqua dans un bar, pour quémander un verre d'eau du robinet, ce qui lui valut le mépris du barman. Toute honte et eau bues, il

sortit du bar et se précipita vers l'arrêt, où stationnait le bus, mais celui-ci fila, sans même le voir.

C'est ça l'élégance effacée, réfléchit-il, contemplant, avec haine, les boutons cuivrés de son pardessus, s'apprêtant à attendre l'aléatoire arrivée du bus, sans plus oser bouger, conscient de son odeur de transpiration et de naphthaline stagnant sous sa carapace anglaise.

Je n'enlèverai ça pour rien au monde, se promit-il.

*

— *Good evening, Sir*. Puis-je vous débarrasser ?

Sourire indulgent du majordome.

Le garçon refusa, serrant son imperméable contre ses sueurs naphthalinées, et se laissa guider à travers de vastes salons aux meubles d'époque, aux sols marquetés, aux plafonds en caissons, jusqu'à une petite pièce borgne, où étaient entassés des vêtements, pour la plupart intimes : des slips masculins, des chaussettes, des bas en nylon, des soutien-gorge, des porte-jarretelles, des petites culottes se mélangeaient dans un joyeux et impatient désordre.

— Puis-je vous débarrasser, insista le majordome à la beauté inadmissible : entre vingt et trente ans, un mètre quatre-vingt au bas mot, carrure athlétique, cheveux blonds, yeux verts et l'accent british en prime.

Ma mère aurait mérité un fils comme lui...

— *I beg your pardon ?*

— Je préférerais garder mon Mackintosh, si vous le permettez, monsieur...

— *Sorry, Sir*. Je ne crois pas que je puis accéder à votre demande. Vous n'êtes sans doute pas sans savoir que Mademoiselle a organisé un raout un peu spécial, en l'absence de ses parents.

Subtil relent de moisi, lèpre violacée affleurant des parois.

— Donc, il faut absolument vous déshabiller.

Une longue main désigna une porte entrebâillée, de laquelle se dégageaient des soupirs, des gémissements, des succions.

— Ils sont tous nus, dans la pièce à côté. À Paris, cela s'appelle une partouze, *do you speak French* ? Mademoiselle a dit que vous êtes libre de vous en aller, au cas où cette soirée ne vous conviendrait pas.

— NON !

Il se dévêtit avec une violence qu'il n'aurait jamais soupçonnée en lui-même, contemplant la flaccidité qui s'empilait à ses pieds avec l'horreur incrédule d'un écorché face aux arrachements progressifs de sa peau. Une séquence – texte de Varagine, images de Poppi – défilait dans son esprit, découpée en gros plans : croupe zébrée d'Agnès, orbites sanglantes de Lucie et gerbe rouge fusant, en éruption volcanique, du torse ravagé d'Agathe...

Le slip du garçon tomba et une rigole de sueur traversa son front.

Regardant ailleurs, le domestique ouvrit la porte sur la pièce d'à côté, soudain silencieuse : on aurait dit qu'une radio venait de s'y éteindre.

— *Enjoy yourself, Sir.*

*

— Ça, alors ! Je sens que je vais mourir de honte ! Justifie-toi, si tu peux !

Secoué de hoquets, sanglée dans un tailleur aussi strict que la tenue des autres invités – des élèves du lycée Dante, pour la plupart –, Agata se tordit les mains, et se mordit profondément les lèvres. Le garçon croisa les mains sur son pénis détumescent et recula vivement, comme s'il craignait une quelconque giclure de ces bourrelets violacés.

— Le majordome a dit partouze, souffla-t-il.

La belle se voila la face des deux mains.

— Sais-tu ce que ça veut dire ce mot français, au moins ? Quant au majordome – *butler, please* – il sera licencié séance tenante, s'il s'est permis une pareille chose. Où est-il, ce malappris, que je le renvoie... Oh ! Ouch ! Aaah !

N'y tenant plus, Agata découvrit la congestion de sa figure, excavée par un fou rire auquel les autres invités se joignirent sa retenue. Seul le

soi-disant *butler*, sans doute trop anglais pour ces manifestations bruyantes, se contenta de sourire aux anges.

— Tu ne nous en voudras pas, j’espère ! Considère ça comme un bizutage initiatique. Bienvenue chez nous : ta mère sera contente, pauvre femme ! Tiens, je te présente mon fiancé, qui joue si bien les domestiques : Lord Bradley Pittsburgh, candidat au poste de consul du Royaume Uni, à Florence... Mais où vas-tu ? Ce n’était qu’une blague entre copains et, après tout, tu as le goût du martyre, non ? Quand on passe ses récrés à lire la *Légende dorée*...

*

Jamais il n’aurait pu dire comment il y était arrivé, mais il était bien là, dans l’église des Trois Vierges, assis sur le banc familial, sans plus aucune pensée dans sa tête, sinon des prières récitées à l’envers, dans une terreur croissante : le soir du dimanche, toutes messes dites, la paroisse la plus chic de Florence était plus sinistre qu’une morgue, avec son odeur de fleurs pourries, son obscurité à peine éclairée par les bougies agonisant dans les chapelles latérales et son silence absolu – ou presque. Car, si on tendait bien l’oreille, on pouvait déceler des bruits sourds, comme si un animal volumineux était en train de se débattre dans un espace confiné.

Le sacristain ou monsieur le curé en train de ranger des affaires, sans doute, se dit Giacomo dans un frisson qui n’était pas de froid : loin de baigner dans son habituelle fraîcheur, l’église était plus chaude que l’air de ce lourd soir de mai. Seulement, voilà : la sacristie était à l’autre bout, alors que ce vacarme provenait plutôt de... Préférant ne pas approfondir la question, le garçon se fit un énième signe de croix inversé, réitéra l’offre de son âme au diable – sans trop y croire, juste en dernier recours contre ceux qui l’avaient humilié, après la trahison de sa sainte préférée – et entama sa dernière série d’*Ave Maria* sacrilèges.

Il dut s’interrompre à cause d’une bouffée de chaleur pestilentielle, aussi violente que la soufflerie d’un four crématoire, dont il crut entendre le grondement profond, mêlé à des sons plus humains, tels des sanglots –

ou des rires ? Il ôta son *Blueberry* et le déposa sur la plaque en cuivre où le nom *CELATI* se pavaneait, en lettre cubitales. Là, au moins, il était sûr de ne pas l'oublier : s'il rentrait sans son précieux cadeau, ce serait le bouquet ! Comment expliquer cette disparition à sa mère ?

Une violente clarté, une série de coups de plus en plus sourds et proches le forcèrent à se tourner vers la chapelle latérale, où les langues des bougies moribondes s'élançaient vers...

Quoi ?

Au-dessus des flammes flottait un triptyque qu'on aurait dit peint par un Poppi délivré de tout alibi pieux et qui aurait pu être la suite de la séquence vue par le garçon, lorsqu'il se déshabillait dans l'antichambre d'Agata : sur les volets latéraux, Agnès et Lucie se faisaient violer par une cohue de centurions au regard aussi hideux que celui de Quintien, l'amoureux éconduit d'Agathe, en train de baver sur un plateau sur lequel s'affaissaient deux cônes livides. À l'arrière-plan, ce qui restait de la sainte s'arc-boutait dans une mare de laquelle seul émergeait un vaste rictus, source de grognements et de pestilence, de plaintes acérées et de rires caverneux, dont les échos vibraient dans le confessionnal qui s'ébranlait, telle une immense chauve-souris ensommeillée et surprise par le crépuscule d'un printemps qui n'en finit plus de s'annoncer. *Bienvenu chez nous : ta mère sera contente, pauvre femme*, entendit Giacomo, avant de s'évanouir sous la masse surgie, hoquetante, du confessionnal.

*

Sa mère ne fut pas du tout contente, ce soir-là, quand le futur chirurgien rentra sans son imperméable, dont il ne pouvait justifier la disparition : pendant la semaine suivante, la veuve Celati n'adressa la parole à son fils que pour lui reprocher la perte d'un objet si coûteux, qu'elle avait obtenu à un tarif préférentiel, après des années de sacrifices, et qu'il n'était pas question d'aller réclamer aux Beltalenti, si tant est que Giacomo l'avait oublié chez eux.

Mais, au fait, où avait-il pu égarer ce miracle de la couture anglaise ?

Harcelé, questionné, le jeune homme ne répondait rien.

Les repas expédiés, il partait s'enfermer dans sa chambre.

— Révisions, lançait-il, quand les tambourinements maternels sur la porte se faisaient un peu trop insistants.

Les révisions payèrent : le garçon se mit à accumuler les succès scolaires.

Deux mois plus tard, il décrocha son bac avec la moyenne de neuf sur dix.

Sa mère le pardonna et lui offrit un nouveau Mackintosh.

*

En février 1970, un couple très jeune, très beau, très riche et très noble fit la une de la presse régionale et nationale, juste au lendemain de leurs fiançailles officielles, amplement relatées dans la chronique mondaine. Non, ils ne s'étaient pas mariés, ni séparés : ils s'étaient juste fait massacrer "barbarement", selon l'avis unanime des rédactions, vu le caractère sordide de certains détails – les testicules de Lord Bradley Pittsburgh s'étant retrouvés à la place de ses yeux, énucléés et aussi introuvables que les seins de sa fiancée.

On imputa l'horreur au monstre de Florence, qui commençait, en ce temps-là, à ensanglanter la campagne Toscane. Mais, puisqu'il n'y avait pas moyen de mettre la main sur ce monstre et que l'opinion publique s'impatientait, la police fit une rafle dans des communes hippies, où résidaient des individus bien connus des services comme maoïstes, pacifistes, anarchistes – et qui, de ce fait, pouvaient être tout aussi bien satanistes, tant qu'à faire, la sauvagerie du crime évoquant celle de Charles Manson, qui avait fait ses preuves l'année précédente.

Pendant que, dans les commissariats toscans, on tabassait les présumés innocents, Celati passait ses examens à la faculté de médecine de Florence, avec une moyenne constante de trente sur trente avec mention et les félicitations du jury.

— Pour un premier coup, c'est un coup de maître ! Vous avez le bistouri très sûr, jeune homme, lui avait dit son professeur d'anatomie, un mandarin qui, pourtant, ne faisait de cadeau à personne.

— C'est juste que je suis un obsédé... du travail bien fait, avait répondu l'étudiant, avec un sourire modeste.

En effet, si ses crimes suivants n'eurent pas l'éclat de la notoriété, ils eurent le charme discret de la perfection, puisqu'ils ne furent jamais découverts.

*

Respecté de tout le monde et idolâtré par les rombières qui allaient se faire lifter dans sa clinique pilote, le *Dottor* Celati recrutait ses victimes dans le sous-prolétariat urbain, avec une nette préférence pour les immigrées du Sud de l'Italie : en bon Florentin anglophile, le chirurgien méprisait les *terroni* (culs terreux) du Midi et rien ne l'excitait davantage que de crier des insultes racistes à ses victimes bâillonnées, alors qu'il procédait à leur vivisection, dans les souterrains bien insonorisés de son établissement, où la police n'était jamais descendue pour vérifier le contenu de certaines chambres froides. Et, d'ailleurs, pourquoi aurait-elle procédé à des fouilles ? Aucun rapprochement n'était possible entre le praticien et des paumées à la dérive, dont Celati vérifiait le déracinement, par un interrogatoire apparemment anodin, ayant le double avantage de mettre la victime en confiance.

— Quel est ton petit nom, ma jolie ? avait-il demandé à sa première proie, une toxicomane opulente et loquace.

— Annunziata, avait-elle répondu, enchantée d'être tombée sur un monsieur si courtois.

Les autres avaient répondu Santina, Carmela, Concetta, Immacolata et Rosalia. À toutes, il avait lancé, avec un clin d'œil :

— Pour ce soir, je te rebaptise Agata.

Et d'accompagner ces mots de son signe de croix sacrilège, qu'aucune n'avait jamais remarqué, sinon bien plus tard et trop tard – au terme de longues heures d'agonie.

*

— Quel est ton petit nom, ma jolie ? demande-t-il à la péquenaude du Viale Rosselli qui lui tourne le dos, concentrée dans la contemplation d'un paysage invisible dans le brouillard.

Pas de réponse.

Luttant contre une montée d'insatisfaction, Celati répète la même phrase, tout en étant conscient que, pour la première fois de sa carrière de tueur en série, il pose sa question sans enthousiasme, submergé qu'il est par une sensation de déjà vu – semblable à celle d'un dormeur confronté à un cauchemar familial – qui l'accable depuis l'abordage de la pute, malgré son profil de victime idéale.

Toujours silence radio.

Des demeurées, j'en ai embarqué, mais celle-ci bat tous les records, se raisonne Celati, avant de questionner son invitée pour la troisième fois.

— Comme si tu ne le savais pas, lui répond, enfin, une voix cristalline, sans accent régional aucun.

Surpris en plein virage, Celati perd le contrôle de sa voiture. Embardée, hurlement de klaxon, appel de phares. Le chauffeur évite de justesse le camion d'en face, mais, ayant buté sur le fragile garde-fou de gauche, il l'enfonce et dévale un talus au bas duquel il s'immobilise, après plusieurs tonnes.

*

Jamais il ne pourrait dire pourquoi il se trouve encore là, mais toujours est-il qu'il est bien garé en bordure du Viale Rosselli, affalé sur le volant de sa voiture, à côté d'une passagère dont le dos massif est secoué de sursauts. Une odeur intolérable – mi-encens, mi-charnier – envahit l'habitacle. Celati appuie sur le bouton d'ouverture des vitres, mais le mécanisme est coincé.

Une rigole de sueur traverse son front.

— Que s'est-il passé ? demande-t-il, sans autre intonation que celle de la panique montante.

La passagère reste emmurée dans son silence, le front appuyé contre la vitre embuée, d'où l'on voit surgir, toute brume dissipée, la pure et

dure tristesse du Viale bien connu, avec ses putes et ses façades décrépies blêmissant sous les néons des réverbères.

La panique de Celati explose.

— Que s'est-il passé ? Hein ? Me serais-je endormi au volant ? Réponds !

Une menotte potelée se dresse et allume le plafonnier : son éclat blême baigne la manche d'un vieux Mackintosh, sur laquelle brille un bouton de cuivre, gravé d'un B.

— Simple retour à la case départ : incessamment, tu aborderas celle que tu crois ta prochaine victime, tu t'enfonceras dans le brouillard avec elle et tu revivras les heures les plus humiliantes de ta vie, jusqu'à ton accident de la route et ainsi de suite, pour les siècles des siècles, répond la voix cristalline.

Les mains gantées de Celati se crispent sur le volant.

— Tu veux dire que je suis...

— Oui.

— Depuis quand ?

Elle se tourne, lui livrant la sphère lisse de son visage, sans autre trait qu'une molle bouche tordue.

— Aucune idée, mais pas depuis longtemps, en tout cas : seuls les nouveaux-morts posent des questions aussi débiles. Alors, prêt ? Quand j'ouvrirai mon imperméable pour la cinquième fois, tu rouleras à ma rencontre et tout recommencera. C'est affreux, mais on n'a pas le choix. Si tu crois que ça m'amuse, de partager mon éternité avec un type que j'ai toujours méprisé et qui a été aussi mon assassin... *Ciao*.

Contact de deux bourrelets froids sur sa nuque.

Elle est déjà là, qui s'exhibe, fidèle à son réverbère.

*

Garé dans l'ombre d'un triste boulevard qui pourrait être le Viale Rosselli, Celati observe le va-et-vient d'une pute dont le torse n'est qu'une plaie béante. Ça fait quatre fois qu'elle le montre : dans dix pas, il démarrera aussitôt, sans bruit, avec l'obscur résignation des damnés.

Histoire incolore

— Hélène ? Avez-vous trouvé le dossier de l'élève qui perturbe mes cours ? Nom, Beztsvetny, prénom, Irina. Hélène, c'est à vous que je parle !

Ma secrétaire ne répond pas, et ce n'est pas la première fois. Elle se fait désinvolte et négligente, depuis quelque temps : son bureau croûle sous la correspondance restée sans suite et sous les dossiers poussiéreux empilés les uns sur les autres, sans critère aucun.

— Mademoiselle, êtes-vous là ?

Pas de réponse, mais ça ne prouve rien : Hélène a pris la sale habitude de se cacher dès que j'arrive. Souvent, je l'ai aperçue, escamotée entre deux rangées d'étagères, m'adressant des protestations futiles, telles *madame la directrice, je ne fais que ça, chercher, chercher, chercher, je vous jure...*

Moi, j'ai horreur qu'on jure à tort et à travers : dans ma famille, le serment est sacré, mais, quand je lui rappelle ce principe, Hélène fond en larmes. Comme ses reniflements m'exaspèrent, je suis presque soulagée de ne pas la voir, mais je ne quitterai pas son lieu de travail sans lui avoir signifié mon avant-dernière sommation.

— Le dossier Beztsvetny doit m'être remis par vos soins, incessamment et dans les meilleurs délais. *Nié khotchou, trébuïou* ! Je ne veux pas, j'exige.

*

En attendant Hélène au tournant, je hante le couloir de mon institution, à laquelle j'ai consacré mon existence... Et voilà qu'elle surgit, la longue et maigre insignifiante qui s'oppose à mes lois pédagogiques. Quand nous nous croisons, elle s'arrête net, tête baissée, serrant contre son ventre l'épais classeur qui ne la quitte jamais, comme si elle espérait y puiser une protection quelconque.

Irina Beztsvetny.

— Madame la directrice, êtes-vous là ? demande-t-elle, calmement.

— Quelle question. Regardez-moi dans les yeux.

Mi-masqués par ses lourdes paupières, ses iris fuyants sont aussi pâles que ses cheveux : on dirait que cette fille est une fresque délavée par le temps, et je comprends la peur qu'elle inspire à mon personnel enseignant et administratif... Mais pas à moi, oh non : une comtesse Trutchinski ne craint rien, ni personne.

— Où allez-vous, comme ça ?

— Suivre votre cours d'histoire.

— Comptez-vous vous obstiner dans votre comportement ?

— Oui.

— Savez-vous que vous allez passer en conseil de discipline ?

— Oui.

— À cause des problèmes liés à votre dossier, j'aurai un léger retard, mais, soyez-en sûre, je frapperai un bon coup !

— À votre aise, madame la directrice.

Et la dénommée Beztsvetny de s'éloigner, un petit sourire en coin.

*

Me revoilà dans le secrétariat.

Toujours pas d'Hélène, et c'est tant mieux : la vue de cette vieille fille en pleurs, reniflant entre deux *je vous jure, je vous jure* dans un éboulement de papiers poussiéreux, n'aurait fait que m'exaspérer davantage... Mais, tiens, j'aperçois un message griffonné à la craie sur le tableau noir que j'ai destiné aux messages urgents pour la direction :

Nous sommes dans la salle de musique, Mr l'architecte décorateur

Signé Mr Mme Profilet Alain

Trop c'est trop ! J'y vais de ma dernière sommation :

— Hélène ! Où que vous soyez, sachez que vous êtes licenciée, que vous trouviez le dossier Beztsvetny ou non. Comment avez-vous osé

permettre aux Profilet, ces intrigants, de pénétrer dans mon sanctuaire, pire, d'inscrire des messages sur *mon* tableau ? Justifiez-vous, Hélène !

Pas de réponse.

Tant pis : je saurai régler ce problème tout seule, comme d'habitude.

Depuis l'invasion des Bolcheviks, nous en avons vu d'autres, n'est-ce pas, père ?

*

Avec Beztvetny, les Profilet constituent mon pain noir quotidien : ils veulent absolument racheter mon pensionnat pour jeunes filles de l'aristocratie indigente et le reconvertir en auberge de charme. Leur offre pour achat est ridicule (pour cause de vétusté des lieux, prétendent-ils), mais, m'offriraient-ils l'Hermitage de Saint-Petersburg, tableaux compris, je refuserais : personne n'aura le droit de s'installer ici, tant que moi, Maria Youlievna Trutchinski, serai dans ces murs.

Une auberge de charme, ça doit abriter des horreurs.

Certes, les Profilet, des nouveaux riches (une baba et un moujik de la plèbe, qui ont su faire prospérer leur quincaillerie) ne sont pas les premiers qui ont osé proposer l'inconcevable transaction, mais ils sont les plus déterminés, les plus têtus. Malgré mes efforts de dissuasion (et, croyez-moi, je suis experte en ce domaine), ils insistent, forts de l'appui de la mairie, où les socialistes font la loi, en cette paisible ville, française et provinciale.

Dire que nous avons espéré y être à l'abri des Bolcheviks, père et moi !

Mais non : nous y avons été nargués, humiliés, inspectés.

Notre institution, elle, fut littéralement traînée dans la boue.

Quand père décéda, je me jurai – et ce verbe est sacré, pour les Trutchinski – que jamais je ne baisserai les bras, que toujours je résisterai aux rouges menaçant notre institution de fermeture sous prétexte d'une soi-disant absence de mise aux normes...

Quelle aberration ! Comme si la noblesse était soumise aux normes !
Passons.

Ils m'ont aussi reproché le manque d'effectifs dû à mon esprit élitiste, mais il n'est pas question que j'accepte des indigentes dépourvues d'un arbre généalogique prouvant leur indéfectible appartenance à l'aristocratie. À ce sujet, j'avais ficelé un dossier plein d'argumentations imparables, que j'ai déposé moi-même sur le bureau du maire.

Jamais eu de réponse.

Juste des lettres d'intimidation, confiées à ma soi-disant fidèle secrétaire, Hélène, qui avait fini par les laisser s'entasser dans la poussière du bureau, sans même se donner la peine de les décacheter... On n'est plus servi, et j'ai bien fait de la licencier, celle-là.

Pour en revenir à mon calvaire administratif, j'ai totalement toujours pris sur moi : même malade, même à bout de forces, longtemps, chaque jour, première heure, je me suis installée dans leur minable antichambre socialiste, assise bien droite, la tête haute et en haute tenue, coiffée de mon turban en velours noir, gantée de satin blanc. J'ai attendu et attendu, sans bouger, avant de comprendre – sans pour autant l'accepter – la dure réalité : la mairie de cette petite ville française, soi-disant accueillante aux nobles rescapés des bourreaux rouges, a toujours soutenu et soutient les roturiers dans le genre des époux Profilet, qui, en cet instant, dépassent toutes les bornes...

Regardez-moi ça.

Comme s'ils étaient chez eux, ces manants profanent ma salle de musique: monsieur fait joujou avec le fauteuil à bascule où père trépassa, madame cherche à ouvrir mon piano, un splendide Pleyel, que père m'offrit économisant sur ses maigres revenus de chauffeur de taxi... Avec eux, je vois un inconnu – sans doute l'architecte décorateur annoncé sur *mon* tableau noir du secrétariat –, un autre moujik de leur acabit, très sûr de lui-même.

Muni d'un mètre, il prend des mesures tout en proférant des insanités :

— Et voilà messieurs-dames ! Ici, on installera votre piano-bar américain, *high tech*, mais pas trop hard trend, pour que l'ambiance reste cosy : pas de lustres au plafond, si vous permettez, madame Profilet, juste une lumière tamisée, il faudra prospecter les endroits stratégiques... Tout partout, je vois de vastes canapés club, mais ne bazardez surtout pas ce rocking-chair capitonné en cuir, un vrai bijou pur kitsch, si tendance rétro ! Et ce piano, ah, ce piano ! Gardez-le précieusement, car c'est un Pleyel 1924, une pièce plus unique que rare, il suffira d'un bon accordeur pour que vos soirées nostalgie-slow deviennent LE pôle d'attraction de nos seniors...

Je comprends peu à ce qu'il raconte, mais ce peu m'insupporte, donc, je décide de me manifester, discrètement, pour l'heure, comme je l'ai fait avec tous les autres acheteurs potentiels : je me tiens bien droite dans l'embrasure de la porte, émettant quelques toussotements, quelques petits rires de commisération. Les trois manants m'ignorent, ou font semblant, comme dans une antichambre d'adjoints bolcheviks ... Soudain, madame Profilet blêmit, transpire, se plie en deux.

Enfin.

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Ça ne va pas, madame ?

— Impossible d'ouvrir le piano, et... Je...Je ne me sens pas bien. J'étouffe...

— Il est vrai que ça sent bizarre, ici : sans doute des charognes de rats, ça arrive dans ces vieilles maisons... Ouvrons toutes les fenêtres, vite !

Pendant que la souffrante s'affale sur le fauteuil où trépassa mon père, le général Youli Yvestionovitch (encore heureux qu'il ne soit pas là pour assister à l'affront), les deux autres larrons brutalisent mes pauvres fenêtres.

— Pas moyen d'ouvrir : c'est la crasse des siècles qui s'y est incrustée !

— Tout de même, voilà de belles poignées d'époque, en fer forgé, monsieur Profilet : il faudra veiller à les conserver quand on posera le double vitrage !

— Vite, de l'air, j'étouffe ! Je n'en peux plus !

— Moi aussi, chérie !

— Moi aussi, messieurs-dames ! Cassons les carreaux !

Là, ils dépassent toutes les bornes : il faut que j'y aille de mes grands moyens !

J'ouvre mon piano d'un coup sec, j'y joue, avec toute la passion dont je suis capable, les premières mesures des *Variations sur un thème de Chopin* du grand Rakhmaninov (mon premier maître de piano au Conservatoire de Moscou, qui me gratifia d'une médaille), ensuite, glissant d'une fenêtre à l'autre, je les ouvre tout grand, et le vent de novembre s'engouffre dans la pièce, brassant les feuilles mortes qui s'y sont amassées depuis quelques temps – depuis quand, je ne saurai le dire avec précision, mais sans doute après le départ de mon dernier domestique, jamais remplacé, faute de moyens.

Ravigotée par mon exploit, je quitte mon hall d'entrée, où les cris surpris, déconcertés, atterrés de mes hôtes déchirent la paisible lueur du crépuscule. J'ajuste mon turban, lisse mes gants, et je suis en salle de cours, prête à affronter l'outrecuidance d'Irina Beztsvetny, sûre que ce sera grâce à mon prochain coup d'éclat – pas le premier, mais sans doute le plus percutant de ma longue carrière –, je puiserai l'énergie nécessaire à la résolution de tous les problèmes qui empoisonnent la vie de ma belle et chère institution.

*

Beztsvetny m'attend dans la pénombre, impassible, le regard dans le vide, ses longues mains écartées, à plat, sur sa table préférée, celle des meilleures élèves, le plus proche de ma chaire. Tout à l'heure, elle ouvrira son classeur, en sortira une liasse de pages blanches, et commencera à le

remplir, au fur et à mesure que je parle, mais son attitude de première de la classe est trompeuse : ce qu'elle transcrira, en caractères cyrilliques, ne sont pas mes phrases, mais des mots bizarres, incohérents, sans doute ses propres pensées, indéchiffrables derrière ses pâles yeux aux lourdes paupières... Ce comportement serait encore supportable, si Irina n'y associait son refus de répéter ce que je viens de dire et, plus grave encore, sa manie de m'interrompre – sans se donner la peine de lever la main – pour me poser des questions stupides, telles *êtes-vous là Madame Trutchinski, êtes-vous heureuse là où vous vous trouvez, y-avez-vous beaucoup d'amis*, plus d'autres indiscretions que je préfère oublier.

La première fois, je lui ai donné de vagues réponses, par pitié, mais, lorsque j'ai voulu vérifier son arbre généalogique et que celui-ci s'est avéré introuvable, le doute m'est venu qu'elle ne soit pas du tout une aristocrate indigente, mais une prolétaire, même pas russe, bref, une désolante émissaire des bolcheviks municipaux, venue s'infiltrer ici pour secondar les desseins des Profilet, et, ça, je ne l'admettrai jamais.

J'allume toutes les lumières de la pièce et marche sur mon ennemie qui sursaute et sort précipitamment sa liasse de feuilles vierges de son classeur.

— Êtes-vous là, madame Trutchinski ?

— Aujourd'hui, votre petit jeu va cesser, qu'on retrouve votre dossier ou non, Beztsvetny, lui dis-je, tapotant sur son pupitre. Je vous ordonne d'écrire mes dispositions: Premièrement, vous vous engagerez à répondre, de façon claire et articulée, à toutes mes questions sur mes cours, peu importe le moment auquel je vous solliciterai, sinon vous allez encourir la sévérité de mon conseil de discipline, et ses sanctions réglementaires...

Avant d'énumérer mes sanctions, je jette un coup d'œil à ses gribouillis : le peu que je peux en discerner (pendant que je parlais, les lumières se sont éteintes, et la lumière du crépuscule est si faible) atteste qu'elle a tout écrit, sauf la dictée de mes dispositions. Courbée sur sa

feuille qu'elle noircit de ses pattes de mouche, elle continue de me narguer...

– Beztsvetny ! Votre conduite est inacceptable ! M'entendez-vous ? Beztsvetny ! Beztsvetny ! Beztsvetny !

Je souligne chaque appel de son nom par des coups, de plus en plus violents, jusqu'au moment où un changement s'opère dans l'attitude de mon élève modèle : sa respiration s'accélère, son visage se fait plus blafard que d'habitude, ses veines saillent sous la peau de son crâne luisant de sueur, bref, elle commence à subir mon emprise.

Enfin.

Mais je ne compte pas m'arrêter en si bon chemin, ah, non ! J'ai brisé des élèves autrement plus rebelles que celle-ci, et de noble origine, qui plus est !

– Beztsvetny, je vous ai dévoilée : vous êtes l'émissaire des Profilet grâce au soutien des bolcheviks municipaux, n'est-ce pas ? Mauvais sang ne pourrait mentir : vous êtes comme eux, visqueuse, vulgaire, insignifiante, bref, digne de votre nom de roturière : Beztsvetny, Beztsvetny, BEZTSVETNYYYYYY !

Telle une traînée de poudre, l'écho de mes cris et de mes coups de poings envahit et embrase toute mon institution, du réfectoire aux dortoirs, du secrétariat (où cette pauvre Hélène doit dormir sous l'avalanche de dossiers poussiéreux) à la salle de musique où les Profilet doivent se poser tellement de questions sans réponse.

– Beztsvetny, Beztsvetny, BEZTSVETNYYYYYY...

– Aaaaaaaaaah ! Aaaaaaaaaaaaah !

Râlant, prise de convulsions, arquée raide sur sa chaise, ma première de la classe vient de renverser sa table : ses yeux sont révoltés, une épaisse bave coule de sa bouche, ses doigts lâchent son stylo, puis elle se replie sur elle-même, inerte.

Enfin.

Je me tais : j'ai gagné. Jamais je ne me suis sentie si bien.

Maintenant, il faut que j'aïlle régler leur cas aux Profilet, non sans avoir aéré ma salle de cours, c'est essentiel pour l'hygiène : une rafale balaie des feuilles portant un seul mot griffonné en gros caractères tremblants :

Beztsvetny, incolore, dans ma langue paternelle.

*

Affleurant du fin fond de sa transe, madame Irina, médium certifiée, eut l'impression d'avoir été battue à mort, tout au long d'une interminable descente aux limbes de son inconscient.

Depuis combien de temps suis-je là ? D'abord, où suis-je ?

Ah, oui, les Profilet. Ceux qui ont acheté l'institution Trutchinski, envers et contre toutes les mises en garde de la mairie. Ils veulent absolument en faire une auberge : Aux charmes d'antan, qu'ils l'ont nommée. Il faut que je les prévienne, il faut...

Mais je suis si faible. Elle m'a épuisée.

Oui, c'est bien une maison hantée, c'est pourquoi personne n'en a jamais voulu, depuis la mort de la directrice, la cruelle madame Trutchinski : il paraît qu'il y avait eu une épidémie de suicides parmi ses pensionnaires, victimes de ses méthodes sadiques. Donc, pas étonnant que les Profilet, ces téméraires acheteurs, aient connu des phénomènes paranormaux, lors de leurs premières visites : des fenêtres scellées par la gangrène des temps s'ouvrant tout seules, des ampoules s'allumant en pleine nuit, et, surtout, leur piano jouant au plus creux de la nuit, sans pianiste. Dans mon métier, j'ai eu souvent affaire à ça. En revanche, jamais je n'ai eu à affronter un esprit aussi redoutable que celui de la comtesse Trutchinski.

Impure, facétieuse, sage, pure, savante, et pourtant frappeuse, elle échappe à toutes les classifications connues des esprits. C'est comme si elle était...

Vivante.

Il faut absolument que je retrouve les Profilet : il est urgent qu'ils se désistent de leur achat, qu'ils annulent leur compromis de vente, sinon la comtesse finira par les posséder...

Avant de les déposséder.

Je n'en peux plus, je suis à bout, mais il faut que j'y aille... Où est la sortie ?...

Pourvu que j'arrive à temps.

Madame Irina, qui, de russe, n'avait que son pseudonyme, ramassa, lentement, les feuilles éparpillées autour de sa table renversée : un seul mot inconnu, dans un alphabet inconnu, griffonné en pleine transe grâce à l'écriture automatique, balafrait tous les papiers, que la médium rangea dans son classeur, avant de partir à la recherche des Profilet. Exténuée, au bord de l'évanouissement, elle glissa d'un couloir moqueté à un escalier tapissé de rouge, d'un restaurant gastronomique à une réception feutrée, où des jeunes hôtesse bien maquillées, au chignon aussi strict que leur tailleur, ne répondirent pas au timide bonjour qu'Irina leur adressa. À plusieurs reprises, elle faillit s'égarer, mais finit par retrouver – *enfin* – ceux qu'elle recherchait au piano-bar de l'auberge *Aux charmes d'antan* : un espace douillet, baignant dans une lumière tamisée et alliant la haute technologie au charme discret, quelque peu désuet, de vastes canapés clubs, d'un piano d'époque et d'un fauteuil à bascule, très rétro, lui aussi.

*

Tout sourire, légèrement courbés, figés dans l'attitude typique des professionnels de l'hôtellerie accueillant une clientèle prestigieuse et riche, les Profilet s'adressent à la personne assise dans le fauteuil à bascule dont Irina ne voit que le dossier, surmonté de quelque chose de noir, de velouté. Un chapeau, un turban ?

La médium élève son lourd classeur, pour alerter les Profilet, mais ceux-ci, tout à leurs marques d'éternelle gratitude, ne la remarquent pas.

— Madame la comtesse, nous n'en revenons pas : nous faire cadeau de votre magnifique immeuble... C'est un conte de fées ! La mairie a été si inefficace dans la transaction, malgré toutes ses promesses...

— Cela ne m'étonne pas, mais n'oubliez pas la clause principale de notre contrat.

— Comment l'oublier ! Notre plus belle suite vous est gracieusement réservée jusqu'à la fin de vos jours, et c'est bien la moindre des choses. Vous serez toujours chez vous ici, madame la comtesse, je vous jure !

— Ne jurez pas à tort et à travers, monsieur Profilet : les serments, c'est sacré.

— Vous avez raison, madame la comtesse. Champagne ou vodka ?

— Je ne bois que du Røederer, le champagne des tsars. En avez-vous ?

— Certainement. Je vous propose de goûter à nos petits-fours maison, si vous en avez le temps, madame la comtesse...

— J'ai tout mon temps ici, désormais. Merci, mes très chers hôtes.

*

Irina lâcha son classeur : ses tentatives infructueuses d'attirer l'attention l'avaient définitivement, éternellement épuisée.

Les Profilet disparurent.

Une fine main vigoureuse, juvénile, gantée de satin blanc, s'enfonça dans l'accoudoir du fauteuil à bascule...

Exhalant une plainte inaudible, Irina recula, traversa le mur et s'évanouit dans un crépuscule incolore qui n'en finissait plus de mourir.

Besançon, novembre 2007

L'auteur



Née à Florence, Serena Gentilhomme vit depuis plus de trente ans à Besançon, où elle enseigne l'histoire du cinéma italien à l'UFR Lettres. Son premier roman fantastique, *Villa Bini* (Paris, L'Harmattan, 1997), associe étrangeté poétique, érotisme et horreur. Il a été suivi d'un second, *Les Nuits étrusques* (Pantin, Naturellement, 1999), qui va encore plus loin dans l'exploration des fantasmes secrets. Elle a aussi écrit de nombreuses nouvelles, dont les plus connues sont « Main de gloire » (in *Solaris*, n°135, novembre 2000), « Anywhere », in *Lilith et ses sœurs* (anthologie), (Montpellier, Oxymore, 2001), « Profumo Rosso » in *Parfums mortels* (Malpertuis, 2007) et « Futures stars » (in *Black Mamba*, décembre 2010). En mars 2011, les éditions italiennes Scudo ont publié la version italienne de *Villa Bini*, illustrée par Luca Oleastri (couverture) et Giorgio Sangiorgi et juin 2012 a vu la parution d'une nouvelle, *Lune d'absinthe*, dans l'anthologie *Ténèbres 2012*, dirigée par Benoît Domis et publiée par les éditions Dreampress. Actuellement, elle travaille à un thriller inspiré de quelques atroces faits divers italiens et français.

